1260 Norton

$2.14

W. E. Hughes



not in Rich

RELATION
DE LA
SOCIETÉ'

ETABLIE POUR LA PROpagation de l'Evangile dans les Pays Etrangers, par les Lettres Patentes du Roi Guillaume III.

Où l'on voit les methodes & les progrés de cette Societé, avec l'esperance qu'il y a de nouveaux progrés, sous l'heureux Regne de Sa Majesté la Reine Anne.

Traduite de l'Anglois, & suivie de TROIS SERMONS faits sur la Conversion des Gentils & prononcez dans l'Eglise de la Savoye par CLAUDE GROTE'TE DE LA MOTHE l'un de ses Ministres.



A ROTTERDAM,
Chez ABRAHAM ACHER,
M. DCC VIII.

PREFACE.

JE presente dans nôtre Langue une Relation, qu'il seroit à souhaiter que l'on publiât dans toutes les Langues de l'Europe. Ce n'est pas que je veüille insinuer que ce soit une histoire digne de curiosité par le mêlange des grands évenemens. Elle est judicieuse, exacte, & tout à fait digne de la reputation du Docteur Kennet qui en est l'Auteur. L'on n'y verra qu'une Societé naissante, qui n'a pas encore eu le loisir de fournir les agrémens de la varieté; mais je voudrois que l'on sçût

par tout qu'enfin les Proteſtans ſe ſont mis en Societé pour porter la lumiere juſques au bout du monde. Rome ne triomphera plus à l'occaſion de nôtre indolence; & ne nous reprochera plus que nous negligeons le ſalut des Payens.

Ce reproche ne ſied guere à des ennemis qui nous occupent continuellement par des perſecutions ouvertes, ou par des intrigues perfides. Ils nous contraignent à nous tenir contr'eux ſur la défenſive, & en méme tems ils nous font un crime de ce que nous ne penſons pas à faire des conquêtes loin de nous. C'eſt là le cas des premiers Chrêtiens;

dans le tems qu'on les forçoit à ne s'assembler que la nuit, on les accusoit de fuïr la lumiere. Ceux qui sont cause que nous avons besoin de toute nôtre vigilance sur nous-mémes, trouvent étrange que nous ne détournions pas les yeux d'un autre côté. En verité le Pere Rapin a bien mauvaise grace de feliciter son Eglise de ce que nous n'avons pas un seul Martyr parmi les Indiens, dans un tems qu'elle remplit l'Europe de nos Confesseurs & de nos Martyrs.

Rapin l'Esprit du Christianisme pag. 31 de l'edit. de Paris 1674.

Ce zele si ardent du salut des ames est, dit-il, *si manifestement le vrai esprit du Christianisme, & la distinction essen-*

tielle des enfans de l'Eglise d'avec ceux qui ne le sont pas, que depuis plus d'un siecle, que les Peuples nos voisins, qui ont quité malheureusement la foi, courent toutes les parties du monde pour y exercer le Commerce, qui fleurit parmi eux, il ne s'est encore trouvé aucun Pasteur dans leur Communion, qui ait eu la vertu & le courage de donner sa vie pour baptiser un Sauvage, & pour convertir un Payen........ Que veut dire l'indifference de ces faux Pasteurs, qui voyent le Troupeau de Jesus-Christ dans la dissipation & dans l'égarement, sans y prendre part? Que veut dire cette tranquilité

si froide? &c.

Je pourrois répondre qu'il n'eſt pas vrai que les Reformez ayent eu cette tranquillité qu'on leur impute. Il y a long-tems que la Grande Bretagne a témoigné que le ſalut des Payens ne lui étoit pas indifferent; on en verra des preuves dans cette hiſtoire. La Hollande méme n'a point negligé de ſantifier ſon Commerce; On a juſtifié ſur cela ſon zele dans la Réponſe que l'on a faite au Livre que M. Stouppe avoit appellé *la Religion du Hollandois.* Mais je veux bien convenir que le zele des Proteſtans n'a pas été juſques à preſent auſſi ardent

qu'il eût été à ſouhaiter.

Ne parlons que de la Grande Bretagne. Si l'on approfondiſſoit un peu les raiſons pour leſquelles ce Royaume que la Providence ſembloit appeller d'une façon ſinguliere à la converſion des Gentils, y a procedé avec lenteur, on reconnoîtroit que Rome en eſt cauſe. La conſpiration où elle eſt entrée pour recouvrer un Païs, dont la perte lui a été, & lui eſt encore ſi ſenſible; fournit ſans ceſſe des obſtacles, qui interrompent la bonne intention que l'on auroit de répandre la lumiere de l'Evangile. Que l'on ſuive l'hiſtoire de la Grande Bre-

tagne depuis sa Reformation, on aura de la peine à trouver un tems où la partie vigilante de l'Eglise eût le loisir de penser serieusement à un si grand dessein. Tout ce que purent faire Edoüard VI. & Elizabeth, au milieu des occupations que la R. Romaine leur donnoit au dedans du Royaume, fut de pourvoir à la sûreté des autres Eglises Reformées. Depuis ce tems-là cette Religion se fit un si grand credit dans le Royaume, qu'il n'étoit pas possible de réüssir dans un dessein qu'elle eût desapprouvé. Elle n'eût pas volontiers souffert que l'on mît le pied dans des Païs, où

elle croit devoir regner ſeule tôt ou tard. Les vrais Proteſtans qui euſſent ſouhaité que l'on eût travaillé à la propagation de la lumiere, voyoient bien que cela étoit impraticable, & ſe contentoient de demander à Dieu un tems où l'on pût faire part aux Nations de l'Evangile qui réjoüiſſoit ce Royaume.

Enfin le moment tant de fois demandé eſt venu. Le Ciel a permis que la Grande Bretagne ait pû agir ſelon les mouvemens de la pure Religion qu'il y fait regner. L'on voit maintenant d'où vient la froideur que l'on nous reproche ſur le ſalut des Nations.

Dés que l'on a été un peu affranchi de la domination secrete que Rome exerçoit ici par ses traverses, l'on a montré le zéle dont on étoit animé sans pouvoir le faire paroître. C'est lá la gloire du Regne du feu Roy, il a fini sa glorieuse vie en donnant de l'autorité à une Societé, qui va travailler à faire connoître Jesus-Christ jusques aux extremitez de la Terre. Quand ce Grand Monarque n'auroit fait que cela, son Regne si glorieux par tant d'autres endroits seroit immortalisé dans les annales de l'Eglise.

Un tel établissement bien ménagé peut avoir d'heureu-

ſes ſuites, qui ſont déja plaiſir à l'imagination. Je conçois que ce jour naiſſant peut s'avancer par degrez, & diſſiper peu à peu les tenebres qui couvrent la plus grande partie de la Terre. Les Païs Reformez brilleront d'une lumiere plus vive par leur union comme par un nouveau progrés de pieté. Leur Chriſtianiſme ſemblable à celui de l'Evangile, fera plus d'envie à des Chrêtiens qui ſe trouvent malheureuſement accablez ſous le poids de pluſieurs abus importans. Les Payens aujourd'hui ravis quand ils voyent nos Navires leur porter les richeſſes de l'Europe, auront

bien d'autres tranſports de joye aprés avoir reconnu qu'elle leur envoye les treſors du Ciel, dans un Evangile capable de les rendre éternellement heureux. On entendra dire de tous côtez que le Nom de Jeſus-Chriſt fait de jour à autre de nouvelles conquêtes. Ici on comptera le nombre des Proſelytes, là on ne pourra le compter à cauſe de leur multitude. On nommera des Peuples entiers. Les Idoles tomberont. Mahomet perdra ſon credit. Les Juifs ouvriront les yeux. Jeſus-Chriſt regnera par tout.

Que l'on eſt édifié de penſer ſeulement que cela peut

arriver ! Jamais on ne l'a pensé avec plus de fondement que depuis qu'une illuſtre Societé a été chargée par la Providence de travailler à cette grande œuvre.

Nous ſavons en general ſur la foi des Ecritures, que l'Egliſe doit étre plus répanduë quelle ne l'a encore été : mais en cela nous avons juſqu'à preſent crû contre eſperance. D'un côté l'erreur regnoit avec beaucoup de tranquillité dans les lieux qu'elle occupe depuis ſi long-tems ; D'ailleurs la verité qui doit tant à la Réformation, étoit combattuë par tout ; & ne pouvoit ſelon les apparences faire

aucun progrés. Comment eſt-ce que s'accompliront les Oracles qui nous font eſperer qu'elle regnera par tout?

La Providence a expliqué cet enigme, en établiſſant une Societé à laquelle elle confie le ſoin de travailler à leur accompliſſement. On commence à entrevoir la metode que Dieu veut ſuivre dans l'execution du projet de ſa Grace. Sans faire revenir le tems des Miracles, il choiſit des ouvriers qu'il veut employer dans ſa Moiſſon; & le choix qu'il a fait eſt tel, qu'il y a lieu d'eſperer que ſous les auſpices de ſa benediction, ils donneront quelque jour à l'Egliſe

les bornes qu'à la Terre.

J'admire depuis plusieurs années les vûës de la Providence sur ce Royaume. Ici je rencontre une Societé toute occupée à le remplir de plus en plus de la Doctrine Evangelique; soit en travaillant à la multiplication des Ecoles de charité; soit en faisant distribuër aux pauvres des Livres choisis; soit en procurant la fondation de quelques Bibliotheques dans les Benefices dont le revenu ne fournit que le necessaire. Là je découvre une autre Societé dont le soin est de veiller sur la sanctification des mœurs, & qui composée de gens de bien, fait

fait des efforts, afin qu'on leur puiſſe reſſembler. Le Royaume eſt déja plus éclairé & plus ſaint, depuis que ces deux Societez, ſans croiſer le miniſtere ordinaire, s'apliquent chacune à ſa vocation. Je ne parle point de quelques autres établiſſemens que la piété a formez pour ſe nourir & pour ſe fortifier; voici une Societé authoriſée, qui a pour but de conſacrer à Dieu le monde tout entier.

Tant de ſaintes Societez nées dans un tems, où l'ennemi déchaîné paroiſſoit vouloir répandre toutes les tenebres de ſon abîme ſur la terre, ſont l'ouvrage d'une Provi-

dence qui défend elle même ſa cauſe , & qui , ſi on l'oſe dire , ſemble ſe réveiller ſur les derniers efforts de l'ennemi. Quelle gloire à la Grande Bretagne que Dieu veuïlle commencer , & executer par elle le grand deſſein qu'il a d'éclairer l'Univers !

C'eſt une grande conſolation , quand on ne peut rendre bienfaits pour bienfaits , de pouvoir publier la gloire de ſes bienfaiteurs. Le cœur chagrin de ſe voir inſolvable croit s'acquiter par là de ſes dettes. Je ſuis fort aiſe , ne voyant pas que nous puiſſions guere autrement nous acquiter envers la Grande Bretagne des obli-

gations que lui ont nos Refugiez, d'avoir une occaſion de répandre ſa gloire par tout où nôtre langue peut aller. Ordinairement il y a entre les païs voiſins une eſpece d'antipathie qui naît plûtôt de la guerre qu'ils ſe font de tems en tems les uns aux autres, que de la difference des mœurs. Nous avons apporté nos défauts avec nous ; d'ailleurs il n'étoit pas poſſible que la nature de nôtre diſperſion ne fit parmi nous beaucoup de pauvres. La charité a tout applani. On ne s'eſt point ſouvenu que nous fuſſions nez dans un Païs quelquefois ennemi ; & l'on a excuſé l'air é-

tranger que nous avons dans nos manieres. On a ſuporté nos défauts avec autant d'indulgence, que ſi on ne les eût pas vûs. Nos pauvres ont été conſtamment ſoûtenus par les aumônes des particuliers, comme par les gratifications du Trône. Qui ſait ſi celui qui a dit ? *Vous avez fait pour moi ce que vous avez fait pour les moindres de mes Freres*, n'a pas voulu récompenſer la Nation par les benedictions temporelles qui la rendent ſi Illuſtre, & encore plus par le ſoin qu'il prend d'y raffermir le Chriſtianiſme, & méme d'en faire une ſource de lumiere pour les autres Nations. Je

n'ignore pas que l'on ne pût trouver d'autres motifs qui ont ainsi déterminé la Misericorde de Dieu ; mais comme l'on sçait qu'il n'oublie jamais le bien que l'on fait à ses enfans, rien ne nous empêche de croire, que nous n'entrions pour quelque chose dans cette double prosperité: & que nous ne nous fassions un plaisir de penser qu'elle est du moins en partie le fruit de la charité que l'on a euë pour nous.

Je porte la vûë en particulier sur la Societé que la Providence a honorée du soin de travailler au salut des Nations Etrangeres. Ce dessein est vaste, & ne peut s'executer

qu'avec beaucoup de lenteur. Quel tems ne prend-on pas pour bâtir un ſuperbe Palais ? Auſſi-tôt que le deſſein en a été conçû, on imagine pluſieurs plans afin de choiſir le meilleur : on cherche les plus habiles ouvriers : on ramaſſe des materiaux de tous côtez : Aprés tout cela on creuſe bien avant dans la terre, pour y poſer un fondement ſolide ; & l'on y travaille long-tems, avant qu'il paroiſſe rien au dehors. Chacun a de l'impatience de voir l'Edifice ſortir de terre. Aprés qu'il en eſt ſorti, & qu'on le croit ſur le point de prendre une forme reguliere, qui rempliſſe l'idée

que l'on s'en eſt faite, on eſt étonné de voir l'ouvrage interrompu, ou par la rigueur de la ſaiſon, ou par le défaut des choſes neceſſaires pour continuer. Ces interruptions arrivant de tems en tems, font languir la curioſité du Spectateur, qui voudroit voir achever l'Edifice auſſi-tôt qu'il en a oüi parler.

Des Chrêtiens zelez trouvent ſi beau le deſſein de répandre l'Evangile par toute la Terre, qu'une ſainte impatience leur fait dire : Cela n'eſt-il pas encore fait depuis que l'on en parle ? Corrigeons cette impatience en faiſant uſage de nôtre raiſon. Il n'y a

point d'Edifice qui demande autant de tems que le projet que l'on forme d'éclairer les Nations. Si l'on admet que la puiſſance inviſible & maligne que l'on entreprend de détrôner, ne dort jamais, & qu'elle n'oublie rien pour raffermir ſon Empire, on conçoit aſſez que ce projet rencontrera une infinité d'obſtacles. Mais pour ne parler que de ceux que l'on prevoit dans le cours ordinaire, il n'eſt pas neceſſaire d'avoir beaucoup de penetration d'eſprit, pour découvrir pluſieurs difficultez qui retardent le progrés du travail.

Aprés que par les ſoins de

quelques perſonnes zelées l'on aura, ſoûtenu de l'autorité Royale, le deſſein de convertir les Nations, il faudra faire un bon choix de Directeurs : Ils rencontreront les oppoſitions de ceux qui ſont toujours prêts à déclamer contre les nouveautez, quelque avantageuſes qu'elles puiſſent être ; il faudra eſſuyer le chagrin de quelques eſprits qui s'imagineront qu'on leur fait injuſtice de ne les pas employer. Il ſera neceſſaire d'étudier avec ſoin les Païs que l'on a deſſein d'éclairer ; On trouvera peut-étre que les Païs voiſins du Paganiſme, qui devroient étre déja éclairez, ne le ſont pas

aſſez; La prudence voudra que l'on s'y arrête quelque tems pour animer leur lumiere, & pour les mettre en état de ſervir au ſalut des Peuples qui ſe trouvent à leur portée. On aura beſoin d'ouvriers; & ce n'eſt pas une affaire ſi promte que d'en former qui ayent aſſez d'habilité, & de courage pour aller ſi loin ſervir Jeſus-Chriſt. Juſques à preſent ceux qui ſe conſacroient à ſon Miniſtere, bornoient leur réſidence dans leur Patrie. Elevez dans cette idée, rien ne leur paroît plus extraordinaire que de tranſporter leurs talens au delà des Mers, parmi des Sauvages & au milieu de plu-

ſieurs perils; On louë ce projet, & on ne ſe ſent aucun mouvement pour l'executer. Rien n'eſt plus rare qu'un zele veritablement Apoſtolique. Nous ſommes dans un Siecle, où l'on ſe contente de l'admirer, ſans en donner l'exemple. L'on ſera donc obligé à élever de jeunes gens dans cet eſprit, afin qu'ils contractent une habitude qui tienne lieu de vœu, & qu'ils ſe faſſent une obligation de répondre à l'intention de leurs bienfaiteurs, qui les auront entretenus pour en faire des Miſſionnaires. La formation des Ouvriers demande elle ſeule un tems conſiderable.

Mais comme le deſſein ne peut étre pouſſé qu'avec une dépenſe prodigieuſe, il naît de lá une nouvelle ſource de difficultez. Ce n'eſt point ici une affaire Nationale : le Parlement de la Grande Bretagne n'a point établi de fond pour la ſoûtenir ; de ſorte que la Societé n'a point en ce genre d'autre ſupport que la contribution volontaire des perſonnes charitables. Si ce ſecours manque, le projet, quelque bien conçû qu'il ſoit, tombera tout d'un coup. On verra dans cette Relation que la charité s'eſt réveillée ; mais il faut bien d'autres efforts pour remplir les vûës d'un ſi grand

deſſein. On a beſoin de toute la bonne volonté de ceux que la pieté y intereſſe. Je ne parle pas des Proteſtans de ce Royaume ; ils ont des plumes plus éloquentes que la mienne, pour exciter leur zéle ; je ne parle que du dehors. Plût à Dieu que je puſſe choiſir des paroles aſſez vives pour embraſer le zéle de tous les bons Proteſtans, & pour les engager à prêter la main à une entrepriſe qui ne ſauroit leur étre indifferente.

Je ſai que pluſieurs Proteſtans du dehors, ayant eu occaſion d'expliquer leur ſentiment à la Societé de la Propagation ont applaudi à ſon deſ-

ſein. Le Synode des Griſons, l'Egliſe de S. Gall, les Theologiens de Geneve ont écrit ſur cela des Lettres de felicitation. Les dernieres ſont celles de M. Pictet Paſteur & Profeſſeur en Theologie à Geneve. Je les mettrai à la fin de la Relation de la Societé, afin que l'on voye par cet échantillon combien ce deſſein eſt goûté par les Proteſtans du dehors. Mais qu'ils me permettent de dire que l'on a lieu d'attendre davantage de leur pieté. C'eſt une affaire commune qui doit étre pouſſée aux frais communs de tous les Proteſtans. Ils gemiſſent tous de voir tant de

païs couverts de tenebres. Une douleur ſincere ſe ſoulagera en tâchant d'y faire porter la lumiere.

J'ai crû que pour exciter ce zéle, je devois repreſenter le malheur des Payens, perſuadé que rien n'eſt plus propre pour intereſſer la charité, qu'une idée juſte de leur état. Ce fût là le ſujet du ſecond des Sermons que je mets à la ſuite de la Relation. Il étoit difficile, en traitant ce ſujet, de ne pas parler de la grande queſtion que l'on fait ſur le ſalut des Payens. Je me contentai, parce que l'on ne peut aprofondir les matieres dans des diſcours meſurez ſur un

court eſpace de tems, & ſur la portée la plus generale des Auditeurs; je me contentai, dis-je, d'ouvrir les ſources des raiſonnemens par où l'on voit ce que l'on a à craindre ſur le ſalut des Payens qui meurent ſans ſe convertir. Ce que j'en dis, quoique je n'en diſſe pas beaucoup, parut à quelques-uns trop fort & trop ſevere. Je ne ſçai où ils ont pris leur Theologie; il ſe peut faire que c'eſt dans leur compaſſion, & qu'ils y ont été aidez dans ces converſations libres, où l'on diſpoſe hardiment du Paradis, comme du ſort de l'Europe.

Il y a deux queſtions tres-

differentes ſur le ſalut des Payens. On demande premierement ce que l'on doit penſer ſur ceux qui ont fidelement ſuivi les lumieres de la Nature : Sont-ils ſauvez, ou non? Pluſieurs Auteurs anciens & modernes ont tenu pour l'affirmative. Il n'y a qu'à lire le Commentaire de *Vives* ſur le 18. livre de la Cité de Dieu; *La Mothe le Vayer* De la vertu des Payens; Les 5. Livres de *François Collius* Docteur de Milan, ſur l'état des ames des Payens; *Epiſcopius*; *Courcelle*, &c. on verra une foule de citations ſur ce ſujet. J'apprehenderois d'embroüiller cette matiere, ſi je rapportois

Vide Epiſcop. Vedeli. Rapſod. Curcell. Loci Com.

ici tant de témoignages ; il eſt plus à propos de conſiderer diſtinctement les manieres dont on a jugé favorablement du ſalut de ces Payens, qui ont été fideles aux lumieres de la Nature.

Vide Voſs. Hiſt. Pelag. de virtut. Pagan.

Pelage n'a pas manqué de combattre la neceſſité de la Grace par l'exemple des Payens, qui ſans ſon ſecours faiſoient, à ſon avis, de bonnes œuvres, & pouvoient par là parvenir à la vie éternelle. Ce ſentiment a été abandonné par tous les défenſeurs de la Grace. Ils ont dit qu'encore que quelques Payens fuſſent ſauvez, leurs exemples ne prejudicioient point à la neceſſité

de la Grace, parce qu'elle se communiquoit à ses Payens là d'une maniere ou d'une autre. Quoi qu'il en soit, les Pelagiens suivant leurs principes, devoient les sauver.

D'autres leur ont fait un paradis exprés; c'étoit le sentiment de *Claude Seissell*; il imaginoit pour eux un lieu qui n'étoit ni le paradis, ni l'enfer. C'est à peu prés le sentiment de ceux qui croyans que les Astres sont habitables, les destinent à loger les Payens qui auront eu de la vertu.

Quelques-uns admettent la Metempsycose à leur égard, & pense qu'il est convenable que Dieu les renvoye au

monde pour en faire des Chrêtiens.

Il y en a qui ne ſont pas difficulté de les aneantir. Ils n'oſeroient les mettre en paradis, parce que ce ne ſont pas des Chrêtiens ; ni les placer dans l'enfer, parce que leur vie a été trop belle ; ne connoiſſant point d'autre milieu que le neant entre le Ciel & l'Enfer, ils ont mieux aimé les priver de l'être, que de leur en laiſſer un trop miſerable, ou un trop heureux. Chacun ſuit ſon imagination ſur le ſort des Payens.

J'en vois pluſieurs qui s'abſtiennent de prononcer. Epiſcopius inſinuë que les Armi-

niens de ſon tems demeuroient dans cette reſerve. Curcelle & Limbourg n'en ſortent qu'avec peine, s'ils ont de l'eſperance ſur le ſalut des Payens, c'eſt en inſinuant que Dieu, plûtôt que de les laiſſer perir, leur envoyeroit un Ange pour les inſtruire dans le Chriſtianiſme ; mais dans ce cas ils les font Chrêtiens pour les pouvoir ſauver.

On doit dire la même choſe ſur les autres moyens que l'on a imaginez pour les amener dans le chemin de la Grace. Collius a fait un livre entier là deſſus ; il y a ramaſſé bien des methodes de Legende. A en croire les hiſtoires qu'il en-

tasse, Jesus Christ a pris toutes sortes de figures pour se faire connoître aux payens. Il leur a paru sous la figure d'un homme, d'un enfant, d'un pauvre, d'un lepreux. Quelquefois un Crucifix s'est promené entre les cornes d'un Cerf. Quelquefois Jesus Christ a envoyé la sainte Vierge sa mere, ou quelqu'un des autres Saints. Quelquefois une voix aura été formée dans l'air. Quelquefois les bêtes frappées de la majesté du sacrement de l'Eucharistie, l'auront adoré. Rien n'est plus pitoyable que ces contes. On ne sauroit avoir meilleure opinion de ce qu'un tres ancien Auteur assure

que les Apôtres allerent baptiser dans l'autre monde les payens qui ont été sauvez ; ny de ce que l'on dit que l'ame de Trajan fut tirée des enfers par les prieres de Gregoire premier. Quelques moyens que l'on imagine pour la conversion des Payens vertueux, on change l'état de la question. Il s'agit de Payens qui sont morts sans avoir embrassé le Christianisme. On sait bien qu'aprés qu'ils ont été convertis, quelque methode que la Providence ait voulu suivre, ils sont en état de grace, la question tombe sur ceux que les seules lumieres de la nature ont éclairez.

Quelques-uns les ſauvent en vertu de l'Alliance de Grace, dont les fruits leur ſont communiquez par le moyen d'une foi implicite en la miſericorde de Dieu. On conſidere que les Juifs craignans Dieu étoient, à la faveur d'une foi aſſez obſcure, dans le chemin de la Grace. Pluſieurs anciens Docteurs conviennent que les Payens étoient ſauvez, avant que l'œconomie de l'Evangile fût preſentée. Juſtin Martyr ne fait pas ſcrupule de dire de pluſieurs Sages du Paganiſme qu'ils étoient Chrêtiens, & que le Verbe Eternel leur parloit interieurement. D'autres ont été dans la méme

pensée, quoi qu'ils l'ayent exprimée d'une autre maniere. Pourquoi, dit-on, n'auroit-on pas aussi bonne opinion du salut des Payens d'aujourd'hui, qui auroient autant de vertu & de foi que Socrate & Caton? D'ailleurs comme l'on convient que les enfans, & méme les innocens qui sont en quelque sorte toujours enfans, peuvent profiter de la Grace Evangelique sans la connoître, on conclud de là que l'Alliance du Salut n'exigeant pas necessairement la foi dans les uns ni dans les autres, rien n'empêche que les Payens, qui n'ont jamais oüi parler de l'Evangile n'en profitent, sans l'embrasser

autrement que par une ſoi obſcure & proportionnée aux lumieres qu'ils ont reçûes. Par cette opinion l'on concilie l'inclination que l'on a à ſauver les Payens, avec le principe qui ne permet pas de croire que l'on puiſſe étre ſauvé ſans Jeſus-Chriſt. On fait couler ſon ſang par toute la Terre pour les ſauver, & l'on fait d'eux une nouvelle eſpece de Chrêtiens.

Aprés que l'on a trouvé un ſyſteme par où l'on croit pouvoir prononcer favorablement ſur le ſalut des Païens, ſans faire tort au Nom de Jeſus-Chriſt, on va juſqu'á nommer ceux des Payens que l'on croit dans

le Ciel ; on en fait des Saints. Erasme dit que peu s'en faut qu'il ne dise, *Saint Socrate priez pour nous.* Il place Ciceron dans le méme endroit. D'autres ont sauvé Homere. Collius fait une longue liste des payens que l'on a crûs sauvez, & en remplit trois Livres entiers. Il avoit encore dessein de donner un second volume où l'on auroit vû beaucoup d'autres noms. On pourroit sur ce plan là dire que Plutarque a fait la Vie des Saints, & grossir leur nombre par le secours de plusieurs Historiens qui ont fait les éloges des Grands Hommes de l'antiquité payenne. C'est là le precis de ce que l'on a dit

en faveur des Payens.

Si j'ai paru m'éloigner de cette Theologie dans mon second Discours, c'est que j'avois dans l'esprit les payens tels qu'ils sont aujourd'hui, & que je suis persuadé qu'ils ne sont rien moins que des Socrates ni des Catons. Je les regarde tous comme des gens, qui bien loin de suivre les lumieres de la Nature, pratiquent un Culte idolâtre, & ont des mœurs corrompuës. Le moyen d'exciter le zele que l'on doit à leur conversion, c'est de faire considerer l'extréme peril où ils sont. Sur cela on vient nous dire; Vous étes bien severe, tous les

Theologiens ne le ſont pas tant que vous ; pluſieurs enſeignent que les payens qui ſuivent les lumieres de la nature ſont ſauvez. Qu'eſt-ce que cela a de commun avec les payens qui ne ſuivent pas ces lumieres ? Ce ſont des objets d'une tres-differente eſpece. Si j'avois à parler de ces Payens que l'on ſupoſe ſi fideles à la Nature, je dirois que ce ſont des Eſtres de raiſon, & qu'ils n'ont pas merité que l'on fît à leur ſujet de longues Diſſertations, encore moins des volumes entiers. Cœlius Secundus Curion ne gagne rien, lorſque pour montrer l'étenduë du Regne de Jeſus-Chriſt,

De amplitud. beati Regni Dei.

& que pour prouver ſon paradoxe qui eſt que le nombre des Elûs excede celui des Reprouvez, il ſauve les payens qui obſervent la loi de la nature. C'eſt une ſupoſition que je croi tout à fait imaginaire. Etre fidele à la Nature, c'eſt adorer uniquement le Dieu dont les Cieux racontent la gloire, & pratiquer avec exactitude pour l'amour de lui, la morale qu'il a écrite dans le le cœur des hommes. C'eſt là un aſſez beau plan. Cela a fort l'air du genre de vie qui eût regné dans le Paradis Terreſtre; de ſorte que la queſtion ſe réduiroit à demander, ſi des Payens qui auroient l'inno-

cence qu'avoit Adam dans ſon état primitif ſeroient ſauvez ? C'eſt lá étre fidéle à la nature. A poſer de la ſorte l'état de la queſtion, on peut bien dire qu'ils auroient la récompenſe attachée à la Loi de la Nature; mais c'eſt là une veritable ſpeculation. L'innocence du paradis terreſtre n'eſt plus ; on le trouveroit plus aiſement qu'elle. Puiſqu'elle ne ſubſiſte nulle part, pourquoi tant raiſonner ſur les avantages que l'on en tireroit ; On s'amuſe donc, on perd ſon tems quand on raiſonne ſerieuſement ſur l'état de ceux qui ſuivent ſans s'égarer les lumieres de la Nature; Il n'y a point de ces gens-là. Socrate, Platon, tous les

Grands Hommes que l'on canoniſe quoi que payens, n'étoient point de cet ordre; leur culte ni leurs mœurs n'avoient pas l'approbation de la Nature. Quoi que nous n'ayons leur portrait qu'en beau, nous y trouvons de vilaines taches; Que ſeroit-ce ſi la flatterie n'avoit pas compoſé leur hiſtoire? Nous leur verrions bien d'autres grandes fautes parmi leurs grandes qualitez. Dans la Theſe vous parlez de gens qui écoutent fidélement la voix de la Nature; ce que cette idée a d'avantageux vous fait pancher en faveur de leur ſalut; ſi vous voulez raiſonner juſte, n'appliquez la con-

clûsion qu'à des hommes qui rempliront bien cette idée. Au lieu de cela vous mettez dans l'hypotheſe des gens que vous ne connoiſſez pas , ou que vous connoiſſez par des endroits tres-deſavantageux. Rien n'eſt plus hardi que d'avoir nommé nom par nom les Elûs du Paganiſme. Rien de plus libre dans une Theologie Chrêtienne, que de placer dans le Ciel des hommes dont on ſait les déreglemens & dans la Doctrine & dans les mœurs. La loy de la Nature promet & menace , dites que ceux qui la ſuivent obtiendront ce qu'elle promet, vous parlerez conſequemment ; mais auſſi pour

vous soûtenir il faut ajoûter que ceux qui ne la suivent pas, éprouveront la severité des menaces.

Dieu pardonne, dit-on; voici un autre Systeme; il ne s'agit plus de ceux qui suivent fidélement la Nature; on dit que Dieu pardonne à ceux qui ne la suivent pas avec une entiere exactitude: Où a-t-on appris cela? L'a-t'il dit? On n'a tout au plus que de petites conjectures qui ne suffisent pas pour déterminer. Sont-ils sauvez sans Jesus-Christ ou par son merite? Il seroit aisé de réfuter l'opinion que l'on auroit sur un salut où Jesus-Christ n'auroit point de part:

elle ne s'accorde point avec les Ecrits ſacrez. On dit que la Grace Evangelique coule dans des canaux ſecrets parmi les Nations ſans y être connuë; on le dit ſans le prouver; mais ſi la Grace prend ce cours, on la déguiſe bien, en poſant qu'elle lave des pechez dont on ne ſe repent point. Elle n'en fait pas tant parmi les Chrêtiens. Il faut qu'elle change tout à fait de nature à l'égard de Payens morts dans l'impenitence. Je ne ſçai comment aprés cela on a l'aſſurance de ſauver ſi peremptoirement les Sages du Paganiſme. S'il y a quelque occaſion où l'on doive être reſervé,

il me ſemble que ce ſeroit là-deſſus. Mais il y a des eſprits, qui ſe faiſant un deshonneur de douter, prononcent ici avec autant de confiance, que s'ils liſoient fort diſtinctement leur opinion dans l'Ecriture ſainte. Je ne dirai rien de plus au ſujet des Sages Payens; & je n'en ai rien dit dans mon ſecond Diſcours; parce que je penſois à l'état où les Payens ſont communement; c'eſt par là que l'on doit conſiderer la choſe, quand il s'agit de ſavoir ſi la charité engage à prendre ſoin d'eux. On trouveroit fort étrange que des Medecins appellez à ſecourir un malade, qu'ils

voyent en danger de mort, s'amuſaſſent à faire des ſpeculations, en imaginant d'autres cas que celui qu'on leur met devant les yeux. C'eſt là préciſement ce que l'on feroit, ſi dans le peril où ſont actuellement les Payens, au lieu de tâcher d'y pourvoir, on perdoit ſon tems à examiner ce que ſont devenus les Socrates & les Platons ; ou ce que deviendroient des Payens qui ſuivroient exactement les lumieres de la Nature. La charité ne permet pas de prendre ainſi le change : elle veut que l'on aille au ſecours des malades. Ce que j'ai dit au ſujet des Payens, quoique je n'aye fait

qu'indiquer les ſources des raiſonnemens, par où l'on peut connoître l'extréme peril où ils ſe trouvent, ſuffit pour des perſonnes qui meditent ſur les principes de la Religion Chrêtienne. Elles voyent aiſement que l'état preſent des Payens eſt déplorable, & digne de tout ce que nous avons de zéle pour la gloire de Dieu & pour le ſalut du prochain.

Premierement on conçoit ſans peine qu'aprés que le peché eſt entré dans le monde, un égarement conduit à un autre, & que les deſordres de l'eſprit & du cœur multiplient par là à l'infini. L'on herite des erreurs qu'auront eu les

peres ; on joint à ce malheureux patrimoine d'autres déreglemens que l'on imagine ſoi-même, ou que l'on reçoit ſur la parole d'autrui avec trop de credulité. Du moment de la chute d'Adam juſques au tems du Deluge, il n'y eut pas ſeize ſiecles ; déja le genre humain ne ſe reconnoit plus. Nous ne ſavons pas en détail tout ce qui le defiguroit. l'Ecriture Sainte nous apprend ſeulement que *la malice des* Gen. 6. *hommes étoit tres-grande & que toute l'imagination des penſées de leur cœur n'étoit que mal en tout tems ; de ſorte que Dieu ſe répentit d'avoir formé le genre humain*, & qu'il reſolut de le

noyer, à la reſerve de huit perſonnes qu'il garda pour en faire de nouvelles tiges. L'homme dans ce premier tems étoit comme tout neuf, il ne faiſoit que ſortir des mains de Dieu. En moins de ſeize ſiecles la nature humaine degenera à un point qu'elle n'étoit plus reconnoiſſable. Il ne falut pas tant de tems à la poſterité de Noé pour ſe gâter; Environ quatre cens ans aprés il y avoit une corruption ſi univerſelle, que Dieu fut obligé de chercher le Pere des croyans dans une famille idolatre. Que l'on ſuive l'hiſtoire du Peuple choiſi, d'un Peuple ſauvé & nourri par mi-

racles, d'un Peuple éclairé de la lumiere des Prophetes, on verra que nonobſtant ces avantages, il tombe de deſordre en deſordre, & que bien-tôt il rappelle la corruption qui attira le Deluge. Que l'on juge par là des Nations abandonnées à elles-mémes depuis quatre ou cinq mille ans. Si la nature humaine eſt la méme par tout, & qu'elle ait le méme penchant pour le mal, elle doit avoir fait un terrible amas de corruption dans ce long eſpace de tems. L'on a fait de gros volumes ſur les faux Dieux du Paganiſme; & combien y a-t'il eu d'autres Idoles dont on ne connoît pas

les noms ? Les deſordres du cœur ont multiplié comme ceux de l'eſprit. La corruption de l'homme eſt un fleuve, qui à meſure qu'il coule, groſſit par l'addition de nouvelles ordures. On peut bien appliquer ici le mot d'Horace, qui dit que nous ſommes pires que nos peres, & que nos enfans ſeront pires que nous. Comment n'avoir pas pitié de gens qui ſe trouvent chargez de toutes les ordures que tant de ſiecles ont dû produire ?

En ſecond lieu la deſcription de S. Paul m'a toujours frapé, quand j'ai fait réflexion ſur l'état preſent des Payens. Elle nous met devant les yeux

le double égarement de l'esprit & du cœur. L'Apôtre dit que les Gentils, bien que Dieu se soit manifesté à eux dans les merveilles de la Creation, ne l'ont ni connu, ni glorifié; mais que leurs cœurs étant destituez d'intelligence, & remplis de tenebres, ils n'ont tenu que des discours vains; & qu'ils sont devenus fols, sous le pretendu nom de sages; jusques *à changer la gloire de Dieu incorruptible à la ressemblance de l'homme corruptible, des oiseaux & des bêtes à quatre pieds & des reptiles.* C'est la corruption de l'esprit. Il n'y a qu'à lire la suite, pour y voir un affreux

tableau de la corruption du cœur. *C'est pourquoi Dieu les a livrez aux desirs de leurs cœurs.... eux qui avoient changé la verité de Dieu en mensonge, & rendu à la creature l'adoration & le culte souverain, au lieu de le rendre au Createur.* De quoi n'est-on pas capable, aprés que l'on est abandonné de Dieu? On le voit dans les versets suivans.

Plusieurs ont remarqué que S. Paul dans cette description avoit en vûë ceux que le monde estimoit les plus sages, & ceux que la Grece honoroit de ce nom, & tous les autres que l'on veneroit là & ailleurs sous un autre titre; On exaltoit leur

ſageſſe, & ils étoient inſenſez; la preuve eſt qu'ils adoroient des Dieux qui ne valoient pas l'homme, & qu'ils s'abandonnoient à pluſieurs dereglemens que la nature leur défendoit. Que l'on étudie bien le tableau de S. Paul, l'on y trouvera Socrate & Caton. J'employe ſouvent ces deux noms, pour n'être pas obligé à mettre en ligne les Payens que l'on a crû vertueux & que quelques-uns placent hardiment dans le Ciel. Grotius dans ſon Commentaire ſur l'Epître aux Romains aidera beaucoup à faire connoître les perſonnages que S. Paul déſigne ſans les nommer. Ces

hommes qui étoient les luminaires du monde payen, n'étoient que tenebres, & égaroient les autres, aprés s'être égarez eux-mémes. On dit que quelques-uns d'eux reconnoiſſoient l'unité d'un Dieu, Juſtin Martyr l'a prouvé; on trouve ailleurs de ſemblables preuves. Les Philoſophes ainſi éclairez rafinoient ſur les ſuperſtitions, & leur donnoient un ſens ſuportable. Ils expoſoient à leur maniere la Religion du peuple. *Ils pouvoient dire, comme l'ont dit les Pithagoriciens, les Platoniciens & les Stoïciens* (ce ſont là les paroles de Grotius) *qu'ils ne penſoient pas comme le peuple;*

In locum.

& qu'ils n'étoient pas de la Religion que les loix preſcrivoient, ou que les Poëtes avoient imaginée, ſelon la diſtinction de Varron. Jupiter, Junon, Neptune & les autres Divinitez que le vulgaire adoroit, n'étoient pour eux que les noms de pluſieurs parties de la Nature. L'on peut juſtement douter, ſi en évitant les erreurs du vulgaire, ils ne tomboient pas dans une autre; car il y a beaucoup d'apparence qu'ils faiſoient de la Nature un Dieu, & qu'en s'éloignant de la ſuperſtition ils devenoient Athées. Mais poſons qu'ils euſſent ſur l'unité de Dieu des notions fort pures & fort corri-

gées, ils n'en ſeroient pas plus avancez pour le ſalut. Car premierement ils retenoient la verité en injuſtice, comme le dit S. Paul; & méme ils faiſoient de cela un point de ſageſſe. Leur ſageſſe conſiſtoit donc à déguiſer leurs ſentimens: Cette ſageſſe ne vient point d'enhaut, & eſt une vraye folie devant Dieu. A cette criminelle reticence les Philoſophes joignoient un culte idolâtre, plus odieux encore en eux que dans le vulgaire, qui n'avoit pas la méme connoiſſance, & vivoient dans les deſordres du vulgaire, aprés avoir ſacrifié à ſon erreur. Voila ces gens que quelques-

uns croyent en état de ſalut. S. Paul n'étoit pas dans la méme opinion. Ils ſont inexcuſables, ſelon lui. Si telle étoit la corruption des Sages, que dira-t'on des autres Payens? Je ferai encore une queſtion: Si tels étoient les Payens du tems de S. Paul; quels ſont-ils aujourd'hui, que la corruption, toujours feconde par tout où elle regne, a enfanté de nouveaux monſtres? Par là l'on peut juger de l'état preſent du Paganiſme.

En troiſiéme lieu, il n'eſt pas neceſſaire d'avoir recours aux conjectures pour étre perſuadé de l'univerſalité de la corruption des Payens. Nous

avons des Relations ſur la foi deſquelles nous apprenons que leur cœur eſt toujours deſtitué d'intelligence ; & que Dieu les a laiſſez aller de tenebres en tenebres. Ce ne ſont pas les mémes Dieux que l'ancienne Grece adoroit. L'imagination des hommes varie ſelon les lieux. Ailleurs on a adopté d'autres Idoles ; & ſi quelque part il n'y en a point, c'eſt où les peuples n'ayant aucun ſentiment de Religion n'adorent rien. Quand la Providence découvrit les Indes Occidentales, on trouva que dans la ſeule Ville de Mexique il y avoit plus de deux mille dieux. Gage dit qu'*aupres du grand Temple il y avoit des maiſons*

Relat. de Gage 1. part. ch. 19. & 20

obſcures pleines d'Idoles grandes & petites, de divers metaux, toutes baignées de ſang; ce qui les faiſoit paroître ſales, parce qu'on les frotoit tous les jours, quand on ſacrifioit quelqu'un. Il y en avoit méme plus d'un doigt d'épais ſur les murailles, & plus d'un pied ſur la terre. Je ne pretens pas compiler ici les Relations; que l'on juge de l'état des autres païs par ce que Gage nous dit du Mexique, on reconnoîtra que les Payens ſont dans un état à faire trembler pour leur ſalut.

Ma Theologie n'eſt point nouvelle: C'eſt celle que ſuivoient tous les Maîtres en France. Je ne ſai ſur quel

Edwar. veritas redux. l. 2. c. 5. p. 440.

fondement le D. Edwards de Cambridge dit de Cameron & d'Amiraud qu'ils tenoient pour le ſalut des Payens, qui n'entendoient point parler de Jeſus-Chriſt. Je ne vois rien de cela dans Cameron; il me paroît méme qu'il dit le contraire, quand il affirme que la Loi naturelle n'a aucun autre uſage que celui de faire connoître le peché.

Camer. Myrech. in c. 1. ad Rom.

Il y a encore quelque endroit où Cameron dit le contraire. J'ai peur que le Docteur ait pris l'objection pour la réponſe. L'objection eſt que ceux qui ont eu l'eſprit éclairé, & dont le cœur a été ſanctifié par l'obéïſſance, é-

Joh. Camer. argum, ad Theſ, 5

toient dans la voye qui conduit au bonheur : Or c'eſt là l'état des Payens ; leur eſprit a été éclairé ; la preuve en eſt que S. Paul dit que ce qui ſe peut connoître de Dieu leur a été manifeſté. Le méme Apôtre s'explique encore ſur la volonté, en diſant que les payens font naturellement les choſes de la Loi ; l'on voit la conſequence;elle conduit tout droit au ſalut des payens: Mais c'eſt là une objection que Cameron ſe fait ; & non pas ſon ſentiment.

On le trouve dans les paroles ſuivantes, où il dit que l'on obéït á la Loi de Dieu en deux manieres, ou parce qu'elle pa-

roît digne d'admiration, ou parce que l'on aime Dieu qui est l'auteur de sa Loi. On ne nie pas que la raison toute seule ne puisse acquiescer à la Loi de Dieu: Lucrece détestoit l'impureté, Caton haïssoit la perfidie: Ils étoient en cela conduits par la raison; mais l'amour de Dieu ne les guidoit pas. Ce principe rend l'obéïssance universelle; mais les Payens que l'on cite se distinguoient par leurs crimes comme par leurs vertus. L'on peut encore distinguer une morale politique, & une morale spirituelle; les Payens avoient celle-là, & manquoient de l'autre.

On presse l'objection sur ce que quelques Sages du Paganisme, ravis en admiration, se sont élevez jusques au Createur. Le mot de Galien sur la fabrique du corps humain n'est pas oublié. Cameron répond que c'est une admiration sterile :

Virtutem vident, intabescuntque relicta,
Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.

L'admiration jointe à la pratique constante, ne se trouve point parmi les Payens. Galien lui-méme qui parle si bien de Dieu sur la structure du corps humain, est d'ailleurs un impie, quand il dissimule,

ou qu'il combat l'immortalité de l'ame. Ce n'eſt pas là ſauver les Payens.

On ne peut pas non plus dire ſans reſtriction que M. Amiraud ſoit de ceux qui ſauvent les Payens. Ce Theologien a beaucoup écrit ; mais je n'ai pas à la main tous ſes ouvrages pour les conſulter. J'ai ſeulement jetté les yeux ſur un Sermon où il explique ces paroles de S. Paul : *Ce qui ſe peut connoître de Dieu a été manifeſté en eux, &c.* Il ſe demande ce que l'on doit penſer du ſalut d'un Payen qui ſe fût converti par la contemplation des œuvres de Dieu. Que répond-il ? Il dit d'abord que

Sermons ſur divers textes, 2. Edit. p. 100. & 102.

cela ne ſe peut. *Certes*, dit-il, *comme nous le verrons tantôt particulierement, il a été abſolument impoſſible que les hommes vinſſent à la ſalutaire connoiſſance de Dieu par ce moyen là.* En ſecond lieu il ſupoſe ce qu'il croit impoſſible. Poſons qu'un Payen ſe convertiſſe ſerieuſement, qu'il renonce à toute ſorte de ſuperſtition & d'idolatrie, & que penetré de douleur dans le ſentiment de ſes pechez, il ait recours à la miſericorde du Createur des Cieux & de la Terre; que penſer de cet homme là? A cela M. Amiraud répond que l'on ne ſauroit imaginer que Dieu perde ce Payen. En

troiſiéme lieu il va au devant de l'objection qu'on auroit pû lui faire, que quelqu'un ſeroit ſauvé ſans Jeſus-Chriſt. Arriere de nous un tel blaſphême, dit-il; cela ne ſauroit tomber dans la penſée d'une ame veritablement chrêtienne. L'opinion de M. Amyraud eſt abregée dans ces trois articles. S'il a ſauvé quelques Payens veritablement convertis, c'eſt dans la ſupoſition dont il convient qu'il n'y a point d'exemple. Je ne penſe pas que l'on puiſſe dire d'un Theologien qui s'exprime de la ſorte, qu'il a ſauvé les Payens. Le Docteur Edwards eſt trop équitable pour trouver mauvais

que j'aye ainſi expliqué la penſée de deux Theologiens que nos Egliſes ont tant eſtimez.

Mais à prendre la choſe comme elle eſt actuellement, à poſer l'état de la queſtion comme je l'ai poſé, je croi que l'on trouvera peu de Theologiens Orthodoxes, en quelque païs que ce ſoit, qui ne tremblent pour le ſalut des Payens, qui meurent dans l'égarement où le malheur de leur naiſſance les a engagez. Auſſi verra-t'on dans le cours de cette hiſtoire, que dans l'établiſſement que le Roi Charles II. fit pour la propagation de l'Evangile dans la Nouvelle Angleterre en 1661. qu'il eſt

parlé de la converſion des Indiens, comme d'un œuvre par où l'on delivroit les hommes du pouvoir de Satan; & c'eſt là une expreſſion commune parmi les Theologiens. Je ne citerai que le dernier Sermon prononcé devant la Societé par Mylord Evêque de S. Aſaph. *Nôtre tâche*, dit-il, *eſt de démolir les fortereſſes de Satan, pour étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt. Vous devez par conſequent vous attendre que l'Enfer exercera tout ce qu'il a de pouvoir, & qu'il mettra en œuvre tous les agens qu'il a ſur la terre, pour s'oppoſer. Mais bien loin de vous relâcher dans vôtre zele, qu'il n'en ſoit*

A Serm. preached before the Society, Febr. 21 1707 by the Righ-Reuer. Lord Bishop of. S Aſaph. p. 18.

que plus vif; car le Dieu de la paix brisera bien-tôt Satan sous vos pieds..... Nous avons en Asie, en Afrique & en Amerique des établissemens parmi les Infideles, par où nous avons la plus belle occasion d'ouvrir leurs yeux, de les delivrer de leurs tenebres & du pouvoir de Satan. Je pense que Dieu permet que tant d'esclaves soient menez tous les ans en Amerique, afin qu'aprés avoir été instruits dans la Religion Chrêtienne, ils soient en état de s'en retourner dans leur Patrie y prêcher l'Evangile, & par ce moyen là amener leurs Compatriotes à Jesus-Christ, par qui seul eux & nous pou-

vons être ſauvez.

Si ſelon le ſtile ordinaire des Theologiens les Payens ſont ſous le pouvoir de Satan, comment peut-on bien augurer du ſalut de ces malheureux peuples qui paſſent toute leur vie au ſervice d'un tel Maître? Que l'on ait tant que l'on voudra bonne opinion du ſalut de ceux qui, en ſuivant exactement les lumieres de la nature, ont adoré un ſeul Dieu, & ont rapporté toute leur vie à ſa gloire; c'eſt là une pure ſpeculation, ſur quoi je ne trouverois pas fort étrange, que ceux qui poſent un tel cas, imaginent des moyens pour faire couler le Sang de Jeſus-Chriſt

jusques dans les lieux où son Nom n'est pas connu, afin de sauver par son merite des hommes, dont la foi & la pieté seroient proportionnées aux lumieres que Dieu leur a données. Mais ce seroit une indulgence fatale aux Payens tels qu'ils sont aujourd'hui que de les traiter de méme. La maladie est toute differente. Il est question de gens qui violent sensiblement la loi naturelle, & qui meurent dans leurs égaremens, sans s'en être repentis. J'ai tâché de representer leur état, & je prie Dieu de tout mon cœur de benir tous les moyens dont on se sert pour leur porter

la lumiere & la vie.

RE-

RELATION
DE
L'ETABLISSEMENT, des methodes & du progrés de la Societé établie pour la Propagation de l'Evangile dans les Pays Etrangers.

UNE des differences particulieres par où la Religion Chrêtienne est distinguée du Judaïsme, est que sans être attachée à un seul Peuple elle doit être prêchée & reçûë par tout le monde.

Cela paroît par la Commission generale que Jesus-Christ a donnée d'instruire & de baptiser toutes les Nations. Pour l'executer les Apôtres tournerent bien-tôt leur Predication du côté des Gentils, & le premier Siecle vit l'Evangile répandu jusques dans les Pays qui passoient pour l'extremité de la Terre. Les Siecles sui-

vans furent témoins du zele infatigable qu'eurent les Evêques & les autres Pasteurs, pour la propagation de nôtre sainte Foi parmi les Infidéles, à travers les perils de la persecution. Si ce zéle primitif n'eût pas été rallenti, l'œuvre de Dieu eût été déja accomplie. La benediction qu'il eût donnée à de tels efforts, auroit mis son Fils en possession de l'heritage qui lui a été promis.

La découverte d'un Monde nouveau eût pourtant fourni une nouvelle occupation. Il y a environ deux cens ans que la Providence nous fit connoître l'Amerique. Les Espagnols qui s'emparerent les premiers des Pays Meridionaux de cette partie du monde, témoignerent du zéle à planter leur Religion. Mais pour ne pas dire ici que ses abus égalent presque les erreurs du Paganisme, ils se conduisoient avec tant de violence, qu'ils rendoient la persuasion impossible. Oublians l'esprit de douceur & de charité que l'Evangile inspire, ils ramasserent tout ce que la barbarie suggere, & abuserent de la force à un

point que leurs propres Auteurs s'en sont plaints hautement, & que ces pauvres gens ainsi forcez, bien loin d'avoir goûté la Religion Chrêtienne, ont conçû beaucoup d'aversion pour elle.

Mais lorsque le Nord de l'Amerique eût été découvert par les Anglois, & qu'ils y eurent envoyé de petites Colonies, il parut bien-tôt que l'esprit qui anime la Religion Reformée est bien different de l'esprit de Rome. On ne peut en effet leur reprocher un seul exemple de conversion forcée, ni aucun suplice infligé sous pretexte de Religion. Il est vrai que par nôtre douceur nous nous sommes privez du plaisir que se font les Papistes en se glorifiant de la multitude de leurs conversions, du moins avons-nous cet avantage que les Payens n'ayant pas le même prejugé contre nous, ils sont dans une disposition plus favorable pour recevoir l'Evangile par nos soins.

Etat des premieres plantations Angloises.

§ 2. L'établissement des Anglois dans cette partie du monde fut d'abord si traversé, qu'il n'étoit pas possible

de faire aucun progrés dans la conversion des Indiens. A peine y avoit-il une forme de Religion même dans nos Plantations. On sait que dans la confusion où nôtre Eglise & nôtre Gouvernement se trouverent, on fit quelque effort pour la propagation du Christianisme dans les Pays Etrangers. Il y eut une Ordonnance en datte du mois de Juillet 1649. pour la propagation de *l'Evangile de Jesus-Christ dans la Nouvelle Angleterre.* Cette Ordonnance erigeoit une Societé perpetuelle, sous le nom du President & de la Societe, *pour la Propagation de l'Evangile dans la Nouvelle Angleterre,* ,, avec pouvoir de recevoir de l'ar-,, gent, & d'en disposer de la maniere ,, la plus convenable, pour faciliter ,, la Prédication de l'Evangile parmi ,, les Habitans naturels du Pays, & ,, pour l'entretien des Ecoles desti-,, nées à l'éducation de leurs enfans. ,, En consequence dequoi il y eut par ,, toute l'Angleterre une Collecte, ,, dont le fruit devoit être le fonde-,, ment d'une entreprise si grande & si

ſainte. Des perſonnes de ce temps-là ont informé le public des converſions qui furent faites parmi les Indiens en execution de ce deſſein.

Il fut ſoûtenu aprés le rétabliſſement de la Monarchie & de l'Egliſe. Le Roi Charles II. en 1661. accorda des Lettres Patentes par où il établit *une Societé pour la propagation de l'Evangile dans la Nouvelle Angleterre, & dans les Pays voiſins.*

Il étoit expoſé, *Que certains Miniſtres Anglois & autres qui reſidoient ou dans les Plantations de la Nouvelle Angleterre, ou dans les Pays voiſins, avoient appris la Langue des Habitans naturels, & avoient par leurs ſoins delivré pluſieurs de ces Payens de la puiſſance des tenebres & de Satan: en les amenant à la connoiſſance du ſeul vrai Dieu & à la profeßion de la Religion Proteſtante, par où l'on concevoit de grandes eſperances pour la gloire du Nom de Jeſus-Chriſt & pour l'amplification de l'Egliſe: Qu'il étoit à propos d'établir quelque fond pour contribuer à l'édification, à l'inſtruction & à l'entretien de ces pauvres gens, ſoit*

pour le ſoûtien des Miniſtres, des Maîtres d'Ecoles, & des autres perſonnes que l'on employeroit pour avancer une œuvre ſi pieuſe & ſi Chrêtienne. Etant donc reſolus de ne nous pas attacher à la ſeule proſperité temporelle de ces Colonies; mais de faire des efforts pour le bien ſpirituel & pour le ſalut des ames immortelles, & pour la publication de l'Evangile dans ce Pays là; & pour autoriſer la charité de nos Sujets; Nous par le motif de nôtre pieté, & dans le deſſein de travailler à la propagation de l'Evangile de Jeſus-Chriſt parmi les Nations, Nous ordonnons & établiſſons pour l'avenir dans nôtre Royaume d'Angleterre, une Societé ou une Compagnie pour la propagation de l'Evangile dans la Nouvelle Angleterre & dans les Pays voiſins ſituez en Amerique: Laquelle Societé ſera un Corps politique & ſucceßif, avec pouvoir d'employer les effets qui lui appartiendront, & d'en diſpoſer pour la propagation de l'Evangile de Jeſus-Chriſt parmi les Payens qui ſont dans la Nouvelle Angleterre ou à l'environ, & außi pour élever leurs enfans dans les prin-

cipes de la veritable Religion, & dans la science des mœurs; pour leur apprendre la Langue Angloise, & les Arts liberaux, & pour les pousser dans quelque honneste profession.

§. 3. Quelque loüable que fut la pieté de ceuxqui composerent d'abord cette Compagnie, cela ne pouvoit répondre à tous les besoins de nos Plantations étrangeres, parce que la commission étoit bornée par la nouvelle Angleterre ou par son voisinage. Cependant ce mouvement de l'autorité Royale, porta plusieurs particuliers à donner leurs conseils & leurs secours pour une si bonne œuvre. Le Chevalier Leolyne Jenkins, déclare dans son Testament, verifié le 9. Novembre 1685. *Que chacun pouvoit remarquer, que les Ministres employez dans les Flottes & dans les Plantations étrangeres, étoient en trop petit nombre pour ce qu'il y avoit à faire dans les unes & dans les autres. Par ce motif il laisse au College de Jesus dans Oxford, dequoi fonder deux bourses; à condition que les deux Boursiers qui en joüiront soient indispensablement obli-*

plusieurs particuliers entre dans ces bons desseins.

gez de recevoir les Ordres Sacrez, & de se mettre ensuite sur les Flottes, aussitôt que le grand Amiral d'Angleterre le requerra, & en cas qu'il n'y ait point pour eux d'occasion d'aller en mer, ils seront obligez d'accepter la vocation que le Seigneur Evesque de Londres leur adressera pour aller dans les Plantations exercer le S. Ministere, avec assurance en ces cas de joüir mesme dans leur absence des avantages attachez à leurs places, autant & si long-tems qu'ils seront absens: Outre cela le Testateur leur accorde vingt livre sterling par an de surcroît payable à proportion du tems de leur absence.

Cet acte de charité merite d'étre recommandé à la pieté des bienfaiteurs, qui pourroient faire des fondations dans l'une des deux Universitez. Ils feroient tres-bien d'engager leurs Boursiers à devenir Missionnaires pour la propagation de l'Evangile dans les Pays Etrangers, & de procurer à ces Missionnaires un salaire proportionné a leur service. Rien n'accredite davantage la Congregation Romaine *de propaganda fide*, que la

necessité où sont ses Novices d'aller par tout où leurs Superieurs voudront les envoyer. La Religion Reformée ne connoît point cette obeïssance aveugle, mais on en auroit tout le fruit, si dans les Universitez quelques uns de ceux qui sont dans les Ordres, se trouvoient dans une obligation Collegiale, d'aller exercer leur Ministere dans les Plantations, sous la direction de la Societé qui est presentement établie. Entre les Promoteurs du dessein qu'avoit la premiere Societé, M. Robert Boyle merite un éloge distingué. Par son Testament en datte du 18. Juillet 1691. il déclare que le feu Roi Charles II. *l'ayant fait par une faveur speciale qu'il n'avoit point recherchée, Gouverneur de la Societé établie pour la propagation de l'Evangile parmi les Payens de la Nouvelle Angleterre & ailleurs en Amerique, & ayant eu par là occasion de reconnoître que c'est sans contredit un dessein pieux & charitable; il legue à ladite Societé, outre la somme de trois cens livres sterling par lui deja donnée pour cette bonne œuvre, la somme de*

cent livres pour aider à secourir les pauvres Proselytes Indiens, ce qui à ce qu'il espere contribuera au bon succez de cette œuvre de charité : Et aprés plusieurs autres legs, il dispose du reste de son bien sans aucune application particuliere, si ce n'est en disant que c'est pour des usages de charité, & qu'il souhaite qu'on en applique la plus grande partie a la Propagation de l'Evangile parmi les Infidelles. Et lors que par son Codicille il établit un revenu annuel & perpetuel *pour un Ministre savant & habile qui presche huit Sermons tous les ans pour prouver la verité de la Religion Chrestienne contre les incredules, il exige de ce Predicateur qu'il aßistera dans toutes les Societez, où il tâchera d'animer tous les desseins que l'on y formeroit pour étendre la Religion Chrestienne dans les Pays Etrangers.*

On peut encore remarquer ici que M. Barnabé Oley Vicaire du grand *Gransden*, dans la Province de Huntington, disposa par son testament, en datte du 28. de Mai 1684. de plusieurs terres pour des usages de chari-

té, & déclara que s'il y avoit quelque dessein de planter la Foi Chrêtienne dans les Païs Etrangers en consequence de quelque déclaration Royale & de l'avis des tres-Reverens Evêques de l'Eglise Anglicane, selon la Discipline & la doctrine canoniquement reçûës en cette Eglise, il souhaitoit que ses executeurs y contribuassent : Surquoi M. Samuel Saywell, Recteur de Blontesham, dans la même Province, l'un des Executeurs envoya il a quelque temps cinq livre sterling pour cet usage, avec promesse que pareille somme seroit desormais payée tous les ans.

§. 4. Il faut confesser que c'est un malheur pour la nouvelle Angleterre & pour les Païs voisins, d'avoir recueilli d'abord des personnes qui generalement parlant n'étoient pas affectionnées à l'Eglise Anglicane, & que le traitement qu'on leur faisoit pour cela en Angleterre, obligea de chercher un azile dans les Plantations. Cela est cause que les Congregations qu'ils y avoient, étoient indépendantes, de sorte que l'Eglise Anglicane

Les malheurs de nos plantations.

n'y eut point de forme d'établissement jusques à environ l'an 1679. auquel tems on examina les privileges de ce païs-là. Alors l'Evêque de Londres à la sollicitation de plusieurs habitans de Boston, obtint de sa Majesté qu'il y auroit dans cette Ville là une Eglise selon le Rite Anglican. Le feu Roi Guillaume eut la bonté d'établir pour son entretien une pension annuelle de cent livres sterling, de laquelle deux Ministres joüissent actuellement. Nos autres Colonies sont si fort traversées par divers genres de divisions, que l'on n'a pû se dispenser d'y établir un Ministére orthodoxe & regulier, pour mieux dissiper les prejugez, & pour tacher de mettre la Religion plus en état de plaire aux Infideles par une concorde de culte & de foi.

Efforts que l'on fait pour remedier à ces malheurs.

§.5. L'on dit que le Roi Charles II. donna dans son Conseil un ordre qui autorisoit les Evêques de Londres à prendre le soin Pastoral des Plantations, & à y exercer leur Iurisdiction. Mais lors que l'Evêque que l'on voit sur ce Siege depuis 1675. y fut ap-

pellé, il trouva ce titre si défectueux qu'il n'avoit encore pû produire que peu ou point de fruit: Car le soin de chercher des Licenciez par l'Evêque & de pourvoir à leurs besoins ayant été abandonné à la diligence des personnes qui avoient des liaisons d'interêt avec ces pays-là; Quand Mylord Evêque de Londres examina comment les Colonies étoient pourvûës, il se trouva qu'il y avoit à peine quatre Ministres de l'Eglise Anglicane, encore de ces quatre n'y en avoit-il qu'un ou deux qui eussent une Mission reguliere. Pour remedier à ce malheur il offrit à plusieurs de ces Colonies de leur envoyer des Chapelains, & mêmes elles le previnrent par leur desir. Il obtint de Sa Majesté pour cet effet vingt livres sterling pour chaque Ministre ou Maître d'Ecole qui se transporteroient en Amerique, & cette gratification subsiste encore. Les Gouverneurs furent chargez de n'autoriser que les Ministres & les Maîtres d'Ecole qui pourroient produire une licence de l'Evêque de Londres; &

afin d'honorer le Miniſtere, il fut ordonné que chaque Miniſtre auroit place parmi les Officiers de ſa Paroiſſe. Immediatement aprés on bâtit des Egliſes preſque dans toutes les Paroiſſes des Iſles que l'on appelle *Leeward*, & dans la Jamaïque. Mylord Evêque de Londres obtint auſſi du Roi que la Juriſdiction Eccleſiaſtique dans ces Pays-là lui apartiendroit à lui & ſes ſucceſſeurs, excepté les introductions dans les Benefices, les cauſes pour raiſon de mariages, la verification & l'execution des Teſtamens, qui continuerent à faire partie du revenu des Gouverneurs. Chaque Paroiſſe eut auſſi la conſolation d'avoir une Bible en beaux caracteres, un livre de communes Prieres, les Homelies, les Conſtitutions de l'Egliſe, une table contenant les Mariages prohibez; ſa Majeſté ayant donné pour cela à la concurence de douze cens livres ſterling. Alors il n'y avoit point de Miniſtre de l'Egliſe Anglicane, ni en *Penſylvanie*, ni à *Jerſey*, ni dans la nouvelle *York*, ni dans la nouvelle Angleterre. Il y avoit ſeulement dans le

Fort de la nouvelle York un Chapelain qui officioit aux environs, jusques à ce que, comme il a été remarqué, il y eut une Eglise ouverte à *Boston*. Bien-tôt aprés on en bâtit une à *Road Island*, & le Colonel Fletcher dans le temps qu'il étoit Gouverneur de la nouvelle York engagea l'Assemblée à établir six Eglises avec des pensions de quarante & de soixante livres sterling pour l'entretien des Ministres. Le Clergé qui résidoit eut encore une autre douceur, en ce que les Gouverneurs des Isles, reçurent ordre d'approprier au Ministres des Paroisses, qui n'auroient pas encore de revenu en fond une partie des terres qui écherroient à la Couronne, ce qui à ce que nous craignons n'a pas été encore fort avantageux. La Religion ayant ainsi commencé à prosperer dans nos Plantations, Mylord Evêque de Londres pour lui donner un cours plus libre & plus regulier, nomma M. *Jaques Blair* pour être son Commissaire dans la Virginie. Le Docteur Thomas Bray eut depuis la même Commission à *Maryland*, où par le moyen des contributions de nôtre

pieuse Reine (alors Princesse de Danemarc) & de plusieurs autres personnes de divers ordres, il établit plusieurs Ministres dans cette Province. Il y a aussi formé quelques Bibliotheques paroissiales, & a rendu au public d'autres services qu'il a lui même publiez avec autant de moderation que de verité. Il se tenoit une Assemblée particuliere pour favoriser par voye de conseil & de contribution les efforts que l'on faisoit pour répandre le Christianisme dans les Païs Etrangers.

Le Roi Guillaume autorise pour cet effet une Société

§. 6. Ce fondement étant posé, il étoit tems que l'autorité publique s'interessât dans cette bonne œuvre, pour en faire une affaire Nationale & une benediction pour tout le monde Chrêtien. Aussi quelque tems aprés la revolution qui se fit lorsque nôtre glorieux liberateur le Roi Guillaume III. delivra d'un extreme peril l'Elisge d'Angleterre & toute la Religion Protestante en general; on vit que la Providence presentoit une occasion favorable de faire réüssir le dessein de la propagation de l'Evangile dans les Païs étrangers. Pour en profiter,

profiter les Archevêques & les Evêques s'adresserent au Roi qui accorda une Patente en datte du 16 Juin 1701. pour l'érection d'une Societé, qui s'occuperoit de ce dessein. " Sa Majesté expose qu'elle étoit informée que dans plusieurs de nos Plantations, ou Colonies, ou Comptoirs au delà de la Mer, l'on n'a pourvû que foiblement à l'entretien des Ministres, & même que quelques uns n'ont aucun moyen de subsister, & que cela est cause que plusieurs des Sujets de ce Royaume faute d'avoir la prédication de la Parole & de l'administration des Sacremens, semblent être abandonnez à l'Athéïsme, ou à l'irreligion, ou aux artifices des Prêtres Romains & des Jesuites, qui voyant qu'il n'y a point là de Ministres savans & Orthodoxes, prennent occasion de les séduire en les engageans dans l'idolatrie & dans les superstitions de Rome. Sa Majesté estime qu'il est de son devoir de travailler autant qu'elle peut à avancer la gloire de Dieu en instruisant ses Sujets dans la Reli-

„ gion Chrêtienne; & que pour y
„ parvenir, il eſt fort à propos qu'il
„ ſoit pourvû à la ſubſiſtence d'un
„ Miniſtre Orthodoxe pour réſider
„ ſur les lieux, & que l'on prenne
„ d'autres meſures neceſſaires pour y
„ répandre l'Evangile. Sa Majeſté
„ ayant été informée que ſi elle vou-
„ loit autoriſer une ſocieté pour rece-
„ voir & pour diſpenſer les aumônes
„ de ſes Sujets, pluſieurs d'entr'eux
„ tourneroient leur charité de ce cô-
„ té-là ; Surquoi Sa Majeſté pour
„ donner de l'ordre à ce deſſein, a
„ voulu déclarer que Thomas Sei-
„ gneur Archevêque de Canterburry
„ & Jean Seigneur Archevêque
„ d'York, Henry Seigneur Evêque
„ de Londres & pluſieurs autres Sei-
„ gneurs ſpirituels & temporels, com-
„ me auſſi d'autres perſonnes choiſies
„ entre le Clergé & les Laïques, à la
„ concurrence en tout de 90. perſon-
„ nes, dont les noms ſont marquez,
„ & leurs ſucceſſeurs ſoient & conſti-
„ tuënt deſormais un Corps politique
„ & ſucceſſif, ſous le nom de Societé
„ pour la propagation de l'Evangile

dans les Pays Etrangers: Que ce "
Corps aura la faculté d'acquerir à la "
concurrence de deux mille livres "
ſterling de rente en heritages, com- "
me auſſi des rentes viageres ou pour "
un certain nombre d'années & d'au- "
tres ſortes de biens ſans limitation: "
Qu'il aura un ſceau propre & s'aſ- "
ſemblera tous les ans le premier "
Vendredi de Fevrier au matin, entre "
les huit heures & midi, pour faire "
choix d'un Préſident & pour nom- "
mer un Lieutenant ou davantage, "
un Treſorier ou davantage, un Se- "
cretaire & d'autres Officiers pour "
l'année ſuivante, leſquels prêteront "
ferment ſur l'acquit de leur charge: "
Que Thomas Seigneur Archevêque "
de Canterburry ſera Préſident pour "
la premiere nomination: Que la "
Societé s'aſſemblera pour ſes affaires "
le troiſiéme Vendredi de chaque "
mois, & plus ſouvent ſi elle juge "
neceſſaire, & que dans ces ſortes "
d'Aſſemblées elle pourra appeller "
tels membres qu'elle jugera à pro- "
pos: Que deſormais dans les Aſſem- "
blées qui ſe feront le troiſiéme Ven- "

„ dredi de Novembre, de Fevrier,
„ de Mai, d'Août, l'on pourra faire
„ des Reglemens & des baux à la
„ majorité des voix : Que la Societé
„ pourra à chaque Assemblée nommer
„ des Députez pour prendre des sou-
„ scriptions & pour recevoir de l'ar-
„ gent pour les usages mentionnez :
„ Qu'elle aura la liberté de publier
„ les presentes Lettres, & qu'elle
„ rendra compte au Seigneur Chan-
„ celier ou au Garde des Sceaux, &
„ à deux grands Juges d'Angleterre
„ de tout l'argent qu'elle aura reçû
„ & déboursé.

L'Evêque de Salisburry.

Il n'est pas hors de propos de rapporter ici ce qu'un honorable Prélat a eu occasion de remarquer en disant, „ Que lors que des particuliers aprés, „ avoir fait le projet de cette Societé, „ rechercherent la protection Roya-„ le, pour pouvoir legalement faire „ un nombre suffisant qui executât „ plus efficacement ce que peu de „ gens avoient projetté : Il s'addresse-„ rent au feu Roi dont la memoire „ sera toujours glorieuse parmi nous „ quelque chose que l'on fasse pour

la flêtrir; Auſſi il donna ſon ap- „ probation au projet & ordonna qu'il " fût autoriſé dans les formes. C'é- " toit là une des dernieres actions pu- " bliques d'une vie toute employée à " proteger & à raſſurer la Religion " ici & ailleurs. La gloire d'une ſi " belle vie demandoit qu'elle finit par " Acte qui autoriſe un ſi glorieux " deſſein.

Methodes de la Societé.

§. 7. Aprés la conceſſion de ce precieux privilege le Seigneur Archevêque de Canterburry Preſident par la Patente (& depuis unanimement continué d'année en année juſques à preſent) convoqua l'Aſſemblée. On choiſit des Lieutenans, des Treſoriers, des Auditeurs de Comptes & un Secretaire pour juſqu'au 3e. vendredi du mois de Fevrier ſuivant, & chacun avança une ſomme en argent comptant, ou par voye de ſouſcription, à la concurrence de deux cens livres ſterling pour ſubvenir aux frais que l'on avoit été obligé de faire pour avoir les Lettres patentes & pour d'autres choſes. Dans quelques-unes des Aſſemblées ſui-

vantes on fit plusieurs Reglemens pour pouvoir proceder avec ordre dans une affaire de cette importance. On délibera sur les moyens les plus propres pour amasser des contributions qui répondissent aux esperances que l'on avoit conçûës. Bien-tôt on convint que les Membres de l'Assemblée devoient donner un exemple; Surquoi plusieurs des Membres animez par la generosité de leur Illustre President, & de plusieurs autres Evéques, s'engagerent par leur souscription (selon la forme dont on étoit convenu) à fournir tous les ans une certaine somme au Tresorier pour cet usage de charité. Peu de temps aprés on envoya des Commissions à diverses personnes distinguées de la Province, *pour recevoir des souscriptions ou pour ramasser les sommes qui en pourroient provenir, pour les usages mentionnez dans les Lettres.*

On fait quelques informations convenables.

§. 8. Ces preliminaires ayant été arrêtez, la Societé se fit informer autant bien qu'elle pût de l'état où étoit la Religion Chrêtienne dans les Plantations de l'Amerique. Il se

trouva qu'en quelques endroits il étoit si triste, qu'à peine y voyoit-on quelque traces de Religion, & que là où il y en avoit des restes, les Peuples gemissoient de ce qu'ils n'avoient point de Ministres pour les instruire ni pour les édifier. Les Colonies Angloises avoient alors douze cens miles de longueur sur les côtes de la Mer & d'un Païs assez peuplé sous la direction de dix Gouverneurs. Dans quelques-uns de ces Gouvernemens, il n'y avoit ni Ministres, ni rien pour l'entretien du Ministere, & dans les autres il y avoit beaucoup moins de Ministres qu'il en falloit pour la gloire de Dieu & pour l'édification des peuples.

§. 9. La Societé sur cette information cherche des Ministres qui voulussent aller exercer leur Ministere dans les Plantations que l'on croyoit disposées à les recevoir. On promit des livres, & toutes les choses necessaires pour le voyage, avec des appointemens fixes dans le tems de la Mission durant l'espace de trois ans pour le moins, jusques à ce que les

On pense à des Missionnaires.

habitans du Païs fussent en état & en volonté de pourvoir legalement à l'entretien du Ministere. On eut sur tout soin que l'on ne donneroit la Mission qu'à des Ministres qui fussent d'une vie exemplaire, & qui parussent animez d'un zele Apostolique fondé sur des principes de conscience & de Religion, & en qui l'on verroit entre plusieurs autres dons un esprit bien composé.

Ce fut dans cette vûë que l'on répandit le memoire suivant. « La » Societé établie par l'autorité Roya- » le pour la propagation de l'Evan- » gile dans les Païs étrangers ; consi- » derant qu'il est d'une necessité ab- » soluë que le Clergé employé dans » cette Mission soit duëment qualifié » pour s'en acquitter, desire que tous » ceux qui voudront recommander » quelque Sujet puisse rendre témoi- » gnage sur les Articles suivans. » 1. L'âge de la personne. 2. Le » genre de sa vie, s'il est marié ou » non. 3. Son temperament. 4. Sa » prudence. 5. Son sçavoir. 6. Le » caractere de sa conversation. 7. Son

zele pour la Religion Chrêtienne, »
& son application à s'acquitter des »
devoirs du S. Ministere. 8. Son »
attachement au present Gouverne- »
ment 9. Sa conformité à la Doc- »
trine, & à la Discipline de l'Eglise »
Anglicane. La Societé prie instam- »
ment les personnes qui recomman- »
dent des Sujets, de n'en recom- »
mander aucun par faveur, ni par »
affection, ni par aucune considera- »
tion mondaine, mais de se régler »
toujours par les égards que l'on doit »
à la gloire de Dieu & de nôtre Sau- »
veur, comme au grand interêt de »
la Religion Chrêtienne & au salut »
des ames.

Cette precaution a été si heureuse que la plûpart des Missionnaires que l'on a envoyez, ont eu l'approbation des Gouverneurs & des Peuples. Mylord Cornburry qui s'interesse d'une façon particuliere dans ce grand dessein, a depuis peu écrit qu'à l'égard des Ministres établis dans la nouvelle York, dans la Jamaïque, à *Hampstead*, à Westchester & *a la Rye*, il doit dire en leur faveur, *qu'ils se*

sont conduits avec un grand zele, une pieté exemplaire, & une diligence infatigable dans l'acquit de leurs Charges dans leurs differentes Paroisses, surquoi il y a lieu d'esperer que l'Eglise y recevra de jour en jour de nouveaux accroissemens.

Mr le Colonel *Heathcot*, dans une lettre dattée du Château de *Scarsdale* dans la nouvelle York le 9. de Novembre 1705. assure qu'il est de la justice de déclarer qu'il n'y a nulle part un meilleur Clergé que celui que l'on a envoyé dans cette Province, n'y ayant là aucun Ecclesiastique à qui l'on puisse faire le moindre reproche par rapport aux mœurs; que quoi qu'il ne voye que ceux de son Détroit, il ne cesse de s'informer parmi les ennemis comme parmi les amis de l'Eglise, & que les uns & les autres concourent également à donner un bon témoignage à leur pieté & à leur zele.

On fait part du dessein de la Societé au public.

§. 10. Pour répandre dans le monde le dessein que l'on avoit, on imprima les Lettres Patentes aux frais du Président de la Societé, & on distri-

ſbua cinq cens exemplaires aux Membres, avec charge d'en faire part à leurs amis. On pria Mylord Evêque de Londres de communiquer à la Societé l'état preſent des Miniſtres & des Egliſes qu'il y avoit dans les Plantations Angloiſes de l'Amerique, ce que ſa Grandeur accorda. On engagea tous les Membres de la Societé à s'éclaircir autant qu'il ſeroit poſſible ſur l'état des Egliſes dans les Païs étrangers. D'autres perſonnes qui n'étoient pas de la Societé furent ſur cela conſultées avec tant de ſoin, qu'elle reçut des Memoires de pluſieurs endroits. M. le Colonel Morris *d'East Jerſey*, en donna un ſur les deux Jerſeys & ſur Philadelphie. M. le Colonel Dudley Gouverneur de la nouvelle Angleterre, en fournit un ſur l'état preſent de la Religion dans les Colonies du Nord de l'Amerique. M. George Keith, écrivit au Secretaire une lettre ſur l'état du *Quakeriſme* dans la Penſylvanie. Les Seigeurs Commiſſaires établis pour le commerce, & pour les Plantations, écri-

virent auſſi à Mylord Archevêque de Canterburry ſur la converſion de cinq Nations Indiennes &c. Et pour inſtruire le public du deſſein de la Societé, & pour exciter le zéle neceſſaire, on dreſſa une Relation de la propagation de l'Evangile dans les Païs étrangers, où l'on repreſentoit ce qu'avoit déja fait la Societé dans les Plantations, dans les Colonies & dans les Comptoirs de ſa Majeſté, comme auſſi ce que l'on avoit deſſein de faire ſur de nouvelles avances des Membres de la Societé & d'autres Chrêtiens bien intentionnez, ſoit par voix de ſouſcriptions annuelles, ou par une gratification preſente, ou par voye de legs. Il fut reſolu le 4. de Fevrier dans une Aſſemblé tenuë dans la Bibliotheque de S. Martin que M. Stubbs ſeroit remercié pour la peine qu'il s'étoit donnée en faiſant une nouvelle relation de l'état de la Societé, Il y eut ordre d'imprimer cette Relation dans une feüille volante.

Miſſion pe M. Keith.

§. 11. Pour une information plus certaine, M. George Keith alla

aux Plantations avec Mission. Il a lui même publié le Journal qu'il a fait de ses voyages & de son travail.

Aprés tous ces soins, & quelques autres de la même nature, la Societé pensa à augmenter son fond pour tâcher de lui donner plus de proportion avec les besoins où elle se trouvoit. Plusieurs personnes que l'on croyoit en état & en volonté de faire du bien furent invitées à entrer dans la Societé. On ordonna que ses principaux Membres auroient chez eux des feüilles prêtes pour la souscription, afin de pouvoir augmenter le nombre des Bienfaiteurs. Ceux de la Societé qui étoient Ministres ou habitans de Londres, furent priez de voir les Marchands les plus considerables de cette Ville (mais en particulier ceux qui faisoient le commerce dans les Plantations) pour les solliciter à entrer dans ce dessein de charité. On profita des occasions qui se presenterent de marquer aux Bienfaiteurs, que l'on avoit déja, combien on étoit sensible à leurs charitez. M. le Colonel François Nicholson Gouver-

neur de Virginie fut en particulier remercié pour avoir utilement travaillé à la propagation de la Religion Chrêtienne, & pour l'établissement de l'Eglise Anglicane dans les Plantations, & en particulier pour avoir contribué par sa liberalité à fonder tant d'Eglises dans le continent de l'Amerique du côté du Nord.

College établi en Virginie.

§. 12. Nous ne devons pas oublier ici que sous les heureuses influences du dernier regne, l'on forma un beau dessein de fonder & de bâtir un College en Virginie, qui devoit être un Seminaire pour les sciences & pour la Religion. On éleva pour cet effet un bâtiment, les lettres patentes qui accordoient de grands privileges furent expediées. Il y avoit un fond public établi pour l'entretien du College, & même un Président, nommé avec une pension honorable; le College fut à l'honneur de ses Fondateurs appellé le College de Guillaume & de Marie: Mais les grands desseins étant ordinairement traversez par quelques difficultez, le College n'étoit pas encore rempli de Maî-

tres & d'Ecoliers, & même n'avoit encore pû s'élever au dessus d'une Ecole pour les premiers rudimens, qu'il fut malheureusement réduit en cendres. Ce n'est là qu'une exemple de la grande charité que leurs Majestés le Roi Guillaume & la Reine Marie témoignerent par rapport aux Plantations. Un de nos Evêques parle en ces termes du zéle qu'avoit la feuë Reine. *Elle prenoit un soin particulier de l'état des Plantations & des Colonies, que nous avons parmi les Infideles: Mais elle eut la douleur d'apprendre que generalement parlant, elles attiroient des reproches sur la Religion dont elles portoient le nom, (je n'oserois dire qu'elles professoient, car plusieurs d'entr'elles sembloient à peine la vouloir professer). Sa Majesté écouta favorablement la proposition qui lui fut faite d'y établir des Ecoles, & mesme d'y fonder un College. Elle considera & le projet qui lui fut presenté & le fond que l'on croioit necessaire pour l'execution. Ce fond étoit considerable, & se trouva sujet à quelque difficultez, parce qu'il devoit estre pris sur*

Essay sur la Reine par l'Evêque de Salisburry.

le revenu donné a la Couronne : Mais sa Majesté aprés avoir bien pensé a cette affaire leva elle-mesme les difficultez, & la prit si fort a cœur qu'elle la tint toute preste pour le retour du Roi. Elle savoit qu'il entroit tres volontiers dans les affaires de cette nature: Aussi rien ne l'animoit davantage que le plaisir qu'elle se faisoit de servir la Religion, principalement quand il y avoit lieu de la faire recevoir parmi les Infidelles.

Ce fut encore un bonheur pour ce glorieux Regne que les lettres Patentes que le feu Roi acorda pour établir avec pension un Ministre, & un Maître d'Ecole dans la Pensylvanie ; A quoi nous devons joindre le present que sa Majesté fit à l'Eglise de la nouvelle York, de toute l'argenterie qui fait un service de Communion.

Ce dessein reçoit une nouvelle vie sous le present Regne.

§ 13. Le dessein de travailler à la propagation de l'Evangile dans les Païs etrangers, reçut une nouvelle vigueur aprés l'heureux avenement de nôtre grande Reine à la Couronne. Le Président, les Lieutenans & les autres Membres de la Societé, presenterent

preſenterent à ſa Majeſté " une *A-*
dreſſe, ou aprés des condoleances "
ſur la grande perte que l'on venoit "
de faire du feu Roi de glorieuſe "
memoire le fondateur de la Socie- "
té, l'on exprimoit la joye & la ſatis- "
faction que l'on avoit de voir une "
Princeſſe ſi Illuſtre par ſa pieté & "
par ſa vertu ſur le Trône de ſes an- "
cêtres, par où elle êtoit en état de "
travailler à une glorieuſe Reforma- "
tion, & par là à l'union de ſes Su- "
jets, comme auſſi de répandre la foi "
Chrêtienne dans les parties les plus "
éloignées du Domaine de ſa Maje- "
ſté. L'on diſoit que comme l'on "
avoit l'honneur d'être chargé du "
ſoin de cette propagation, on étoit "
obligé de reconnoître avec une ex- "
trême ſenſibilité les obligations que "
l'on avoit à ſa Majeſté pour le bien "
qu'elle avoit fait à la Societé, lors "
que ce n'étoit encore qu'une com- "
pagnie de particuliers ſans autorité. "
On proteſta que l'on avoit une con- "
fiance entiere dans le zêle de ſa "
Majeſté pour le bien public, & que "
ſur cela on ne doutoit pas que ſon "

„ Gouvernement étant fondé sur la
„ Religion & sur la juſtice, il n'at-
„ tirât la benediction du Ciel, ſur
„ toutes les entrepriſes de ſa Majeſté,
„ à quoi elle eut la bonté de répon-
„ dre.

Je ſerai toujours preſte à faire ce qui dependra de moi, pour faire reüßir une ſi bonne œuvre.

progrés du deſſein.

§. 14. La Societé ainſi protegée par nôtre excellente Reine, ſe ſentit un nouveau courage. Elle ordonna que l'on fît imprimer un abbregé des lettres patentes, & que l'on y joignît un petit écrit des meſures que l'on avoit priſes pour s'acquitter d'une ſi importante commiſſion. C'étoit pour inſtruire de plus en plus le public des intentions de la Societé. On publia auſſi un petit memoire intitulé, *Requeſte de la Societé pour la propagation de l'Evangile dans les Pays Etrangers, au ſujet de la qualification des Miniſtres neceſſaires pour cette bonne œuvre.* L'on y prit occaſion d'informer le public, que non ſeulement on avoit jetté le fondement de ce pieux deſſein, mais que l'on y avoit

fait un progrés considerable: Qu'outre des Livres & autres choses, on avoit envoyé dans les Plantations plusieurs Ministres de l'Eglise Anglicane : Mais qu'ayant appris par lettre qu'il en falloit beaucoup davantage pour instruire dans la Religion Chrétienne les Indiens & les Anglois qui étoient parmi eux ou dans le voisinage, comme aussi pour administrer les Sacremens & pour faire ce que le soûtien & la propagation de l'Evangile requierent dans ces Païs-là. Sur quoi on convint „ Que tous les Evêques du Royau- „ me qui sont Membres de la Societé „ seroient instamment priez de recom „ mander à leurs Archidiacres & à „ leurs Officiaux, de faire savoir dans „ leurs premieres visitations, que „ ceux des Ministres qui ont envie „ de travailler à cette œuvre Aposto- „ lique, & qui pourroient prouver „ par de bons certificats, qu'ils ont les „ qualitez requises, donnassent leurs „ noms à leurs Evêques pour être „ communiquez à la Societé, afin „ qu'elle les envoyât dans les lieux „

"où l'on en a plus de besoin. Que "si quelques-uns étoient envoyez "dans des endroits où il n'y a point "de subsistence reglée pour les Mi-"nistres, la Societé y pourvoiroit "d'une maniere digne du zele de "personnes qui se dévoüent entiere-"ment au service de nôtre grand "Dieu & de nôtre Sauveur Jesus-"Christ en travaillant à la propaga-"tion de son Evangile sans s'écarter "de sa pureté & selon la Doctrine, la "Discipline & le culte de l'Eglise "Anglicane.

On envoie plusieurs Missionnaires.

§. 15. L'effet que cela produisit fit que plusieurs Ministres & d'autres qui étudioient pour le Ministere offrirent leur service à la Societé. On accepta les offres de ceux qui étoient du meilleur caractere & qui avoient le plus de capacité, & ils furent satisfaits de l'emploi qu'on leur donna. Mr. *Patrick Gourdon* eut la mission de la Nouvelle Yordk, avec pension de cinquante livre sterling & promesse de davantage à la discretion de la Societé. M. Jean *Bartow* fut en-envoyé à *Westchester* dans la même

Province avec une pareille penſion, ſans compter une gratification qui lui fut faite de trente livre ſterling. M. *Samuel Thomas* fut choiſi pour la Caroline du côté du midi, & il lui fut accordé outre une penſion de cinquante livres ſterling, la ſomme de dix livres ſterling pour étre employée en étoffes qui fuſſent à l'uſage des Indiens du Païs & où il devoit faire ſa reſidence, & une autre ſomme de trente livres ſterling pour une gratification preſente. On jugea à propos de donner M. *Jean Talbot*, Recteur de Ste Marie dans la Nouvelle Jerſey pour compagnon de voyage à M. *George Keith* avec une penſion de ſoixante livres ſterling. M. *Jean Brook* eut pour ſon partage *Shrewſburry*, *Amboy*, la Ville nommée *Elizabet & Freehold* dans *l'Eaſt* Jerſey avec une penſion de cinquante livres ſterling. On aſſura à M. *Guillaume Barclay* Miniſtre de l'Egliſe Anglicane à *Braintrée* dans la Nouvelle Angleterre une penſion de cinquante livres ſterling, & on lui donna une gratification de 25. livres ſterling

pour des besoins presens. M. *Henry Nichols* fut établi dans l'endroit de la Pensylvanie appellé *Uplands*, avec une pension de cinquante livres sterling payable par la Societé, & M. *Thomas Crawford* à *Doverhund* dans la même Province avec une pareille pension. M *André Rudman* eut une gratification par voye de supplement à ce que lui pouvoit fournir *Oxford* ou *Franckfort* dans la même Province. M. *Jaques Honyman* eut une pension de trente livres sterling pour le service de *Road Island*. M. *Guillaume Vrguhart* fut attaché à *Long Island* dans la Jamaïque avec une pension de cinquante livres sterling, & M. *Jean Thomas* à *Hamstead* dans la même Isle avec une pareille pension. Le Docteur le *Jau* eut une pension de cinquante livres sterling outre vingt cinq qui lui furent donnés pour se transporter avec sa famille à *Goose Creek* au midi de la Caroline, lieu où M. *Stack House* avoit été auparavant entretenu par la Societé. Elle a encore envoyé M. *Ross* à *New-castle* dans la Pensylvanie & M. *Mac-*

zenzy à *Staten Island* dans la Nouvelle York, comme aussi plusieurs autres Missionnaires. Pour rendre la Mission plus douce, la Societé a pour maxime d'assurer une année de pension à chaque Missionnaire, soit qu'il vive soit qu'il meure, & de lui en payer la moitié par avance. M. *Jackson* Ministre laborieux s'étant transporté à *Newfoundland* ou aux environs avec une femme & huit enfans, sur la promesse que quelques particuliers lui avoient faite de cinquante livres sterling par an durant trois ans, & ce tems se trouvant expiré, la Societé pour le retenir dans un endroit où il avoit été fort utile, lui a assuré outre une gratification presente de trente livres sterling, une pension de 50. livres sterling durant trois autres années. On doit remarquer qu'outre le salaire réglé pour tous les Missionnaires, on les engage à être studieux en leur faisant à tous un present de Livres choisis, à la concurrence de dix livres sterlin, pour leur usage & pour l'usage de leurs successeurs. On a aussi accoutumé de donner aux Missionnaires un pacquet de petits Trai-

tez de pieté pour cinq livres ſterlin. Ils doivent répandre ces Traitez parmi leurs troupeaux, & même en faire part à leurs voiſins. On a auſſi chargé de ces ſortes de preſens d'autres Miniſtres, qui ſans étre Miſſionnaires alloient ſur un autre pied dans nos Comptoirs ou dans nos Plantations. Ces Miniſtres ont quelquefois reçu des gratifications de la Societé. Elle donna trente livres ſterling à M. *Tyliard* qui alloit en Virginie, vingt livres ſterling à M. *Eburn* Miniſtre de l'Iſle de *Shoals*; pareille ſomme à M. *Macqueen* pour faciliter le deſſein qu'il avoit à *Maryland* par les ordres de Mylord Evêque de Londres; trente livres ſterling à M. *Jean Sharp* pour ſes ſervices dans *East-Jerſey*; dix livres ſterling à M. *Robert Keith* de Maryland; vingt livres ſterlin à M. *Giffort* & à d'autres Miniſtres dans *Antegoa*, & pluſieurs autres ſommes à diverſes autres perſonnes

Vigilence ſur la conduite des Miſſionnaires.

§. 16. La Societé n'a pas ſeulement ſoin de faire ſubſiſter les Miſſionnaires, mais elle s'applique à étudier leur conduite. C'eſt pour cela qu'outre les témoignages exacts

qu'elle demande de leur âge, de leur genre de vie, de leur caractere, de leur prudence, de leur savoir, de leur sobrieté & de leur pieté selon la forme qu'elle a établie, outre la priere solennelle qu'elle a faite aux Evêques & aux Archidiacres de ne recommander que des Sujets düement qualifiez, elle a dressé un *memoire d'instructions pour le Clergé employé à la propagation de l'Evangile dans les Pays Etrangers.* Il y a dans ce memoire des régles pour examiner la conduite de ces Ministres, reduite sous certains chefs. 1. Quand ils sont admis par la Societé. 2. Tandis qu'ils sont embarquez. 3. Lorsqu'ils sont arrivez dans le Païs où ils ont été envoyez, & cela par rapport à leurs personnes, par rapport à leur Ministere & par rapport à la Societé. Ils ont un plan methodique de deux sortes de memoires que l'on appelle chacun *Notitia parochialis.* L'un doit étre dressé par chaque Ministre, aussi-tôt qu'il aura connu en détail les circonstances de sa Paroisse, & gardé par lui tant pour sa propre con-

ſolation que pour l'avantage de ſes Paroiſſiens. Le 2. eſt un état qu'il eſt obligé d'envoyer tous les ſix mois à la Societé ſur l'état ſpirituel de la Paroiſſe. La Societé a chargé ſes Miſſionnaires de l'informer de la maniere dont ils ſuivoient ces inſtructions, & toutes les fois que l'on entend parler de quelque deſordre dans les mœurs, ou de quelque negligence dans le devoir de la Miſſion, la Societé témoigne de l'indignation & retire ſa beneficence. Par exemple lorſqu'elle fut informée que Mr. H. envoyé à *Long Iſland* dans la Nouvelle York étoit coupable de quelques fautes ſcandaleuſes, la Societé ordonna qu'il ſeroit entierement congedié; mais lors qu'il fut juſtifié par Mylord Cornburry Gouverneur de la Province, il fut appellé avec la même ſubſiſtence qu'auparavant.

La Societé répand ſes charitez

§. 17. La Societé a crû devoir étendre ſa charité aux occaſions qui ſe trouvoient dans l'execution de ſes deſſeins. Dans cet eſprit elle a donné des marques de ſa conſideration aux Miniſtres Hollandois d'Albanie

pour les animer à la conversion des Indiens. On a établi un Catechiste dans la Nouvelle York pour la consolation des nouveaux convertis. On a accordé un salaire à M. *Cleator* Maître d'Ecole à la *Rie* dans la même Province. On a fait les frais des lettres Patentes necessaires pour l'établissement d'un Ministre & d'un Maître d'Ecole à *Philadelphie* en *Pensylvanie*, l'on a fourni même au Maître d'Ecole des livres & de l'argent. Le Ministre & les Anciens de *Newport* en *Road Island*, ont eu quinze livres sterling pour acheter un Calice, une Coupe, une Patene, un Tapis pour la Chaire, & une autre pour la Table de la Communion, comme aussi d'autres ornemens. On a envoyé un nombre de nouveaux Testamens & de Liturgies à M. Urmstom à Moscow pour l'usage des Anglois qui y demeurent, comme aussi plusieurs Livres de pieté pour la Jeunesse & pour les Domestiques qui appartiennent à ce Comptoir-là. On y a joint des Bibles, des Livres de communes Prieres, & d'autres presens comme on le voit par le Regi-

ſtre de la Societé. Le cours de cette liberalité a produit de ſi bons effets dans les Plantations, que les Gouverneurs & les Habitans, en ont pris occaſion de bâtir pluſieurs Egliſes, & de fonder des maiſons pour la ſubſiſtence des Miniſtres. Il eſt auſſi venu de là pluſieurs lettres & pluſieurs Requêtes, adreſſées à la Societé pour lui demander ſes avis & ſon ſecours dans la propagation de la Religion ; & la Societé a répondu ſelon ſa prudence.

Soin que l'on a pris des Indiens. Oct. 25. 1700.

§ 18 Elle n'a pas oublié le ſoin qu'elle doit à la converſion des Indiens & des Eſclaves qui ſont dans nos Plantations ou aux environs. L'on eut la ſatisfaction de recevoir une Lettre des Commiſſaires du Commerce & des Plantations. Elle étoit adreſſée à Mylord Archevêque de Canterburry. Il y étoit expoſé que le Comte de Bellamont leur avoit pluſieurs fois repreſenté le grand beſoin que l'on avoit de Miniſtres de l'Egliſe Anglicane, pour inſtruire les cinq Nations Indiennes ſur les frontieres de la Nouvelles York, & pour pre-

venir les séductions des Prêtres & des Jesuites qui s'y mêloient, & qui avoient l'adresse sous un pretexte de Religion de les engager dans les interêts de la France. Sur quoi les Seigneurs Commissaires avoient representé à leurs Excellences les Grands Commissaires du Royaume que leur humble opinion étoit, que si l'on pouvoit trouver un fond pour l'entretien de cinq Ministres, ils seroient d'une grande utilité pour la propagation de la Religion Reformée, & même pour l'avantage de l'Angleterre. En même tems leurs Excellences communiquerent à Mylord Archevêque de Canterburry, & à Mylord Evêque de Londres, quelques autres avis que le Comte de Bellamont avoit donnez, & particulierement un abbregé de ce qui fut dit par un des *Sachems* des Indiens supplians de Canada. Il disoit au nom de tous les autres Commissaires établis pour les affaires d'Albanie. 28 de Juin 1700.
" Nous sommes venus pour parler de
" Commerce & non point de Reli-
" gion. Je ne saurois pourtant m'em-

„ pêcher de dire ceci. Tout le tems „ que j'ai été ici avant que d'aller en „ Canada, je n'ai entendu aucun dis- „ cours sur la Religion, on n'a point „ parlé de nous convertir à la Foi „ Chrêtienne. Nous serons fort „ aises d'en être entretenus si vous a- „ vez quelque penchant à prendre „ quelque soin d'instruire nos Indiens „ dans la Religion Chrêtienne. Je „ ne veux pas nier que cela ne „ donnât à quelques-uns l'envie de „ s'en retourner à leurs Païs natal. „ J'aurois souhaité que vous y eussiez „ pensé plûtôt, & que vous eussiez „ eu des Ministres pour instruire vos „ Indiens, &c. Cette representation fut mise sur le bureau du Conseil d'où Mylord Archevêque de Canterburry rapporta cet ordre.

A la Cour au Palais de S. James le 3. d'Avril 1702. en presence de la Reine.

„ SUr la lecture qui a été faite en „ Conseil d'une remontrance des „ Seigneurs Commissaires établis „ pour le Commerce & pour les

Plantations, en date du 2. de ce mois "
au ſujet de la Province de la Nou- "
velle York en Amerique, ou entre "
autres choſes il eſt expoſé par rap- "
port aux cinq Nations Indiennes "
qui ſe trouvent ſur les frontieres de "
la Nouvelle York, que de crainte "
que les François de Canada ne dé- "
bauchent ces Nations, ou par les "
intrigues, ou par les ſeductions des "
Prêtres qui les frequentent, l'hum- "
ble opinion des Seigneurs Commiſ- "
ſaires ſeroit qu'outre la methode "
des gratifications & des autres "
moyens que l'on ſuit pour s'aſſurer "
de la fidelité de ces Indiens, & pour "
aller au devant des Miſſionnaires "
de France, on établit deux Mini- "
ſtres Proteſtans qui puſſent avec "
une honnête penſion demeurer ſur "
les lieux pour inſtruire les Indiens "
dans la Religion, & pour les con- "
firmer dans l'obeïſſance à ſa Maje- "
ſté. Il eſt ordonné par ſa Majeſté "
dans ſon Conſeil, que le Seigneur "
Archevèque de Canterburry aura "
ſoin de prendre des meſures juſtes "
ſur cette affaire.

Cet Ordre n'eut pas été plûtôt communiqué à la Societé que l'on convint de Commissaires pour tâcher de trouver deux Ministres d'un caractere qui répondit à l'intention de Sa Majesté. Les Commissaires proposerent à Mr. *Samuel Thomas* l'un des Missionnaires établis dans le Midy de la Caroline, & à Mr. *Dellius* resident à Albanie d'entreprendre l'affaire des cinq Nations Indiennes; mais celui-ci fit des demandes qu'il n'étoit pas au pouvoir de la Societé d'accorder. L'autre accepta la commission & alla jusques à la Caroline & y apprit que les Indiens *Yammonseas* n'étoient point en disposition de le recevoir. Cela l'arrêta, il en écrivit la raison le 20. de Janvier 1702 c'est que ces Indiens depuis peu engagez en guerre avec les Espagnols, se trouvoient dans un si grand peril, que comme ils n'avoient pas le tems de vaquer à leur instruction, il n'étoit pas sûr non plus de se risquer parmi eux. Cela fut confirmé par une lettre de Mr. *Marston* Ministre de *Charles Town* dans la Caroline, en datte

datte du 2. de Fevrier 1702. Mr. *How* Capitaine, & Mr. *Moor* Gouverneur, ſont convenus d'entretenir Mr. *Thomas* à *Gooſcreek*. On ne juge pas qu'il y ait encore de ſeureté pour lui de ſuivre ſa Miſſion parmi les Indiens à qui il a été deſtiné. Comme ils ſe ſont rebellez contre les Eſpagnols parce qu'ils ne vouloient pas étre Chrêtiens, ſi on leur propoſoit la même choſe, il y auroit lieu de craindre qu'ils ne retournaſſent à leurs premiers maîtres. Nonobſtant cette traverſe Mr. *Thoroubgood Moor* Theologien, en qui le zele & la prudence concourent avec le ſavoir, a entrepris la Miſſion des cinq Nations, &a accepté une penſion de cent livres ſterlin, & la Societé en a promis autant à tel autre Miniſtre deüement qualifié qui voudroit ſe joindre à M. *Moor*, & même a fait eſperer une autre ſomme pour des choſes qu'il eſt neceſſaire de porter dans ces lieux là.

Elle a reçû pluſieurs autres avis ſur la bonne diſpoſition où étoient les Indiens à recevoir la Foi Chrêtienne. Mr. *Jean Talbot* écrit de la Nouvelle

York le 14. de Novembre 1702. Nous trouvons parmi toute sorte de gens beaucoup de penchant à embrasser l'Evangile & même parmi les Indiens, comme on le voit par une Conference que Mylord Cornbury eut avec eux à Albanie. Cinq de leurs Rois que l'on nomme *Sachems*, lui dirent qu'ils apprenoient avec joye que le *Soleil luisoit encore en* Angleterre depuis la mort du Roi Guillaume. Ils s'étonnerent d'abord de ce que nous avions une *Squa-Sachem*, c'est à dire une femme Roi; mais ils témoignerent qu'ils esperoient que ce seroit une bonne mere, & qu'elle leur envoyeroit des gens pour les instruire dans la Religion, comme pour régler le commerce, &c.

Dans ce tems là on reçut un memoire de Mr. *Robert Levingston* Secretaire de sa Majesté pour les affaires des Indiens dans la Nouvelle Angleterre. Il representoit à la Societé, „que les Indiens de cette Province „étoient si favorables à la Religion „Chrêtienne qu'ils n'oublioient au- „cune occasion de prier les Gouver-

neurs avec instance de leur envoyer "
des Ministres qui les instruisissent "
dans la foi chrêtienne : Que les Je- "
suites François joignoient les artifi- "
ces aux menaces pour faire des Pro- "
selytes , & qu'ils en avoient attiré "
un nombre considerable en Canada "
où on les avoit établis en deux Forts "
prés de Montroyal, & où ils avoient "
des Prêtres pour les instruire , des "
Terres à cultiver, & des Soldats "
pour les proteger ; que de les garan "
tir de la servitude des Prêtres Fran- "
çois pour les instruire dans les prin- "
cipes du Christianisme, ce seroit un "
glorieux avantage qui contribuë- "
roit en même tems à la gloire de "
Dieu, au credit des Anglois par- "
mi les Indiens, au maintien de la "
paix & à l'avancement du Com- "
merce : Que le moyen de réüssir "
seroit d'envoyer des Ministres Pro- "
testans, qui pussent par le moyen des "
Interprêtres apprendre le langage "
des Indiens , & resider parmi eux "
pour travailler à leur conversion : "
Que chaque Ministre apprendroit "
aisément la langue si on lui donnoit "

„ deux jeunes Indiens pour le ser-
„ vir, &c. Que l'on pourroit bâtir
„ une Chapelle & une maison prés de
„ chaque Fort pour l'usage du Mi-
„ nistre, qui par là seroit à couvert
„ des insultes des Indiens : Que l'on
„ fourniroit au Ministre quelques
„ petits ouvrages curieux pour ga-
„ gner l'affection des Indiens par des
„ presens selon la methode des Jesui-
„ tes François. Ce memoire fut lû
avec attention dans la Societé. Bientôt aprés on alla trouver celui qui l'avoit écrit. Il donna à la Societé un plus grand détail de l'état des Indiens.

Comme il representa que les Ministres Hollandois qui avoient été de tems en tems à Albanie & en particulier Mr. *Dellius* d'abord & ensuite Mr. *Lydius*, comme aussi Mr. *Freeman* de *Shinner-Lady*, s'étoient donnez beaucoup de peine en faveur des *Mohog* Indiens, & qu'avec le secours des Interprêtres ils avoient traduit en Indien outre diverses prieres, plusieurs Pseaumes, le Symbole, les dix Commandemens & quelques chapitres du Nouveau Testament, & qu'ils a-

voient assez instruit des Indiens pour les admettre à la participation des deux Sacremens, &c. La Societé envoya une gratification honorable à M. *Lydius* le Ministre Hollandois d'Albanie, en consideration des services qu'il avoit rendus à la Religion Chrêtienne parmi les Indiens des cinq Nations voisines de la Nouvelle York. Le Secretaire de la Societé écrivit aussi à M. *Lydius* pour lui témoigner qu'elle étoit fort sensible aux services qu'il avoit rendus à l'Eglise Chrêtienne & qu'elle souhaitoit qu'il continuât à travailler à la propagation de l'Evangile. Mr. *Lydius* répondit d'une maniere honnête & pleine de reconnoissance en acceptant ce que la Societé lui avoit envoyé. Il attribuë à la benediction de Dieu l'heureux succés de leurs foibles efforts, & donne connoissance des formulaires & des methodes qu'ils avoient suivis pour l'instruction des Indiens. Il parle d'un formulaire pour la Confession de foi, d'un autre pour le Baptême des Adultes & pour le Baptême des enfans, d'un autre pour le mariage,

d'une explication des Commandemens de Dieu par demandes & par réponses d'un Sermon propre pour preceder l'administration de la Cene du Seigneur sur le Pseaume 15. 1. 2 avec des Prieres que l'on devoit dire devant & aprés le Sermon. Mr. *Lydius* promet de communiquer tout cela à M. *Moor* le Missionnaire de la Societé & de l'assister en tout ce qui dépendra de lui.

M. Dellius qui s'en étoit retourné un peu auparavant à la Haye, informa la Societé du malheur qu'il avoit eu de perdre sur mer entre autres choses un Dictionnaire Indien qu'il avoit composé. Au lieu de ce livre là, il envoye à la Societé plusieurs cas de Conscience que les Missionnaires de Canada mettent en pratique parmi les Iroquois (nom general des cinq Nations) & qu'il a tirez d'un Original tombé entre ses mains. Il avoit aussi leur Catechisme Indien partagé en vingt-cinq chapitres, & composé en François, en Latin & en Indien où il trouve des instructions horribles ou absurdes . par où la Societé auroit eu quelque connoissance des pretén-

duës Conversions faites par les Jesuites. Cependant il fait des vœux pour attirer la benediction de Dieu sur le dessein de l'Illustre Societé, afin que l'Eglise & l'Etat puissent en profiter.

En parlant des invitations qui engageoient à travailler à la conversion des Indiens, on ne doit pas oublier une lettre de M. le Colonel *Dudley*, Gouverneur pour sa Majesté dans la Province de *Massachussets*, communément appellée la Nouvelle Angleterre. Cette lettre étoit adressée aux Seigneurs Commissaires établis pour le Commerce & pour les Plantations, & étoit dattée du 13 de Juillet 1704. La Societe en a un extrait où il étoit remarqué que l'usage de cette Province étoit de renouveller de temps en temps amitié avec les *Macquaws* & les cinq Nations, & qu'il en avoit écrit à Mylord Cornburry pour lui en donner avis; que conformement à cette ouverture il avoit pourvû aux frais de la Commission, & avoit preparé un present de 500. livres sterling qu'il croyoit necessaire pour raffermir leur fidelité.

Il ne sait, dit-il, si à la fin on ne les perdra pas à moins qu'on ne leur envoye des Ministres capables de rompre les mesures des Missionnaires à qui ils sont superstitieusement dévoüez.

M. Moor est envoyé aux Indes.

§. 19. Sur ces invitations M. *Moor* part pour sa Mission avec un courage digne du dessein de la Societé. Quand il arriva à la Nouvelle York, Mylord Cornburry lui fit tout le bon accueil possible; Mais le Clergé de cette Province concevant peu d'esperance de réüssir parmi les Indiens, écrivit à la Societé une lettre dattée de la Nouvelle York le 17. d'Octobre 1704. " L'on y disoit " qu'il étoit vrai que la conversion " des Payens étoit une œuvre pleine " d'honneur & de gloire, & que l'on " ne doute pas que Dieu ne la fasse " prosperer en benissant le Ministere " de M. *Thorowgood Moor*, que la Societé avoit envoyé comme un Ministre digne de l'Evangile; Mais aprés " tout ils supplient trés-humblement " la Societé de considerer que les enfans de la maison doivent étre secourus les premiers, & qu'il faudroit travailler à ramener les brebis

qui se sont égarées parmi les Here- "
tiques & les Trembleurs, qui ayant "
renié la foi, sont pires que les Indiens "
qui ne l'ont jamais connuë. Peu "
de tems aprés M. *Talbot* dans une "
lettre écrite de la Nouvelle York à "
M. *George Keith* donne de grandes "
loüanges à M. MOOR nouvellement "
arrivé dans ces quartiers là ; mais , "
dit-il , je suis fâché qu'il soit obligé "
d'aller si loin que les *Mahocs* Dieu "
sait si nous le reverrons. J'avois la "
même vocation & je serois allé au " 8. Mars
même endroit, &c. 1704.

Cela n'empêcha pas M. *Moor* de 5.
s'appliquer à sa vocation avec un zéle infatigable. Il écrivit à la Societé aussi tôt qu'il fut arrivé à Albanie, Ville située dans une distance de cinquante miles des *Mohokes*. Un *Indien Mohock* & sa femme qui étoient dans cette Ville, ayant oüi parler du dessein pour lequel il étoit arrivé, vinrent lui parler en ces termes. *Mon pere nous venons vous témoigner la joye que nous donne vôtre arrivée: vous avez échapé aux perils d'une terrible Mer, que nous apprenons que vous avez traversée pour nous instruire dans*

la Religion: nötre chagrin est que vous soyez arrive dans un tems de guerre, où il est incertain si vous étes venu vivre ou mourir avec nous.

En suite un des *Sachems*, accompagné de trois autres Indiens, vint le trouver & lui parla dans ce sens *Mon pere nous venons vous exprimer l'extreme satisfaction que nous avons de ce que Dieu a la bonté de vous envoyer pour ouvrir nos yeux, qui jusques à present ont été fermez.* Une autres femme parut & lui dit entre autre choses, *Dieu veüille fortifier vos épaules sous ce pesant fardeau, & faire en sorte que vous dißipiez nos tenebres.*

Il répondit qu'il n'oublieroit rien de ce qui dépendoit de lui; qu'il se consacroit entierement à leur édification, & qu'il ne séjournoit à Albanie que pour se mettre en état d'y travailler en apprenant leur langue. Il ne leur fit aucune proposition, parce qu'il attendoit que le tems lui permit d'aller pour cela dans leur Fort. Mais voyant que la chute des neiges retardoit trop long-tems son dessein, il envoya une quantité d'argent du Païs par trois Indiens & promit qu'il

se transporteroit en personne dés la premiere occasion : Ce qu'il executa bien-tôt aprés avec beaucoup de difficulté. On lui fit un bon accueil : L'un des Sachems lui dit, *qu'ils avoient sçû son dessein, mais que ce n'étoit que depuis peu, & que n'ayant pas encore consulté l'autre Fort qui étoit éloigné de douze miles, ils ne pouvoient faire de réponse pour le present, qu'ils le consulteroient au plûtôt, & envoieroient la réponse.*

M. MOOR fut étonné, s'imaginant que ce delai n'étoit qu'un simple pretexte. Cependant il dit qu'il attendroit la réponse à Albanie. Un des MOHOCKS y vint peu de tems aprés avec cette réponse. *La visite que vous nous avez faite & le dessein pour lequel vous étes venu nous sont fort agreables: Nous vous en remercions. Nous avons toûjours bien vescu avec nos fréres dans cette Province, mais nos yeux ont été tellement couverts de tenebres que nous ne savons ce que nos ames deviendront quand nous serons morts. Nous vîmes il n'y a pas long-tems qu'une lumiere qui s'étoit levée en Canada y attira*

plusieurs de nos compatriotes, & c'est ce qui nous faisoit souhaiter des Ministres. Nous ne saurions manquer d'avoir de la joye de ce que Dieu a tant de bonté pour nous qu'il nous fasse faire pareille proposition; mais nous avons de la douleur de ce que nos freres des quatre autres Nations sont en danger de n'avoir pas la mesme benediction. Souvent ils nous ont demandé ce que vouloit dire une cloche que nous avons & que nos peres nous ont dit que nous devions sonner pour aller ensemble à la devotion: Mais s'ils ont eu tant de curiosité sur cela, que pourroient-ils penser en voyant ici une maison & une Eglise bâtie l'une auprés de l'autre? Il est necessaire comme nous ne sommes qu'une famille, que nous les informions de tout, aprés quoi nous ferons une response positive.

Nouvelle frayeur pour M. *Moor.* Il crût avoir sujet d'entrer dans de nouveaux soupçons; neanmoins il estima qu'il étoit à propos de répondre au Sachem qui étoit venu. *Mon enfant j'ai consideré vôtre response & je suis fâché qu'elle ne soit pas satisfaisante,*

Pour ce qui eſt de ce que vous dites de la neceßite de conſulter les autres Nations, je crois qu'elles ſeront plus diſpoſees à ſe rejoüir de vötre bonheur qu'à ſoupçonner vôtre amitié; ſur tout lors qu'elles apprendront que l'on attend tous les jours un Miniſtre deſtiné aux Oneydes, & que les autres Nations en auront außi-tôt que l'on aura pû trouver des perſonnes propres pour cela: mais j'attendrai vòtre reſponſe avec toute la patience poßible.

Quand il vit qu'aprés avoir longtems attendu, il ne recevoit point de réponſe, il ſe retira a New york & écrivit à la Societé les raiſons pour leſquelles il ſe déſiſtoit pour le preſent de ſon entrepriſe. Il dit qu'il a été environ un an à Albanie, & qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour gagner la bienveillance des Indiens, mais qu'il voyoit que leurs delais affectez, & leurs pretextes pour ne point répondre lui faiſoient connoître, comme auſſi quelques autres circonſtances, qu'ils avoient reſolu de ne le pas recevoir. De ſorte que n'attendant point d'autre réponſe

qu'un refus, il avoit crû qu'il devoit se retirer afin qu'ils n'eussent pas la vanité de refuser ni ses offres, ni l'honneur que la Reine leur faisoit. Il commence à croire que les Missions dans les Indes ne sont pas d'une si grande importance que la Societé se l'imagine & qu'il s'imaginoit lui-même d'abord. Le contraire lui paroît par ces raisons. 1. Parce que nos gens eux mêmes ont autant de besoin de nos soins & qu'ils y ont plus de droit, & que d'ailleurs il leur faudroit plus de Missionnaires que la Societé n'en sauroit envoyer. 2. C'est commencer à rebours que de s'adresser aux Indiens, puisque tout ce qu'ils ont eu, ou qu'ils ont de notions du Christianisme ils les tiennent des Chrêtiens de ces lieux; & Dieu sait que ce Christianisme étoit tel, qu'il a fait concevoir aux Indiens de la haine contre nôtre Religion. 3. Que les Indiens diminuënt à veüe d'œil, & qu'il est vrai-semblable que dans quarante ans à peine y aura-t'il un seul Indien dans les Païs de l'Amerique occupez par les Anglois. Cependant

la liberté que prennent les Chrêtiens de vendre aux Indiens d'une certaine liqueur forte, est un obstacle suffisant quand il n'y en auroit point d'autre pour les empêcher d'embrasser le Christianisme.

On l'appelle Rum.

M. Moor n'a pourtant pas abandonné entierement le dessein de convertir les Indiens quoi que sujet à tant de difficultez. Pour le present il est attaché à l'Eglise de *Burlington dans la Nouvelle York*, & y attend les ordres de la Societé. Mylord Cornburry Gouverneur de cette Province là, a informé la Societé que l'on ne devoit pas desesperer du succés, & qu'il avoit dessein moyennant l'aide de Dieu, d'aller à Albanie où il sauroit des Indiens pourquoi ils ne répondoient pas mieux au desir qu'ils avoient témoigné d'avoir un Ministre parmi eux. Il promet qu'il tâchera de frayer le chemin à M. *Moor*, en leur rendant un bon témoignage de lui. Aprés tout on pense qu'il y a pour le present des difficultez insurmontables. Un fameux Marchand de Londres qui connoît

22. Novembre 1705.

bien le Païs, a fait entendre à la Societé qu'il y a grands obstacles dans la conversion des Indiens qui sont voisins de nos Plantations. Ils sont élevez avec de grands prejugez contre nôtre Religion, à cause des usurpations que les Anglois ont faites sur leurs terres, & ne font pas scrupule de dire qu'ils ne sauroient croire que nous les souhaitions dans le Ciel, puisque nous ne leur laissons rien sur la Terre. Le Gouvernement devroit prévenir ce reproche trop juste. D'ailleurs les Indiens qui se trouvent dans les frontieres de la Nouvelle Angleterre, sont les plus cruels & les plus barbares des Sauvages, & ont détruit leurs voisins. Ils sont inconstans, vagabonds durant plusieurs mois occupez de la chasse ou de la guerre, ils ont oublié à leur retour tout ce qu'ils avoient appris de la Religion. Un Ministre ne sauroit les suivre dans leurs courses, qui sont quelquefois de trois ou quatre cens lieuës. Mais ce que j'aprehende le plus pour le dessein que l'on auroit de les engager dans nos interêts

têts auſſi bien que dans nôtre Religion, c'eſt le Traité de neutralité que j'apprens qu'ils ont conclu durant la preſente guerre. Cela donnera occaſion aux Indiens de Canada de s'approcher des Colonies Angloiſes, & d'interrompre par là toute ſorte de correſpondance avec les Iroquois. D'ailleurs ſi l'on ne continuë pas à leur faire les preſens ordinaires, on ne pourra s'aſſûrer de leur attention pour le Miniſtere. Ils ſe donneroient plûtôt aux François s'ils pouvoient y gagner quelque choſe, &c.

Il eſt certain que les artifices des Jeſuites ſont un grand obſtacle pour la converſion de ces pauvres gens, comme cela fut repreſenté par M. Dellius. " C'eſt, dit-il, l'opinion " commune que les Jeſuites débau- " chent les Iroquois, en les empê- " chant d'être fidéles à la Couronne " d'Angleterre, & il eſt aſſez naturel " qu'ils remüent pour cela Ciel & " Terre. Certainement tout le mal " que les Colonies ont ſouffert durant " la derniere guerre, leur étoit cauſé "

„ par les Indiens débauchez, dont ils
„ ſont maîtres abſolus. On au-
„ roit de la peine à croire les intrigues
„ de cette Societé; j'en ai vû quel-
„ ques memoires, & il eſt à craindre
„ que par là elle ne gagne pied. Car
„ parmi les cinq Nations il y a un
„ grand nombre de François incor-
„ porez dans leur Tribu par voye
„ d'adoption, & qui affectent de
„ porter des noms Iroquois ou In-
„ diens. Ces pauvres gens les re-
„ gardant comme des perſonnes de
„ leur ſang, ont une entiere confian-
„ ce en eux & les admettent dans leurs
„ conſeils, par où l'on peut juger
„ comment les Jeſuites avancent
„ leurs affaires. &c.

Joignons à cela ce qu'un des principaux habitans de la Nouvelle York a depuis peu écrit à la Societé. " A
„ mon avis, dit-il, l'affaire de la
„ converſion des Indiens eſt trop
„ difficile pour le preſent, & ſeroit
„ une charge à la Couronne, qui ſe-
„ roit obligée de les défrayer ſur le
„ Domaine de ce Païs, puiſque leur
„ converſion les rendroit fidéles au

Gouvernement. Ceux qui s'engagent dans ces Miſſions, doivent être propres à ſouffrir de grandes extremitez, & ſe reſoudre à vivre parmi les Indiens à leur maniere, c'eſt la methode des François.

On fait les mêmes efforts dans la Nouvelle Angleterre.

§ 20. Le bruit des bons deſſeins de la Societé, alla juſques à la Nouvelle Angleterre, & fit naître à quelques Marchands conſiderables qui trafiquoient dans cette Province, l'envie de former entr'eux une Societé pour la propagation de la Religion. Bien tôt ils virent ſenſiblement que Dieu beniſſoit leur entrepriſe. Ils s'adreſſerent aux Plantations les plus éloignées où l'Evangile n'étoit plus connu, & ne ſe contenterent pas d'une ſimple feüille de papier imprimée pour les réveiller de leur lethargie, mais ils firent des efforts pour leur procurer des Miniſtres. Ils reconnoiſſent qu'ils doivent à l'exemple de l'Angleterre, les foibles efforts qu'ils font pour l'affaire la plus importante. Les Miniſtres Congregationaux de Boſton, dreſſerent un état

du Christianisme & du progrés que l'on avoit fait dans l'instruction des Sauvages de ce Païs là. Cet état fut adressé à M. le Chevalier *Guillaume Ashurst*, Gouverneur de la Societé établie pour la propagation de la foi parmi les Indiens de la Nouvelle Angleterre & Païs adjacens. Il eut l'honnêté d'en envoyer une copie à nôtre Societé. Cette piece étoit dattée de Boston le 2. de Mars 1704. & signée par *Increase Mathew*, *Cotton Mather*, & *Nehemie Walter*.

Soin des Negres.

§. 21. Outre ces efforts que l'on faisoit pour la conversion des cinq Nations, la Societé a pris tous les soins possibles pour instruire le peu d'Indiens qui se trouvent répandus parmi les Anglois & les esclaves Negres. M. *Elie Neau* laïque, mais fort zelé, fut chargé de cet employ à la Nouvelle York. Il informa la Societé par une lettre dattée du 10. de Juillet 1703. " Qu'il y avoit là un ,, grand nombre d'Esclaves appellez ,, Negres des deux sexes & de tout ,, âge, qui étoient sans Dieu au mon-,, de, & que l'on ne prenoit aucun

soin de leurs ames: Qu'il seroit di- "
gne de la charité de la Societe de "
chercher quelque methode pour "
les mettre par l'instruction en etat "
d'étre baptisez, sans que cela fit de "
tort au droit de leurs maîtres: Que "
cette moisson seroit plus abondante "
que celle des Indiens, si l'on accor- "
doit quelque subsistence honnête à "
quelcun qui fut d'un bon caractere & "
qui fit la la fonction de Catechiste: "
Que les Maîtres voulussent envoyer "
leurs Esclaves, ou du moins qu'ils "
ne les empêchassent pas d'aller tous "
les Dimanches au Catechisme; que "
les Ministres examineroient de tems "
en tems les progrés que l'on feroit "
dans l'instruction salutaire de ces "
pauvres gens.

M. Neau remarque encore en d'autres lettres. " Que le grand ob-
stacle d'un si bon dessein, c'est le "
prejugé que l'on a communement "
que si les Negres étoient baptisez "
ils cesseroient d'être Esclaves, quoi "
que ni la Loi, ni l'Evangile, ne fa- "
vorisent point cette opinion; Que "
les François & les Espagnols bapti- "

„ sent tous leurs Esclaves, sans leur „ donner une liberté temporelle.

La Societé aprés avoir pesé ces raisons, gagna sur M. Neau qu'il se chargeroit de la fonction de Catechiste, & lui promit une pension de 50. livres sterling. Mylord Cornburry lui expedia une licence pour catechiser les Negres, les Indiens & les enfans de la Ville d'York. Il se démit de la charge d'Ancien qu'il avoit dans l'Eglise Françoise, & s'attacha entierement à l'Eglise Anglicane. Ce n'étoit dans aucune veüe temporelle, mais par un principe de conscience, & par un aquiescement à la Liturgie Angloise: ce qu'il faisoit avec connoissance de cause, ayant apris nôtre Liturgie par cœur lors qu'il étoit dans les Prisons de France.

M. Neau pour s'acquitter de sa nouvelle fonction, alla de maison en maison catechiser les Negres, mais comme cela étoit incommode, il obtint des Maîtres qu'ils lui envoyeroient les Negres tous les Lundis, les Mercredis & les Vendredis à quatre heures aprés midi. Il leur fit apren-

dre l'Oraison Dominicale en Anglois, & les instruisit par des questions familieres sur la nature, & sur les œuvres de Dieu. Ce petit commencement devoit être un preparatif pour le Symbole & ensuite pour le Catechisme de l'Eglise. Pour se qualifier d'une maniere plus reguliere, il demanda à Mylord Evêque de Londres une Licence pour catechiser, & cette Licence lui fut accordée à la solicitation de la Societé. Il témoigna aussi qu'il souhaitoit que l'on travaillât à obtenir du Gouverneur de passer un Acte solennel *d'Assemblée*, qui porteroit que les Habitans seroient obligez de souffrir que leurs Esclaves fussent instruits, & que la Religion n'apporteroit aucun changement à leur état. On considera cette proposition dans une Assemblée de Commissaires tenuë à S. Paul. M. le Colonel Nicholson qui étoit present, reconnut que l'on avoit été dans la même erreur en Virginie, où l'on croyoit que si l'on baptisoit les Negres ils étoient affranchis par là, & dit que l'on y fit

une Loi, par où l'on déclaroit que les Esclaves baptisez seroient encore en servitude comme avant leur baptême. Il estimoit qu'il seroit à propos d'écarter de la même maniere le prejugé que l'on avoit dans les autres Plantations. M. *Neau* recommanda à la Societé quelques autres methodes pour faciliter le succés de son travail. Un des membres de la Societé considerant le tout, fut d'avis que l'on fit un projet d'Acte pour la conversion des Negres, & des autres Esclaves dans les Plantations. Cela fut fait. On recommanda aussi aux Missionnaires d'appuyer les soins que M. Neau prenoit pour l'instruction des pauvres Esclaves; & la plûpart des Missionnaires se sont acquittez de ce devoir, sur tout M. *Samuel Thomas* dans la *Caroline* du Midi. Il informa la Societé par une lettre en datte du 10. de Mars 1703. que par ses soins il y avoit environ une vingtaine de Negres qui avoient appris à lire; que dans l'occasion il leur donnoit une teinture des principes de la Religion Chrêtienne; qu'il avoit un

peu auparavant baptiſé un Negre, & qu'il eſperoit que dans peu de temps il y en auroit pluſieurs auſſi bien diſpoſez pour cette ſainte ceremonie. M. *Neau* de ſon côté a de tems en tems informé la Societé du progrés qu'il faiſoit dans ſon emploi de Catechiſte. Il marque le nombre & les noms des Negres qu'il a inſtruits. M. Veſey Miniſtre du lieu, lui a depuis rendu ce témoignage; Qu'il communioit con-" ſtamment avec nôtre Egliſe, & que" ce ſerviteur de Jeſus-Chriſt joignoit" le zele à la prudence dans la conver-" ſion des Negres & des Indiens, par" où il rend un grande ſervice à Dieu" & à l'Egliſe.

§ 22. Les pieux efforts de la Societé ont par la benediction de Dieu ſervi d'exemple dans les Plantations, & ont excité la pieté de ceux qui les habitent. C'en eſt une ſuite ſenſible que la facilité qu'ont eue les Gouverneurs & les Habitans à faire conſtruire des Egliſes, & régler l'entretien du Miniſtere, ſoit en aſſignant des Terres pour cet uſage, ſoit en

Cela a fait impreſſion aux Habitans des plantations.

établiſſant quelque autre fond. La Societé a eu ſoin d'entretenir cette bonne diſpoſition en écrivant aux Gouverneurs, qui la plûpart ont contribué au ſuccés de cette bonne œuvre. Auſſi toutes les fois qu'il y a eu quelque nouvelle Egliſe établie, ou même que le deſſein en a été formé, & que l'on a demandé le ſecours de la Societé, elle n'a jamais manqué de répondre d'une maniere ſatisfaiſante. Le Miniſtre & les Officiers de Paroiſſe de Road Iſland, informerent la Societé le 29. de Septembre 1702. que le dehors de leur Egliſe étoit achevé à la reſerve du Clocher. Que le dedans, quoi que ſans ornemens, étoit aſſez bien garni de bancs : Qu'ils avoient une table pour la Communion ; mais qu'il leur manquoit diverſes choſes pour la decence & pour l'ordre, & que s'il plaiſoit à la Societé de leur faire quelque faveur pour leur aider à mettre la derniere main à leur Egliſe, ils en auroient la plus humble reconnoiſſance, & que de leur côté ils feroient tout ce qui ſeroit en leur pouvoir. Ce

fut ainsi que les Officiers de Paroisse de *Doverhundred* dans le Comté de *Kent en Pensylvanie* representerent le 30. d'Aoust 1703 à Mylord Evêque de Londres, que l'on avoit la grand besoin d'un Ministre, pour instruire le peuple dans la connoissance, & dans les devoirs de la Religion; & qu'ils contribuëroient autant qu'ils leur seroit possible à l'entretien du Ministre; donnans seulement à entendre qu'ils esperoient que la Societé établie en Angleterre pour la propagation du Christianisme dans l'Amerique leur accorderoit un secours. Quelque temps aprés les Officiers de Paroisse & quelques autres membres de l'Eglise Anglicane, établis dans la Colonie de *West Jersey*, firent savoir à la Societé le 4. de Septembre 1703. qu'ils avoient dessein de construire une Eglise à *Burlington*, selon la forme autorisée par la loi; & demanderent pour leur Eglise naissante un present de Prieres-communes, de Catechismes, & des choses necessaires pour une table de Communion, & pour une Chaire. On répondit

convenablement à toutes ces demandes.

Le Ministre & les Officiers de Paroisse de l'Eglise de Newport en *Road Island*, par une lettre dattée du 20. de Decembre 1703. remercierent la Societé de l'agreable present qu'elle leur avoit fait pour un service de communion, reconnoissant que c'étoit pour eux une satisfaction de se voir dans le souvenir d'un corps si considerable. Ils supplient la Societé de continuer à leur Ministre la pension de 50. livres sterling, & disent qu'ils bâtissent le Clocher, qu'ils font une nouvelle Gallerie dans leur Eglise, & que leur passion est d'être toujours sous la protection de la Societé. Les Officiers de Paroisse de *Burlington*, témoignent dans une lettre dattée du deuxiéme Avril 1704. qu'ils adorent la misericorde de Dieu qui a réüni des Seigneurs & des Gentilshommes pour former une Societé qui s'ocupe de la propagation de l'Evangile dans les Païs Etrangers, & qu'ils en ont déja éprouvé les heureuses suites, comme ils esperent en-

core de les éprouver. Ils se sont engagez par voye de souscription à bâtir une Eglise, ou quoi qu'elle ne soit pas tout à fait finie, ils ont déja entendu plusieurs Sermons; mais ils marquent qu'ils ne sont pas en état d'entretenir un Ministre sans être aidez par la Societé, sur laquelle ils prient Dieu de répandre une benediction qui soit la récompense du soin charitable qu'elle prend des ames.

Les Officiers de Paroisse de l'Eglise de *Braintree* dans la Nouvelle Angleterre, rendent témoignage à M. *George Muirson* qui revenoit en Angleterre pour recevoir les Ordres de Mylord Evêque de Londres, à qui ils en écrivirent le 19. d'Octobre 1704. Ils se plaignent de leur triste état, & supplient sa Grandeur de se souvenir qu'ils sont comme des brebis sans Pasteur, & de leur renvoier M. *Guillaume Barclay* leur Ministre.

Les Habitans & les Proprietaires des Terres de la Ville de la *Rye* & de *Mamarroneck* dans la Province de la Nouvelle York, supplient tres humblement Mylord Evêque de Lon-

dres ; d'obtenir de la Societé un secours, lequel joint avec ce qu'ils pourroient faire d'eux-mêmes, pût engager M. *Joseph Cleator*, que ses affaires retenoient en Angletere, à retourner parmi eux pour y tenir une Ecole, où leurs enfans pussent être instruits. En un mot on a reçû plusieurs autres lettres par où l'on voit que les Habitans de *Hopewell* & de *Maidenhoad*, bâtissoient une Eglise, & qu'ils demandoient avec un Ministre quelque chose pour son entretien : Que l'on bâtissoit des Eglises à *Salem*, à *Amboy* & à *Elizabet Town* : Que les Habitans de *Doverhundred*, dans le Comté de Kent, avoient fait une souscription de 55. livres sterling & quelques shellins monnoye de Pensylvanie, pour contribuer à la subsistence d'un Ministre : que les Habitans de l'un & de l'autre Appoqueniminck se disposoient à bâtir une Eglise, & prioient la Societé de leur donner un Ministre, & de lui acccorder une pension de cinquante livres, promettans d'y joindre quelque chose pour son entretien. Les principaux d'entr'eux ont depuis

presenté une requête à Mylord Evêque de Londres, où ils certifient qu'ils ont déja bâti une Eglise fort commode, & où ils témoignent de souhaiter ardemment quelque Ministre homme de bien, qui residât parmi eux pour les instruire dans la Religion selon les principes & le Rite de l'Eglise Anglicane ; & que pour le faire subsister ils avoient fait des souscriptions selon leur pouvoir : Que les Officiers de Paroisse de S. Paul à *Chester* ou Uplands, avoient donné avis à la Societé pour savoir comment l'on pourroit approprier aux usages de l'Eglise Anglicane des Terres qui avoient été données d'abord à l'Eglise Suedoise, & que quelques Suedois avoient ensuite venduës à un Trembleur. Ils paroissent fort reconnoissans de ce que la Societé donne pour l'entretien de M. Nihols leur Ministre, & de ce qu'elle leur a envoyé un si bon & si digne Ministre. Que le Ministre & *la Vestrie de Philadelphie* ne pouvoit assez reconnoître le soin que la Providence avoit pris de former une si honorable Societé pour maintenir

les interêts de la Religion, & pour faire travailler au salut des hommes. Cela est accompagné de remercimens de ce que la Societé avoit eu la charité d'envoier M. *George Keith*, & son associé M. *Jean Talbot*, du travail & de la conversation desquels ils se loüent beaucoup. L'on voit que le Ministre & *la Vestrie* de *Chester* en *Pensylvanie*, benissent Dieu de ce qu'il a mis au cœur de tant de charitables Chrêtiens, de travailler au salut de tant de personnes destituées de tout les secours necessaires pour le service Divin. Ils remercient la Societé du Ministre qu'elle leur a donné, & de la pension qu'elle a le soin de leur fournir; & la supplient de vouloir continuer.

Pour établir mieux une bonne corespondance avec nos Plantations; la Societé a fait en sorte qu'elle en a reçû des Relations amples & exactes sur l'état de la Religion. Elles sont soigneusement gardées parmi les papiers de la Societé, afin que l'on y puisse avoir recours pour être informé de toutes les circonstances de chaque

endroit, & afin de pourvoir avec efficace à ses besoins. L'on a l'état present *d'East Jersey* dans les differentes lettres, & dans un memoire particulier que M. le Colonel *Louis Morris* a écrit touchant l'état de la Religion dans les deux Jerseys. M. Dellius Ministre Hollandois, qui a long-temps residé à Albanie, a décrit dans ses lettres l'état de la Religion dans cette Ville là, & parmi les Indiens qui en sont proches. M. Samuel Thomas a fait connoître celui de la Caroline par diverses Relations, & par un ample memoire. Nous connoissons l'état de la Virginie par la corespondance constante que nous avons euë avec M. le Colonel *Nicholson*, qui en a été Gouverneur. Le public a veu l'état de *Maryland* dans les memoires imprimez du Docteur *Thomas Bray*. Plusieurs excellentes lettres de M. le Colonel *Caleb Heathcot*, representent l'état de *Westchester*. Toute la Province de la Nouvelle York nous est connuë par les lettres de Mylord Cornburry son Gouverneur, & par

celles de quelques-uns de nos Missionnaires, & de la convocation du Clergé de ce Païs là. M. le Colonel *Dudley*, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, a envoyé un état de la Religion dans les Plantations du Nord de l'Amerique. M. George *Keith* a écrit un ample lettre sur la Religion des Trembleurs dans le Nord de l'Amerique, & a depuis publié le Journal de sa Mission dans ce Païs là. L'on a un memoire de *Robert Livingston*, Secretaire pour les affaires Indiennes dans la Nouvelle York; l'état de l'Eglise dans la même Province, presenté à la tres-*Illustre Societé pour la propagation de l'Evangile dans les Pays Etrangers* par M. *Congreve*, l'un des Domestiques de Mylord Cornburry; Une Relation ample de la Mission de M. *Blair* dans le Nord de la Caroline; Un état sommaire de l'Eglise en Pensylvanie, tel qu'il fut presenté à une Assemblée du Clergé de Province de la Nouvelle York, du Nouveau Jersey, & de Pensylvanie, le 11. d'Octobre 1704. Comme aussi un

memoire par rapport aux besoins que l'on a de Ministres à *Newfounland*, & plusieurs autres Relations ou éclaircissemens qui servent à faire bien connoître tous ces Païs étrangers dont la Societé prend connoissance.

§. 23. La Societé pour répandre parmi les autres Nations Protestantes la connoissance de ses bons desseins, a entretenu corespondance avec plusieurs personnes éminentes, & même avec des Societez entieres parmi les autres Reformez, & en a reçû des réponses d'approbation avec d'instantes exhortations pour travailler à une œuvres aussi glorieuse & aussi bonne que l'est la propagation de l'Evangile, &c. L'Eglise de S. Gall en Suisse, assemblée en Synode, écrivit dans ce sens une lettre latine en datte du 11. de May 1702, Le Synode des Grisons dans une lettre du 6. de Juin 1702. aprés des felicitations sur ce qu'ils se trouvent en possession d'une même foi dans un lien de paix avec l'Eglise d'Angleterre, ils informent la Societé qu'ils ont reçû les papiers qui regardent l'Es-

La correspondance est communiquée aux autres protestans.

prit de son établissement, & qu'ils les ont communiquez à toutes leurs Eglises, & même qu'ils ont nommé quelques personnes choisies pour entretenir correspondance avec la Societé. Le Savant M. Leonard, dans une lettre écrite le 17. de May 1703. au nom des Grisons Protestans, benit Dieu en vûë de la pieté & du zele Chrêtien de la Societé, & fait des vœux pour le succez de son grand dessein. Le même au mois d'Octobre 1704. déclare qu'il a reçû la lettre de la Societé, & exalte les glorieux efforts qu'elle fait pour la propagation de l'Evangile. Le pieux M. *Ostervald*, Pasteur de Neufchâtel, remercie la Societé le 3. de Decembre 1704. de ce qu'elle en a fait un de ses membres, & promet de suivre les desseins & les ordres de l'Illustre Societé. Mrs. Tronchin & Turretin, par une lettre du 19. de Decembre 1704. rendent leur treshumbres remercimens à la Societé pour l'honneur qu'elle leur a fait de les admettre dans leur Illustre Corps, & protestent que selon leur devoir ils

ne négligeront rien de ce qui dépendra d'eux pour l'execution de ce pieux deſſein. Ils prennent occaſion d'obſerver qu'ils avoient déja travaillé à approcher leur ſervice de celui de l'Egliſe Anglicane, & que toute leur vie ils tâcheroient d'y mettre encore une plus grande reſſemblance.

M. *Oſtervald*, par une autre lettre du 3. de Decembre 1704. fait de nouveaux remereimens ſur ce qu'il a été admis dans une Aſſemblée ſi Illuſtre & ſi venerable, & s'explique ſur l'inclination reſpectueuſe & ſincere qu'il a pour l'Egliſe Anglicane, alleguant pour preuve qu'à Neufchâtel l'on a déja établi un ſervice ſur le modele de la Liturgie Anglicane. M. Jacob *Sherrer*, par une lettre dattée à S. Gall, le 16. de Decembre 1704. témoigne qu'il eſt plein de zele pour donner toute ſorte de ſatisfaction à la Societé, & la renvoye à ce qu'il a écrit au Docteur *Wodward*, ſur ce qu'il a fait par rapport à ce genre d'étude.

Il y a encore pluſieurs autres let-

tres; une de M. *Jean Leonard* Miniſtre de l'Evangile à Chigen, dans la Ville de Seſamnis, parmi les Griſons: une de M. *Ottograff*, Doyen de la haute Ligue des Egliſes Griſonnes: une autre de Mrs. Tronchin & Turetin, avec une copie de la Liturgie reçûë dans les Egliſes des Griſons, & fort ſemblable à la Liturgie Angloiſe. On a répondu convenablement à toutes ces lettres par ordre de la Societé, & les réponſes ont été ſignées par M. Jean Chamberlain ſon Secretaire.

On a des égards particuliers pour l'Egliſe Anglicane.

§. 24. Il eſt remarquable que la Societé a pris ſoin de répandre la Religion Chrêtienne ſelon la pureté de la foi profeſſée dans l'Egliſe Anglicane & ſelon le culte qui y eſt établi. On a eu égard à l'honneur & aux interêt de nôtre Egliſe par toutes ſortes de voyes honnêtes & poſſibles. Dans cette vûë raiſonnable, on a pris ſoin de n'envoyer pour Miſſionnaires que ceux qui pourroient faire entrer dans leur caractere un bon témoignage de l'affection qu'ils ont pour le Gouvernement preſent, & de leur

conformité avec l'Eglise Anglicane.

Quand on s'est adressé aux Archevêques & aux Evêques, pour leur demander des Ministres que l'on pût envoyer, on a déclaré que l'on ne donneroit du secours qu'à ceux *qui se consacrent entierement au service de Dieu, en travaillant à la propagation de l'Evangile dans toute sa pureté & selon la Doctrine, comme selon la Discipline & le culte de l'Eglise Anglicane.*

Entre les instructions que l'on donne aux Missionnaires, on leur recommande de suivre exactement les régles de nôtre Liturgie dans toutes les fonctions de leur ministere. On les oblige outre le service reglé des Dimanches & des Fêtes, à faire les Prieres matin & soir les autres jours de semaine, autant que cela se peut; à considerer l'état spirituel des Communians, selon les directions de la Liturgie; à expliquer le Catechisme de l'Eglise dans la methode la plus aisée & la plus familliere; à visiter regulierement leurs Paroissiens; ceux de nôtre Communion pour les raffer-

mir dans la Profeſſion & dans la pratique de la Religion comme elle eſt enſeignée dans l'Egliſe Anglicane, & ceux qui nous ſont contraires, ou qui ne penſent pas comme nous, pour les ramener avec un eſprit de douceur & de complaiſance. La Societé pour entretenir la décence & le bon ordre dans les Egliſes de nos Plantations, a mis plus de deux cens cinquante livres ſterling en Bibles, & en Communes prieres *in folio*, qu'elle a deſtinées à l'uſage public. Elle a employé plus de deux cens livres ſterling en Communes-prieres de petit caractere, en Catechiſmes ou expoſitions de Catechiſmes, que l'on devoit diſtribuer liberalement au peuple. Elle a même pour contribuer à l'ornement des Egliſes envoyé deux ſervices de Communion, avec les Coupes & les Patenes, le tout d'argent, avec les paremens de la Chaire, & de la Table de la Communion.

Beſoin d'un Evêque

§. 25. L'on a eu ſoin de recommander la Diſcipline de l'Egliſe d'Angleterre autant que l'état des Colonies le

pourroit permettre. On en a plusieurs fois reçû des plaintes qu'il y manquoit un Evêque ou un Suffragant ; & cela a été consideré dans plusieurs Assemblées de Commissaires. Enfin il y en a eu une où l'on resolut de dresser un memoire pour le presenter à M. le Procureur General ou à d'autres Jurisconsultes de sa Majesté. Cela fut executé. Le memoire avoit pour titre, *le cas des Evêques Suffragants pour les Pays Etrangers, brievement posé par observations & par questions.* Cette affaire a été poussée aussi loin que les difficultez l'ont pû jusques à present permettre ; & le progrés que l'on y a fait est tel, qu'il y a lieu d'esperer que bien tôt elle aura une heureuse fin. Cependant on exhorte les jeunes Theologiens qui souhaitent de recevoir les Ordres sacrez, de venir les prendre en Angleterre ; & la Societé par une deliberation expresse, s'est chargée de faire les frais de leur voyage. On est convenu d'une forme de lettre que l'on a trouvé bon d'envoyer au Gouverneur de la

Suffragant.

Nouvelle Angleterre, & d'une autre dans le même ſens pour le Clergé Epiſcopal de ce Païs-là, pour les engager à envoyer en Angleterre les jeunes Theologiens qui ont de l'inclination pour le S. Miniſtere & pour la Miſſion.

Soin de la Diſcipline.

§. 26. Si dans quelcune des Plantations on oſe donner quelque atteinte aux Droits & aux Libertez de l'Egliſe ou du Clergé, la Societé marque l'interêt qu'elle prend dans cette injure, en ceſſant d'y envoyer, ou d'y entretenir des Miſſionnaires juſques à ce qu'elle ſoit reparée. Ce fut pour cela que dans une Aſſemblée de Commiſſaires tenuë à S. Paul, on fit des reflexions ſur une certaine clauſe que l'Aſſemblée generale de la Caroline du Midi avoit fait entrer dans un Acte, datté du 4. de Novembre 1704. & intitulé, Acte pour *l'établiſſement du ſervice Divin*, &c. Il étoit porté par cette Clauſe, que les Recteurs ou les Miniſtres, pourroient être privez de leurs Egliſes par l'autorité de certains Commiſſaires Laïques, à la majorité des voix, ſur une plainte faite par une certaine

portion des Habitans contre l'irregularité ou l'indiscretion des Ministres. Aprés avoir deliberé sur cette Clause, l'on fut d'avis qu'elle assujettissoit trop à la volonté du peuple les Ministres de la Caroline du Midi ; & on tomba d'accord qu'il étoit necessaire d'avoir recours à la prudence de Mylord Archevêque de Canterburry, & de Mylord Evêque de Londres , pour prendre sur cela telles mesures qu'ils jugeroient à propos : Avis que la Societé approuva unanimement dans l'Assemblée suivante. Il y fut resolu de ne plus envoyer dans cette Province aucun Missionnaire, ni d'y en entretenir aucun , jusques à ce que cette Clause fut abrogée. Mais parce que M. Thomas & d'autres Missionnaires presens dans l'Assemblée avoient été destinez pour ce lieu là , on donna à d'autres Commissaires le soin de considerer si on arrêteroit leur voyage en leur refusant le secours de la Societé, ou si on devoit les laisser partir sur son compte. Le Bureau fut d'avis qu'il seroit tres-prejudiciable aux Ministres destinez à la Caroline

du Midi de les empêcher de s'y tran-ſporter, parce qu'ils avoient déja reçû par avance ſix mois de la penſion de la Societé, avec chacun ſa portion de livres, & que s'étant engagez pour le paſſage, ils avoient déja embarqué leurs effets, & même que l'un d'eux étoit parti; mais qu'il ſeroit à propos de ne leur pas permettre de ſejourner plus d'un an dans la Caroline du Midi comme Miſſionnaires, à moins que la Clauſe où la Societé avoit trouvé de la difficulté ne fût revoquée, & que l'affaire ne fût miſe dans le cours de la procedure Eccleſiaſtique. On fut encore d'avis que chacun des Miſſionnaires deſtinez à la Caroline, auroit une copie des reſolutions que l'on avoit priſes par rapport à l'Acte de l'Aſſemblée, &c. laquelle copie ſeroit ſignée par le Secretaire. Pendant que la Societé étoit occupée de cette affaire, on en fut déchargé en apprenant qu'elle avoit été miſe ſous les yeux des Seigneurs, par le moyen d'une Requête que leur avoit preſenté *Joſeph Boone* Marchand, tant en

ſon nom qu'au nom de pluſieurs autres Habitans de la Caroline. Ils repreſentoient que le Couvernement Eccleſiaſtique de cette Colonie là étoit dans les mains de Mylord Evêque de Londres, mais que le Gouverneur & ſes Adherens avoient entierement aboli ce Gouvernement, ſelon la menace qu'ils en avoient faites: Que l'Aſſemblée avoit paſſé un Acte par où on avoit fait de vingt Laïques une Societé, à laquelle on attribuoit un pouvoir exhorbitant au grand préjudice de tout le peuple en general, cette Societé étant revêtuë de la Juriſdiction Eccleſiaſtique avec un plein pouvoir de priver les Miniſtres de leurs Benefices, par des raiſons tirées non ſeulement d'une irregularité dans les mœurs, mais auſſi d'un ſimple defaut de prudence ou de prejugez qui pourroient cauſer quelque animoſité entre un Miniſtre & ſa Paroiſſe; Que déja M. *Edoward Marſton*, le ſeul Miniſtre de l'Egliſe Anglicane établi à la Caroline du Midi, avoit été cité pour comparoître devant cette Societé; Que les

Habitans la regardoient comme une grande Cour Ecclesiastique qui tendoit à la déstruction totale de l'Eglise Anglicane, & que tout homme qui n'est pas ennemi de nôtre constitution la devoit avoir en horreur.

La Chambre des Seigneurs aprés avoir particulierement consideré cet Acte; conclut, que c'est l'opinion des Seigneurs, que l'Acte passé depuis peu dans l'Assemblée de la Caroline, & depuis signé & seéllé par voye de ratification, par Mylord Granville, Palatin pour lui même, par Mylord Carteret, par Mylord Graven, par le Chevalier Jean Colleton, tous quatre Proprietaires de cette Province, & intitulé; *Acte pour l'établissement du Service Divin selon l'Eglise Anglicane dans cette Province, & pour l'érection de plusieurs Eglises, comme aussi pour l'entretien des Ministres, & pour le bâtiment de maisons qui leur conviennent,* n'est point fondé sur le privilege accordé aux Proprietaires de cette Colonie, & même qu'il repugne aux Loix de ce Royaume, & qu'il tend à la détruction

de la Conſtitution de l'Egliſe Anglicane, en ce qu'il établit des Commiſſaires avec pouvoir de déplacer les Recteurs & les Miniſtres des Egliſes. Cette reſolution de la Chambre des Seigneurs jointe à une autre qui regardoit un ſecond Acte de l'Aſſemblée de la Caroline, fut expoſée par les Seigneurs devant ſa Majeſté, qui y répondit favorablement, & par ſa ſageſſe Royale à diſſipé le ſujet de la plainte.

§. 27. Pour revenir à la Societé, Elle a executé ſa Commiſſion avec autant de methode qu'une affaire publique en eſt capable. Elle a un Bureau fixe, qui s'aſſemble du moins une fois la ſemaine dans le Chapitre de S. Paul pour recevoir des propoſitions, ou pour preparer les matieres, ou pour conſiderer les affaires qui leur ont été envoyées. L'avis du Bureau eſt propoſé a la Societé toute entiere dans la Bibliotheque que Mylord Archevèque a établie à S. Martin de Weſtminſter. Dans les Aſſemblées qui ſe font tous les mois, ou dans les Aſſemblées de

Regles de la Societé.

trois mois. Leur Assemblée anniversaire du troisiéme de Fevrier, a été ordinairement tenuë dans le Revestiaire de l'Eglise de *Bowchurch* à Londres. Là aprés le choix du Présìdent, des Lieutenans, du Secretaire, des Auditeurs, du Tresorier, &c. il y a eu un Sermon extraordinaire prêché, sur l'occasion par un des Membres de la Societé, & ordinairement il est imprimé à la requête de la Societé. Il y en eut un prêché par le Docteur Willis devant la Societé, pour la propagation de la Foi, &c. Dans la premiere Assemblée solennelle tenuë le Vendredi 20. de Fevrier 1701. dans l'Eglise de S. Marie le *Bow*, sur ces paroles de S.
Phil. 1. 27. Paul; *Travaillans à l'envi pour la Foi de l'Evangile.* Le second Sermon Anniversaire fut prêché par Mylord Evêque de Worcester le Vendredi 9 de Mars 1702. Il en fut remercié par la Societé qui le pria de le donner au public, & quoi qu'un malheur s'y soit opposé pour quelque temps, la Societé espere pourtant qu'enfin elle le verra imprimé. Mylord

lord Evêque de Salisbury fit le troisieme Sermon anniversaire, qui fut imprimé selon le desir de la Societé. Le titre du Sermon est, *De la propagation de l'Evangile dans les Pays Etrangers, Sermon prêché à Ste Marie le Bow. le 18 de Fevrier 1703 en presence de la Societé établie pour cet effet, & où l'on exhorte toutes sortes de personnes dans leurs stations de seconder ce glorieux dessein.* Le sujet étoit Malachie 1. 11. *Car depuis le Soleil levant, jusqu'au Soleil couchant, mon Nom sera grand parmi les Nations, & on offrira en tout lieu du parfum en mon Nom.*

Mylord Evêque de Lichfield & de Coventry prêcha un quatriéme Sermon, le Vendredi 16. de Fevrier 1704. & ce Sermon a été imprimé selon le desir de la Societé. Le texte étoit Act. 17. 30. 31. *Dieu donc ayant dissimulé les temps de l'ignorance, denonce maintenant à tous les hommes qu'ils se repentent.* Dans la derniere Assemblée du Vendredi 15. de Fevrier 1705. Ce fut Mylord Evêque de Chichester qui prêcha.

Son ſujet fut tiré des Actes 16. 9. *Une viſion apparut de nuit a Paul, un homme Macedonien ſe preſentant devant lui le pria diſant paſſe en Macedoine.*

Tous ces Sermons ayant été imprimez, on en a diſperſé un grand nombre d'exemplaires aux frais de la Societé. On peut ici remarquer qu'avant que le cours de ces Sermons commençât, le Docteur Thomas Bray en avoit publié un ſur le même ſujet. Le titre eſt, *La charité Apoſtolique* conſiderée dans ſa nature, & dans ſon excellence; dans un diſcours ſur Dan. 12. 13. prononcé à S. Paul le 19. de Decembre 1697 à l'occaſion de quelques Miſſionnaires que l'on ordonnoit dans le deſſein de les envoyer aux Indes. On voit à la tête du Sermon un plan general des Colonies Angloiſes dans l'Amerique par rapport à la Religion, pour faire voir ce qui manque pour pouvoir travailler à la propagation de l'Evangile dans ces Païs là. Il y a auſſi des propoſitions dont le but eſt d'avancer le ſavoir & la Religion dans les Plantations & d'exciter les Ec-

clesiâstiques de ce Royaume, qui ont pour cela des talens, à accepter une telle MISSION. L'on y trouve encore des propositions pour fonder des Bibliotheques paroissiales, & cela est recommandé par l'attestation des Archevêques & des Evêques d'Irlande.

§. 28. Dans l'execution de ces excellens desseins la Societé a fait de grandes dépenses. Les pensions ou les gratifications occasionnelles qu'elle a accordées à ses Missionnaires, ont déja monté à plus de deux mille six cens livres sterlin. Les grandes Bibles & les livres de communes-prieres en grand, que l'on a envoyé pour l'usage des Eglises, ou des Bibliotheques, ont coûté plus de 250. livres sterling. On a dépensé plus de 200. livres sterlin en livres de Communes-prieres d'un plus menu caractere, & en Catechismes dispersez parmi les pauvres, & parmi les jeunes gens. On a déboursé plusieurs autres sommes pour obtenir les Lettres Patentes pour en répandre les exemplaires, pour graver les Sceaux, & pour faire les planches

Dépense de la Societé.

pour imprimer des Cartes qui donnassent une idée plus nette de ces Païs là, pour imprimer quantité de Sermons, de Relations, d'invitations, d'abbregez, de déliberations, & memoires, & d'autres papiers qui ont du rapport au dessein de la Societé, pour entretenir une correspondance au dedans & au dehors du Royaume, pour lever des Ecoles de charité dans les Villes les plus peuplées de l'Amerique sur le pied de ce que l'on a fait depuis quelques années en Angleterre, pour fournir des livres à quelques Bibliotheques, & des Ornemens à quelques Eglises, pour soûtenir les Cathechistes & les maîtres d'Ecoles necessaires, soit afin d'instruire la jeunesse Chrêtienne, soit afin de convertir les Payens adultes; tout cela sans conter d'autres dépenses considerables que l'on n'a pû éviter dans certaines ocasions.

Fond de la charité.

§ 29. La Providence a subvenu à tous ces besoins, en excitant la charité de plusieurs membres de la Societé à faire immediatement leurs aumônes qu'ils payent par quartier

ſelon leur ſouſcription, ſoit d'une autre maniere. Ils ont invité d'autres perſonnes qui avoient une reputation de pieté & de charité à entrer dans la Societé. Ils ont ſolicité le ſecours des Marchands les plus aiſez & les mieux intentionnez, principalement ceux qui ont été benits dans leur Commerce avec les Plantations. Ils ont écrit dans la plûpart des Provinces de ce Royaume ; & y ont choiſi des perſonnes de probité pour recevoir les liberalitez du Clergé dans les Villes, & dans leur voiſinage. Ils ont pratiqué toutes ſortes d'autres methodes douces & honnêtes pour donner cours au deſſein de la Societé avec un eſprit plein du bien public : Ce qui a eu de ſi heureuſes influences ſur quelques perſonnes charitables qu'il y a eu diverſes remiſes de la part d'une Societé établie parmi les Eccleſiaſtiques de Devonshire, & de la part des Gentilshommes, & d'autres qui demeurent à Exceter ou prés de cette Ville, par les ſoins de M. Richard King. Il y en a eu du Clergé du Dioceſe d'York par le

concours de ſon Archevêque, & par les ſoins du Doćteur Dering Chapelain de ſa Grandeur. Il y en a eu de la part des Gentilshommes & du Clergé de la Province de Lincoln, par les mains de M. Adamſon Recteur de Burton Cogles, & de M. Evans Recteur d'Uſtingham. Il y en a eu de la part du Clergé, & d'autres perſonnes dans la Province de *Northampton*, par les mains de M. Reynolds Chancelier du Dioceſe de Peterborough. Il y en a eu de pluſieurs Miniſtres de la Province de Suffolk, par le canal de M. *Shute*, auſſi Miniſtre. Le Doćteur *Roe* Gardien du College de *Mancheſter*, a fait des remiſes de la part des Eccleſiaſtiques, & de quelques perſonnes de la Province appellée *Shropshire*. M. le Chevalier Philipps, en a auſſi fait de la part de quelques perſonnes choiſies par la Societé dans les Provinces de Carmarthen, & de Pembrock. Pluſieurs perſonnes ſans dire leur nom, ont envoyé leurs genereuſes contributions. Il y a auſſi eu pluſieurs ſommes de vingt & de

trente livres ſterling, qui ont été comptées par Mylord Evêque de Salysbury, par le Docteur Beveridge (aujourd'hui Evêque de S. Aſaph) par le Docteur Mappletoſt, par M. Torriano, par M. Stubs, par M. Chamberlain Secretaire de la Societé, par M Bowers, par Mylord Archevêque d'York, par M. Shute, par Brewſter, par M. Gibſon, par M. Aithington, par M. Waddington, par le Colonel Colcheſter, par M. Meax: Ce que l'on rapporte ici ſelon l'ordre du temps que les ſommes ont été enregiſtrées Les plus conſiderables preſens envoyez par des perſonnes inconnuës, ſont une ſomme de cinquante livres ſterling, comptée par M Broughſton Miniſtre: une autre de cent livres ſterling, comptée par M. Hoar: une autre de cent cinquante livres ſterlin, comptée par M. Hanky Miniſtre; les Bienfaiteurs n'ayant pas voulu étre nommez. Mais la plus grande liberalité de cet ordre fut fait le 27. de Mars 1702. que le Docteur *Mappletoſt* rapporta qu'il étoit chargé par une perſonne qui de-

firoit de cacher son nom, d'une somme de mille livres sterling, à condition que cette somme fût en terres ou en rentes foncieres pour l'usage perpetuel de la Societé. L'on a tû religieusement le nom de la personne jusqu'au premier de Fevrier 1705. que sur le rapport de M. Mappletoft, la Societé insera cet Acte dans ses Registres. *Le Docteur Mappletoft ayant delivré une somme de mille livres sterling qu'une personne inconnuë envoyoit par ses mains a la Societé, elle est presentement informée par lui-mesme, que cette personne est décedée, & que comme il a par ce moyen la liberté de la nommer, il déclare que c'est Dame Jeanne Holman, veuve du Chevalier Holman de Werton, dans la Province de Northampton; Dame qui avoit beaucoup d'humilité, de pieté & de charité.*

Cette somme de mille livres sterling avec une addition de deux cens soixante & une livres sterling onze shellins, a été employée par les soins fidéles & genereux de M. *Vigerius Edwards*, membre de la Societé à l'acquisition d'un bien dans la Parois-

ſe de Beauſchamp S. Paul en Eſſex.

Pluſieurs autres perſonnes de divers endroits du Royaume, ont envoyé leur liberalité au Secretaire, au Treſorier & à d'autres membres, comme à M. Walker Recteur de Billing; à M. Blackwell Recteur de Brampton, dans la Province de Northampton; a M. Edward *Waddington*, Miniſtre; à M. le Colonel Colcheſter; à M. le Chevalier Guillaume Drake; à M. le Chevalier Thomas Trollop; a M. le Chevalier Edward Seaward; à M. Samuel *Lowe*, qui ſe ſont adreſſez au Docteur *Lilly Baſtler* pour faire toucher leurs liberalitez à la Societé. M. le Docteur Jonatham Edwards, s'eſt adreſſé à M. Stubbs; M. le Docteur James Profeſſeur Royal en Theologie, à M. le Docteur Stanhoppe. M. le Docteur Dorpp, M. Meadows, M. Railton, M. George Criſpe, M. Stephin d'Epſom, M. Littleton de Windſor, M. Turner, M. Oſberrn, M. Staino, M. Troughton, & en particulier Mylord Comte de Barcley ſe ſont adreſſez à M. Nelſon.

Cette ſorte de charité a été ſi generalement approuvée, que pluſieurs gens de bien ont laiſſé à la Societé des Legs pies pour l'uſage de la propagation de l'Evangile. Le 18. de Fevrier 1703 Mylord Evêque de Chicheſter rapporta que le Docteur Eels Chanoine Reſidentiaire de Chicheſter, avoit legué à la Societé deux cens cinquante livres ſterling, le 21. d'Avril 1704. M. l'Archidiacre de Londres rapporta qu'un Gentilhomme appellé M Jaques Clerk, de *Middle Temple*, décedé peu auparavant, avoit legué à la Societé la ſomme de deux cens livres ſterling, laquelle fut comptée par M. Henri Clerk ſon frere & executeur de ſon Teſtament. M. le Docteur Thomas Plume Archidiacre de Rocheſter, dans ſon Teſtament verifié le 3. de Mars 1704. laiſſe à la Societé la ſomme de cent livres ſterling pour l'uſage de la propagation de l'Evangile au delà de la Mer.

L'on eſpere que ces bons exemples de pieté & de charité ſeront dans la ſuite imitez, par des Chrêtiens bien

diſpoſez que Dieu retirera dans ſon repos, & qui attendent de ſa bonté la vie éternelle.

Nous ne devons pas oublier les bonnes intentions, non plus que les liberalitez qui ont été effectuées. M. George Bond par une Lettre écrite au Secretaire, en datte du 12. de Decembre 1702. fait entendre qu'il eſt prêt à executer la promeſſe qu'il a faite à M. le Colonel Colcheſter, de tranſporter à la Societé tout le droit qu'il a ſur un bien de 950. acres de terre en Virginie : Mais par une information exacte on reconnut que le titre étoit douteux, & l'affaire eſt tombée. M. Serjeant Hook Membre tres-utile de la Societé, lui fit un offre plus réelle & plus agreable, lorſqu'il rapporta le 15. d'Octobre 1702. qu'ayant acquis trois mille ſept cens cinquante arpens de terre dans le Weſt-Jerſey, ſur la Riviere de la Mare, il avoit reſolu d'approprier à l'Egliſe la dixiéme partie de cette acquiſition, &c. Sur quoi il a été remercié par la Societé. Exemple de charité pour ceux qui

acquerront quelques Terres dans nos Plantations.

Plusieurs autres des Sujets de Sa Majesté ont imité le Royal exemple qu'elle a donné par ses liberalitez en faveur des nouvelles Eglises, fondées dans les Païs êtrangers. Mylord Evêque de Londres, rapporta dans une des Assemblées de chaque Mois que sa Majesté avoit eu la bonté de lui accorder cinq grandes Bibles, & autant de Livres de Communes-prieres en grand papier, & autant d'exemplaires des Homelies, comme aussi des paremens de Chaires & de Tables de Communion, avec des Coupes & des Patenes, pour chacune des cinq Eglises du Gouvernement de la Nouvelle York: sçavoir *Hamsted*, *Jamaïque en Long Island*, *Westchester*, *la Rie* & *Staten Island*. En quoi on peut appliquer à l'Eglise naissante en Amerique ces paroles de l'Ecriture. *Les Rois seront tes Peres nourriciers*, & *les Reines tes meres nourices.*

Besoin de secours. §. 30. La Societé s'est veuë en état par le moyen des souscriptions,

des presens & des Legs, de dépenser la premiere année la somme de *quatre cens cinquante livres sterling dix shellins neuf sols*, la seconde de la somme de *cinq cens soixante & quinze livres sterling sept shellins quatre sols*; la troisiéme la *somme de huit cens soixante & quatre livres cinq shellins & deux sols*: & la quatriéme jusqu'à la S Jean de l'année 1705. la somme de *mille trois cens quarante trois livres sterling un shellin neuf sols & demi*. Si la Societé étoit en état de répondre à tous les besoins pressans, elle envoyeroit incessamment de nouveaux Missionnaires, soit pour voyager, soit pour résider; elle pouroit établir plus d'Eglises, plus de Chapelles, plus d'Ecoles, plus de Bibliotheques, & tâcheroit par tous les moyens possibles de travailler à la gloire de Dieu & au salut des ames par une plus vive propagation de l'Evangile dans les Païs du dehors. Nous exhortons donc, nous conjurons pour l'amour de Jesus-Christ, pour l'Evangile de qui nous travaillons, nous implorons de tout nôtre cœur le secours

de tous les bons Chrêtiens, qui s'interessent dans le progrés du Christianisme. *C'est là sans doute une grande charité & la plus grande que nous puissions témoigner. C'est une charité pour les ames, charité pour plusieurs de nos Compatriotes qui se trouvent en ces Pays là. Ils pourront par là se reformer & se disposer mieux pour le salut par l'usage de ces moyens de la Grace dont on a besoin en plusieurs endroits. Grande charité sur tout pour les ames de ces Indiens qui pourront par là abandonner leur Idolatrie pour entrer dans la Bergerie de nôtre bien-heureux Redempteur..... Nous devons d'autant plus avoir à cœur l'état de nos Plantations parce que nous en tirons beaucoup de bonnes choses, & que c'est de là que nous vient une grande partie des richesses du Royaume. Cela regarde d'une façon particuliere cette grande Ville; & encore plus particulierement ceux qui se sont enrichis par leur commerce dans les Plantations. Le peu de soin que l'on a eu jusqu'à present de la Religion dans ces lieux là, fait actuellement la matiere d'un reproche contre*

Dr. willis. Sermon. 1701.

nôtre Eglise, & contre nôtre Nation. Il nous a été souvent fait par ceux de la Communion de Rome. Nous avons à la verité bien des choses à dire, soit contre la methode qu'ils suivent dans leurs Missions, soit pour nous deffendre nous mesmes; mais aprés tout je suis marri que nous ne puissions répondre entierement à l'objection en niant le fait. Ma derniere reflection est que le zele que nous aurons pour nôtre Redempteur & pour sa Religion, est le moyen le plus propre d'assurer sa benediction à l'Eglise & à l'Etat, & de perpetuer l'Evangile parmi nous. Mais si nous têmoignons que nous faisons peu de cas de nôtre Religion, il n'y aura pas lieu de s'étonner qu'il nous en prive.

Nous nous adressons premierement à cette grande Ville, & aux differentes Communautez qui y sont interessées dans le Commerce Etranger, pour les inviter à nous secourir dans cette pieuse entreprise. Serai-je obligé de raisonner sur un sujet qui parle si haut de soi-mesme? Vous parlerai-je des reproches que font sur cela à nôtre Reformation ceux de l'Eglise Romaine qui souvent Sermon de l'Evêque de Salisbury 1703.

fait du bruit de ses Missions & de ses Conquistes? Vous dirai-je ce que l'on a souvent entendu objecter contre nôtre Nation qu'il n'y a point d'Eglise Protestantes si blâmable la-dessus que la nôtre, parce que nous sommes dans une situation avantageuse par l'etablissement de nos Colonies, & dans le revenu que nous en tirons? Que nos Plantations elles-mesmes n'ayent pas lieu de nous reprocher, que dans le temps que nous travaillons pour nous mesmes, & que ce qui leur revient de leurs envoys est trop peu considerable pour leur permettre de faire quelque chose par rapport au spirituel, cependant ceux d'entre nous dont Dieu a benit le Commerce dans ces Plantations mesme au centuple dans ce monde, reculent quand il s'agit de les assister, quoi qu'elles commencent elles-mêmes a offrir au dessus de leurs forces .... Que ceux qui ont un veritable zele pour nôtre Eglise contribuent a répandre sa gloire pour laquelle on a si peu fait a cet egard, tandis que les Nonconformistes de la Nouvelle Angleterre semblent nous avoir voulu donner de la jalousie.

Que

Que les difficultez que l'on peut faire, comme s'il n'y a point d'esperance de reüßir ne ferment, ni la main, ni le cœur de personne. Des desseins de cette importance n'avancent qu'avec lenteur, & sont exposez sur tout a leur naissance à plusieurs retardemens. Considerons que c'est une œuvre tres-agreable à Dieu, & que nous pouvons nous attendre à des benedictions extraordinaires pourvû que nous faßions ce qui depend de nous.

Cette grande & difficile, mais necessaire entreprise doit étre soûtenuë par toute sortes d'efforts innocens. Il y a long-temps que Dieu a fait cesser les miracles qui accompagnerent la premiere publication de l'Evangile. Ce seroit une temerité de les redemander. Nôtre devoir est de mettre en usage les meilleurs expediens que la prudence humaine fournit. Chacun doit son secours selon les circonstances où il se trouve. La multitude des mains contribuera à avancer cette œuvre. C'est pour cela que le feu Roi d'heureuse memoire établit une Societé avec certains pouvoirs, & invita tous le mon-

Sermon de l'Evêque de Lichfield. 1704.

de à soûtenir cette entreprise. Le succez est déja tel qu'il fait raisonnablement esperer que l'on ne nous reprochera plus, comme l'on a fait si long-tems, que nous negligeons les affaires de la Religion dans cette partie du monde. L'on a bâti & fondé des Eglises, l'on a établi des Ministres en divers endroits où il n'y avoit aucune marque publique du service Divin. L'on a pourvû les Eglises de Maîtres d'Ecole pour l'instruction de la jeunesse, & l'on travaille à subvenir aux besoins de nos Colonies autant que le fond le permettra.... On peut aisement imaginer la dépense qui est necessaire pour travailler à cette affaire d'une maniere à répondre à son importance. Les gens de bien qui d'ailleurs sont aisez doivent y contribuer, eux qui font tant de choses pour s'enrichir quoi qu'ils trouvent beaucoup de difficultez en chemin. Il seroit à propos qu'ils fissent provision de Livres pour eux-mesmes, & de Catechismes, & de Livres de devotion pour distribuer au commun peuple.... Si l'on considere bien quelle etenduë de Pays nous possedons dans le Continent & dans les Isles, qu'en plusieurs endroits il n'y a

point de Ministres, & qu'en nulle Province il n'y en a assez; on sera effrayé de penser combien il y a encore à faire, & combien peu il y a de fond pour cela. . . . Mais Dieu dont la gloire est si fort interessée dans cette œuvre ne permettra pas qu'elle manque faute de secours. Il disposera des Chrestiens charitables & genereux, à faire couler une partie de leurs charitez de ce côté là. Il nous inspirera à tous des égards de tendresse pour l'état spirituel de ceux de nos pauvres freres, qui par leur travail continuel contribuent considerablement à l'etat florissant de ce Royaume. C'est une occupation heroïque pour des Chrétiens, que de tâcher de reünir toutes les Nations sous l'Empire de Jesus Christ, le nouveau Monde comme l'ancien. C'est là nôtre tâche, & Dieu dans son tems y mettra la derniere main.

Comment entendront-ils si on ne leur presche; & comment leur sera-t'il preschè si on ne leur envoye? Et comment leur envoyera-t'on s'il n'y a dequoi subvenir aux necessitez de ceux que l'on envoye? Quel meilleur usage pouvons nous faire de nos charitez qu'en

Sermon de l'Evêque de Chester. 1705.

les faiſant ſervir à amener les Gentils à l'obeïſſance de la Parole? Nous devons joindre nos efforts & nos Prieres pour parvenir à une ſi glorieuſe fin. Il y a eu un tems que les Habitans de cette Iſle étoient auſſi Barbares que le ſont à preſent les Indiens ; c'eſt à dire que c'étoient des Gentils attachez à des Idoles muettes comme ils étoient conduits. Et nous ſerions encore de meſme aujourd'hui ſi par une grace ſpeciale de Dieu il n'avoit pas donné un zele Apoſtolique comme à S. Paul, qui alla de Jeruſalem & des environs de l'Illyrie juſques en Eſpagne , & meſme juſques dans ces Iſles Britannique pour y Preſcher l'Evangile. Excitez par un meſme ſentiment de compaſſion n'ecouterons-nous point ceux qui comme le Macedonien nous diſent venez aux Indes & nous ſecourez? Ne ferons-nous pas tout ce qui dépend de nous, ou en allant nous meſmes, ou du moins en pourvoyant des choſes neceſſaires à ceux qui s'offrent volontiers pour une telle vocation , afin que les yeux de tant de malheureux ſoient ouverts , & qu'ils ſoient convertis des tenebres à la lumiere, du

pouvoir de Satan au Dieu vivant.

§. 31. Tel est l'état veritable & fidéle de l'établissement & des progrés de la Societé établie par les Lettres Patentes du feu Roy pour la propagation de l'Evangile dans les Païs Etrangers. Ce n'est point par ostentation que nous en faisons part au public, car il n'y a encore rien de fait, ou du moins tres-peu de chose par rapport à la grandeur du dessein, mais c'est pour montrer de qu'elle importance est nôtre Commission, & afin de faire connoître nôtre sincerité & nôtre bonne volonté dans les efforts que nous avons faits & dans ceux que nous ferons pour nous en acquitter. C'est aussi afin que l'on sache combien est necessaire le nouveau secours de Chrêtiens bien intentionnez, qui peuvent s'assurer de l'employ fidéle de leurs charitez dans l'execution du plus grand des desseins qui est de convertir les ames par la propagation l'Evangile. *O Dieu fais prosperer cette œuvre, & montre que c'est l'œuvre de ta main.* Conclusion.

PREMIER SERMON SUR LA CONVERSION DES GENTILS.

PREMIER SERMON SUR LA CONVERSION DES GENTILS,

Pſeaume 117. Verſet 1.

Toutes Nations loüez le Seigneur.

IL eſt difficile de n'étre pas ſurpris des efforts que l'on fait pour la propagation de l'Impieté. L'Impie voudroit que tout le monde lui reſſemblât , & ne néglige rien pour faire des Proſelytes: Il répand ſon venin dans les converſations , s'il n'oſe pas attaquer directement les premiers principes de la Religion par la crainte qu'il a de ſe rendre odieux , ou de s'attirer quelque affaire, il a des demi mots , des équivo-

ques, des railleries par où il vient à ſon but, quelquefois avec plus de ſuccés qu'il ne feroit avec la liberté qu'il ſe plaint ſecretement de n'avoir pas. L'horreur que l'on auroit pour ſon impieté en cas qu'elle fut dévelopée feroit un preſervatif. On éviteroit la rencontre d'un tel homme, ou ſi on le regardoit en face, on le couvriroit de confuſion par des raiſonnemens plus ſolides que ſes ſophiſmes ne ſeroient ſpecieux. Il ſe trouve donc obligé à prendre une autre methode, & pour ſe mettre à couvert, & pour donner un cours plus libre à ſon impieté. Infatigable dans ſon deſſein il y revient ſans ceſſe, & il ne tient pas à lui que l'impieté ne regne par toute la terre.

N'étes-vous pas ſurpris, Chrêtiens, de voir tant de zele à l'impie, tandis que nous en avons ſi peu à répandre la Religion par laquelle nous croyons que Dieu eſt glorifié & que les hommes ſont ſauvez? On ne ſait pas trop pourquoi l'impie a tant d'ardeur. Il n'a pas devant les yeux un Maître de qui il attende des

récompenſes éternelles, & il ſait tres-bien que les hommes n'en ſeroient pas plus heureux quand ils ſeroient toujours Impies comme lui. Aprés avoir bien conſideré l'origine de ſon zéle, on découvre que le plaiſir qu'il prend à attaquer un ſentiment commun & la gloire qu'il ſe fait de penſer ou de parler autrement que les autres, ſont les premiers mobiles de ſon cœur. Et nous qui ſavons que Dieu honore ceux qui l'honorent, nous qui ſommes perſuadez que la Religion feroit le bonheur des hommes que nous convertirions, nous ne nous ſoucions ni de la gloire de Dieu, ni du ſalut des hommes. Rien ne ſeroit plus ſurprenant, ſi nous n'y étions pas accoûtumez. Avoüons-le à nôtre honte, les meilleurs Chrêtiens que nous ayons parmi nous ſe renferment en eux-mêmes, contens d'être Chrêtiens ſans ſe mettre en peine que les autres le ſoient, Ce n'étoit pas là le Chriſtianiſme de tant de Saints que la Providence nous met devant les yeux dans l'hiſtoire que nous avons de leur zéle. Ils ne ſe ſatisfaiſoient

pas si aisement que nous. Aprés avoir repandu dans un lieu la bonne odeur de l'Evangile, ils alloient dans un autre sans étre arrêtez par la crainte du Martyre; au contraire le Martyre sembloit animer leur courage, & leur inspirer une nouvelle ardeur. Nous appellons ces Chrêtiens là nos peres, quoi que nous ne leur ressemblions point. Comment ferons-nous pour rappeller leur zéle parmi nous? Il nous a semblé que nous y contribuërions en vous expliquant des paroles que vous chantez souvent, mais que vous ne chantez pas en esprit & en intelligence. *Toutes Nations loüez le Seigneur.* Nous les considererons dans une veuë de souhait & dans une vûë d'accomplissement. Nous vous montrerons premierement que la Conversion des Nations est l'objet legitime des desirs du fidele, & en second lieu que l'accomplissement de cette Conversion projetté & conduit par la Providence, fait un de nos devoirs, quand elle nous met en état d'y travailler. C'est là le plan de plusieurs méditations que nous

par fois

consacrons à la gloire de Dieu en le priant d'y répandre sa benediction. Amen.

Le souhait est fondé sur deux principaux motifs, l'un tiré de la gloire de Dieu, & l'autre du salut du prochain; nous ne parlerons aujourd'hui que du premier motif. La gloire de Dieu nous engage à former ce souhait. Nous n'ignorons pas que l'Etre que nous adorons est par sa nature infiniment glorieux, & que les hommages de toutes les créatures n'ajoûteroient rien à sa gloire essentielle. Elle naît du concours des Attributs éternels qui ont toûjours été parfaits. Nous connoissons trop bien Dieu, nous nous connoissons trop bien nous-mêmes pour nous imaginer que la gloire de sa nature augmente par nos loüanges. Il étoit tout ce qu'il est avant que nous fussions. Nous avons lieu de dire comme nous faisons souvent. *Gloire soit au Pere, au Fils & au S. Esprit. Comme il étoit au commencement, & comme il sera eternellement.*

Aprés avoir ainsi honoré la nature

de Dieu , nous pouvons ajoûter qu'une autre espece de gloire naît de la connoissance, & de la loüange de ses perfections. Quoi que nous ne soyons devant lui que poudre & cendre, qu'il nous soit permis d'expliquer sa gloire par la nôtre. Il est glorieux à un homme d'avoir de belles qualitez , c'est là le merite personnel ; on dira encore qu'il est glorieux à cet homme qu'on le connoisse tel qu'il est , cette gloire consiste dans l'opinion qu'on a de lui. N'examinons pas ici les foibles de ces deux especes de gloire. Elles nous serviront quelque imparfaites qu'elles soient à tracer la distinction que nous avons établie à l'égard de Dieu. Il a une gloire qui vient de lui-même , & une qui resulte des hommages que lui rendent ses créatures. Il ne doit la premiere à personne, nous lui devons l'autre. Pour les joindre toutes deux dans une même définition , nous dirons que c'est la Majesté de Dieu connuë & celebrée. *Toutes Nations loüez le Seigneur.* Souhait convenable à nôtre

nature, convenable à nôtre reconnoissance, convenable à nôtre amour pour Dieu, convenable à Dieu même. Parcourons toutes ces idées.

Convenable à nôtre nature disons-nous. Elle a été formée pour cela. Nous concevons que Dieu nous a créez dans le dessein de se faire connoître & adorer. Ce n'est pas qu'il en eût besoin. Il ne ressemble pas à l'homme qui ne pouvant trouver son bonheur en soi-même le cherche au dehors, & qui s'effraye dans une solitude où il ne rencontre que lui. Dieu étant seul avant le temps trouvoit dans sa propre nature une felicité à laquelle quoi que Tout-puissant, il ne pouvoit rien ajoûter. Il a donc formé des creatures intelligentes pour les rendre heureuses, en leur faisant connoître & adorer cette nature dont la contemplation a fait son éternel plaisir. Car qu'est-ce que l'homme? Ne le définissons pas par le corps, il a cela de commun avec les animaux. L'homme à proprement parler est dans son ame, & c'est par là qu'on doit le considerer pour savoir le but

que Dieu eut en le creant. La grande proprieté de l'ame c'est de connoître, & afin que l'on ne s'y trompe point, nous disons que c'est de connoître Dieu. S'arrêter aux objets sensibles sans aller plus loin, ce seroit ressembler aux enfans qui n'etudient que les caracteres de leurs livres sans se soucier d'en comprendre le sens. Les choses visibles de la Creation, sont les caracteres du grand Livre; par leur moyen nôtre ame va jusqu'à Dieu qu'elle y voit d'une maniere intellectuelle, sa fonction se terminant à connoître Dieu & à le célebrer, quand elle la connu, on voit que c'est là le dessein de nôtre nature.

Ce principe nous engage à nous acquiter personnellement de ce devoir, mais le Psalmiste ne veut pas que nous en demeurions là. Il nous met à la bouche des paroles qui nous apprennent à souhaiter que les autres loüent le Seigneur. Ce n'est pas assez que je loüe Dieu en particulier, si j'étois seul saintement occupé je me plaindrois pour lui de ce que le reste de ma nature l'oublie. Le *tout de*

l'homme

l'homme c'eſt de craindre Dieu, ſelon le Sage. Que l'homme dans ce ſens ſoit homme par tout, que la Nature en quelque endroit que ſes individus ſoient diſperſez loüe Dieu. *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

Si la nature humaine n'oublioit ce devoir dans aucun endroit, elle paroîtroit beaucoup plus digne de ſon Créateur. On critique la fabrique de la Terre à la vûë des Montagnes qui la rendent ſi inegale, & l'on dit qu'elle a plus l'air d'étre l'effet du hazard que l'ouvrage d'une Intelligence Souveraine; Mais on revient de ce prejugé lorſque l'on ſait que par un juſte jugement de Dieu les abîmes s'ouvrirent pour noyer la Terre, & qu'aprés qu'ils l'eurent détrempée durant l'année de la colere, ce Globe autrefois parfait dans ſon eſpece n'étoit plus qu'une maſſe de bouë qui devoit neceſſairement prendre la forme qu'il a aujourd'hui. L'on y voit en même tems les reſtes du premier plan, ſur lequel Dieu forma la Terre & les veſtiges d'une Juſtice qui broüilla ce plan; en quoi il y a lieu

pieté en rectifiant les défauts que d'adorer le Créateur dans les beaux restes qu'il a sauvez du naufrage, & de redouter le Dieu vangeur dans les inégalitez que l'on reproche à son ouvrage. Rappellons si nous pouvons l'idée de ce que seroit la Terre en cas qu'elle fut encore comme Dieu la fit, elle avoit une forme toute digne de la sagesse du Créateur, & les plus critiques Naturalistes n'y eussent trouvé rien à dire.

Je voudrois aussi que pour bien juger de nôtre nature, vous la pussiez considerer selon la premiere idée de Dieu. Les choses ont été tellement dérangées, que l'on ne sauroit lui rendre justice que l'on ne remonte au tems qui a precedé le desordre, ou que l'on ne se figure comment les choses auroient été selon le premier projet. A considerer la nature humaine dans l'état où elle est aujourd'hui, il y a tant d'ombres, tant de montagnes, tant d'inégalitez que la critique y trouve prise. Les hommes sont dispersez, & dans leur dispersion sont separez par des Mers ou par des Deserts, parlans autant de

Langues qu'il y a de Pays, preſque auſſi étrangers les uns aux autres que s'ils n'étoient pas de même eſpece. En des endroits ils ne connoiſſent preſque point Dieu ; en d'autres ils le connoiſſent mal ; & dans tous les tems il ſe rencontre que ceux qui le connoiſſent & qui le glorifient le moins mal, font toujours le plus petit nombre. Ne jugeons point par là de la ſageſſe du Createur, ſon projet étoit tout autre, mais il eſt ſurvenu un Deluge qui a broüillé le plan de la Creation, le peché a inondé le genre humain & y a laiſſé des traces qui ne ſont point de Dieu. Son but étoit que tous les hommes vêcuſſent dans une étroite Societé, & qu'ils celebraſſent d'une commune voix les loüanges de leur Createur. La Terre ſur ce plan auroit été un autre Ciel, où des Anges incarnez euſſent fait le Service Divin auſſi fidelement que le font dans le Paradis les Anges purement ſpirituels. Rien ne paroît plus ſage pour un Dieu que de remplir ſon Temple de Sacrificateurs qui l'adorent nuit & jour. La

l'homme par sa corruption a mis dans ce grand projet oblige les Saints à souhaiter que la nature humaine devienne ce qu'elle devoit étre, & que tous les hommes répondant au but de leur création loüent Dieu. *Toutes Nations loüez le Seigneur.* Souhait convenable à nôtre nature.

En second lieu convenable à nôtre reconnoissance. Couverts des bienfaits de Dieu pour peu que nous y soyons sensibles, nous devons avoir honte de les reconnoître si mal. La moindre des faveurs du Ciel meriteroit toute nôtre gratitude. Qu'en pourrions-nous reserver aprés avoir mesuré la distance infinie qui se trouve entre Dieu & nous? Une seule faveur venuë de si haut nous obligeroit à dire; *Je suis trop petit pour tant de gratuitez, qui suis je moi? Quelle est la maison de mon pere?* Moi poudre & cendre j'ai reçu une faveur de Dieu. Je loüerai sans cesse un Dieu qui s'est en quelque sorte oublié pour se souvenir de moi. Si une seule faveur nous fait tenir ce langage, que dirons-nous à la vûë de tant de fa-

veurs que Dieu a entassées sur nous depuis le moment de nôtre naissance jusqu'à celui-ci. C'est une pluye continuelle de faveurs sur nous: Quelques-unes sont plus grandes que les autres; & la moindre étant capables d'épuiser tout le fond de nôtre reconnoissance, il est difficile que nous n'entrions dans l'inquietude où nous voyons David lors qu'embarassé par la multitude des bienfaits qu'il avoit reçus, il disoit : *Que te rendrai*-je? *Tous tes bienfaits sont sur moi.*

Un Saint qui consacroit sa vie au service de son Bienfaiteur, demande encore ce qu'il lui rendra, persuadé que sa reconnoissance quelque grande qu'elle soit, n'égale pas encore à beaucoup prés les bienfaits qu'il a reçûs. Comparons-nous à David, nous avoüerons que nous n'approchons pas de ce Saint homme; & dans le sentiment de nôtre imperfection, nous aurons plus de sujet que lui d'avoir de l'inquietude. Profitons des methodes qu'il suivit pour se satisfaire, peu content de ce qu'il

faiſoit lui-même , quoi qu'il fit de grands efforts , il emprunte le Miniſtére de tous les hommes du monde en deſirant qu'ils loüent le Seigneur. *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

Quelquefois même vous voyez ce Saint appeller à ſon ſecours des créatures, qui n'ont ni voix ni ſentiment. Il exhorte à chanter avec lui les loüanges du Createur : figure propre à faire voir la grandeur du zéle de David. *Loüez-le Soleil & Lune*, dit-il, *loüez-le Etoiles lumineuſes.*

pſ. 148.

Ne croyez pas que cette exhortation autoriſe l'opinion de quelques Anciens qui croyoient que les Aſtres étoient animez. David dans le même endroit exhorte des créatures incapables de connoître Dieu. *Loüez-le feu & grêle, neige & vapeur, vents de tourbillons, montagnes, côteaux, arbres fruitiers, cedres, beſtes ſauvages & privées, reptiles & oiſeaux.* Il implore le ſecours de la nature inſenſible, & de la nature brute, & ſouhaiteroit que l'une & l'autre euſſent de la connoiſſance, & de la voix pour l'ai-

der à loüer Dieu. Mais aprés avoir mêlé le Ciel avec la Terre, aprés avoir appellé depuis les Aſtres juſques aux Plantes, il laiſſe le figuré, & emprunte la voix des créatures raiſonnables : *Que les Rois & les Peuples, que les jeunes & les vieux loüent le nom du Seigneur.* Qu'une vive reconnoiſſance eſt ingenieuſe ! Chaque homme eſt obligé pour ſoi même de loüer Dieu. La reconnoiſſance de David trouve le ſecret d'employer les hommages d'autrui comme s'il les rendoit lui-même, & tire de la bouche de tous les hommes dequoi payer le tribut qu'il doit. N'étant pas aſſez riche il emprunte par tout. Il regarde la Terre comme un vaſte Autel, de toutes les parties duquel il ſeroit ravi de voir partir un encens, afin que Dieu fût par les autres dédommagé des défauts qu'il trouve dans ſa pieté.

Modéle excellent pour nôtre reconnoiſſance ; nous n'avons pas moins reçu que ce Prophete, il étoit Roy de la Judée, nous ſommes encore plus grands que lui. *En verité*

je vous dis que le plus petit au Royaume des Cieux eſt plus grand que Jean Baptiſte, qui étoit plus grand que David ; nous ſommes donc plus que lui. Il eſt vrai que c'eſt dans le Royaume des Cieux & non pas en ce monde ; & les honneurs du Ciel ne ſont-ils pas plus conſiderables que ceux de la terre? Si David n'avoit eu aucun avantage que celui d'être Roy de la Judée, il ne ſeroit plus rien. Il étoit plus par ſon rang de fidéle que par ſa dignité de Roy. Son rang ſpirituel ſubſiſte encore, & l'éternité elle-même n'en verra jamais la fin. Plus particulierement ſenſible aux avantages qu'il poſſedoit comme fidéle, il tournoit de ce côté là les grands efforts de ſa reconnoiſſance. Or dans des vûës ſpirituelles nous ſommes plus que David? Nous connoiſſons ce qu'il deſiroit de connoître, nous avons reçu davantage, & nous avons moins de reconnoiſſance. Faiſons-nous ſecourir, appellons comme lui toute la nature, ſur tout ſouhaitons que tous les hommes nous aident à célébrer nôtre grand Bien-

faiteur, puiſqu'il leur a donné une intelligence qui les met en état de s'acquiter de ce devoir. *Toutes Nations loüez le Seigneur.* Ce ſouhait convient bien à nôtre reconnoiſſance.

L'amour que nous devons à Dieu nous engage au même ſouhait. On publie avec épanchement de cœur la gloire de ce que l'on aime, & on ſe fait un plaiſir d'en entendre dire du bien, ou de ſavoir que l'on en dit. Voyez ce que fait l'amour propre. L'homme deſire d'être loüé par tout, parce qu'il s'aime. S'entendre loüer, croire que l'on eſt l'admiration des Peuples, c'eſt une felicité pour le cœur humain. Elle a fait plus d'un Conquerant; prendre des Villes, étendre ſon Domaine, augmenter ſes Revenus, cela fait moins d'impreſſion que l'eſperance que l'on a de faire parler de ſoi, & de meriter des applaudiſſemens univerſels. Quoi que cette diſpoſition ne ſoit pas ſi fort marquée dans les ames vulgaires, l'homme eſt toujours le même; dans les plus viles conditions toujours

sensible aux plaisirs que donne la reputation, toujours avide d'éloges. O homme vain tu te méprens, tu te mets par là dans la place de Dieu ; lui seul merite d'occuper toutes les bouches, & de joüir de la réputation à laquelle tu aspires. Si nous nous connoissions bien, nous serions assez humbles pour nous cacher dans l'obscurité, si nous connoissions bien Dieu, nous l'aimerions ; & l'amour que nous aurions pour lui, nous rendroit insensibles à tout autre gloire qu'à la sienne. Nous le loüerions, nous engagerions les autres à le loüer, nos souhaits viendroient au secours de nos foibles efforts ; ne pouvant obliger tous les Peuples à loüer Dieu, ce seroit du moins l'objet de nos vœux. *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

L'Epouse fait bien sentir cette consequence dans le Cantique où l'amour Divin s'est peint d'une maniere si vive. *Tire-moi*, dit elle, *& nous courrons aprés toi.* En suivant le langage ordinaire elle eût dit ; *Tire moi & je courrai.* Son amour la fait

parler autrement. Quand on aime fortement Dieu, on tâche de le faire aimer & de lui amener des adorateurs en foule. Le langage de l'Epouſe paroît obſcur, parce que l'on aime Dieu trop foiblement, & qu'avec une froideur qui aproche de l'indifference on ne comprend point ce qu'inſpire un amour tendre & zelé. Il n'y a qu'à aimer comme l'Epouſe pour parler comme elle, entrez dans ſes ſentimens vous n'aurez pas beſoin d'autre commentaire ſur ce mot: *Tire moi & nous courrons.* Elle ſouhaite d'étre ſuivie, & ſe flatte qu'elle le ſera. Si ſon exemple ne réüſſit pas, elle attend beaucoup des vœux qu'elle pouſſera vers le Ciel, & ſe fait une joye d'eſperer que celui qu'aime ſon cœur fera la joye des autres cœurs. Il n'y a qu'à aimer Dieu pour dire avec un ſaint zéle; *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

Cet Amour qui donne tant de joye à la vûë des hommages que l'on rend à Dieu, afflige au contraire quand on le voit deshonoré. *Mes yeux fondent en larmes*, dit David, *parce que l'on*

n'obſerve point ta Loi. La pieté de ce ſaint homme l'inquietoit à la vûë des pecheurs de ſa Nation. Quand il portoit ſa penſée plus loin il rencontroit les Peuples voiſins qui adoroient d'autres Dieux que le Dieu d'Iſraël ; & par un progrés d'imagination il voyageoit parmi d'autres Peuples où le nom de Dieu qui les avoit créez n'étoit pas connu. Source continuelle de larmes pour un Saint penetré de l'amour de Dieu. Nous ſommes touchez des affronts que l'on fait aux perſonnes que nous aimons. Un fidéle un peu zélé aime Dieu plus que l'on n'aime les perſonnes les plus chéres, & par une conſequence naturelle au cœur, eſt percé d'une douleur plus vive dans le ſentiment des pechez commis contre Dieu que nous ne le ſommes lors que l'on deshonore ce que nous aimons en ce monde. Ce fidéle eſt offenſé dans les offenſes commiſes contre Dieu, & les ſent comme s'il en étoit l'objet immediat. Corrigeons cette idée, le fidéle oublie les injures que l'on fait à ſa perſonne , & ne ſauroit oublier

celles que l'on fait à Dieu. David inſenſible dans les occaſions où il eſt queſtion de ſon propre honneur, fond en larmes parce que Dieu eſt deshonoré. Nôtre gloire n'eſt rien, le tort qu'on lui peut faire ne merite pas nôtre reſſentiment ; il n'en eſt pas de même de la gloire de Dieu, les Saints en ont une haute idée, & s'y intereſſent ſi fortement qu'ils n'ont pas aſſez de larmes pour pleurer les bréches que l'on y fait. David n'eſt pas ſeulement touché, il pleure ; ce ne ſont ſeulement quelques larmes, il les fait couler par ruiſſeaux, ſes deux yeux en ſe fondant font les ſources de ces ruiſſeaux, & expriment continuellement la douleur d'un cœur navré par les tranſgreſſions d'autrui. D'autres Saints s'affligent pour le même ſujet.

Jettez les yeux ſur S. Paul dans Athenes. C'étoit la Ville la plus ſavante & en même temps la plus ſuperſtitieuſe, parce qu'elle s'attachoit à toutes autre ſcience qu'à celle du ſalut. S. Paul ayant obſervé que cette Ville étoit toute ſemée d'Idoles, en

fut ſi touché qu'il eſt dit que ſon *cœur s'aigriſſoit au dedans de lui*. Une ſainte jalouſie s'empara de ſon cœur quand il vit la gloire du Dieu vivant tranſportée à des choſes vaines qui n'étoient plus, ou qui n'avoient jamais été, & dont toute l'exiſtence ſe terminoit à des ſimulacres de bois, de pierre, d'or ou d'argent. Preſque toute la terre reſſemble en cela à Athenes, & vous n'en feriez pas touchez!

Chrêtiens vous faites profeſſion d'aimer Dieu de tout vôtre cœur. Il eſt important de ne ſe pas tromper ſur un article ſi eſſentiel pour le Salut. Voulez-vous apprendre à vous connoître par cet endroit? Examinez comment vous ſentez les pechez d'autrui. Si vous dites en vous-mêmes, chacun doit porter ſon fardeau & pleurer lui-même ſes pechez, vous n'aimez pas Dieu comme vous dites; car ſi vous l'aimiez de tout vôtre cœur, ſi vous l'aimiez autant que vous aimez les perſonnes qui vous ſont cheres, les pechez d'autrui vous affligeroient plus que vous n'êtes

affligez des outrages que l'on fait à vos amis. Je vous ouvre une ſource d'afflictions, & je ne ſaurois m'en diſpenſer. Il y a une triſteſſe ſelon Dieu, & il y a une ſainte horreur que l'on eſt obligé de vous inſpirer, & que les ſpirituels préferent à la conſolation. Vous ne ſentez pas aſſez les injures que l'on fait à Dieu; indolence d'autant plus ſurprenante que vous étes extremement vifs ſur les injures que l'on vous fait. Vous ſavez qu'elles remuent tout vôtre ſang, & qu'elles y laiſſent des impreſſions durables. Un mauvais office, un mot offenſant ſuffit pour vous donner beaucoup d'émotions. Et vous écoutez tranquilement des blaſphêmes contre Dieu, vous voyez d'un œil ſec des pechez atroces par où il eſt deshonoré, vous apprenez ſans chagrin que la Terre eſt couverte de ſes ennemis. Tirez vous-même la conſequence, vous avoüerez que vous vous aimez plus que vous n'aimez Dieu. Sa gloire vous eſt moins chére que la vôtre, vous faites plus de cas de vous que de lui. Je vous demande

justice pour Dieu, à quoi vous con
damnez vous? Quel arrêt pronon
cez vous contre vous-même? Si l
peché des autres n'est pas capable d
vous toucher, consideré par rappor
à eux, faites reflexion que ce pech
étranger devient vôtre peché, quan
il sert à prouver que vous n'aimez pa
Dieu, & que vous vous souciez moin
de son honneur que du vôtre. N'est-c
pas un peché & un grand peché que
d'estimer & d'aimer plus la creatur
que le Créateur? Ramenez les chose
à l'ordre naturel, vous serez beaucou
plus sensible à la gloire de Dieu qu'
la vôtre, vous aimerez Dieu plus que
vous ne vous aimez.

Cela posé vous serez veritablement affligez de ce que Dieu est deshonoré par toutes les Nations, au lieu qu'elles devroient toutes le glorifier. Vous ne demanderez plus pourquoi les yeux de David fournissoient des ruisseaux de larmes, vous le comprendrez par experience, & vous commencerez à ne plus comprendre comment des Chrêtiens peuvent ne pas sentir les pechez d'autrui;

pleins

pleins d'une vive douleur vous l'exprimerez par vos ſouhaits. Plus on ſouffre, plus on deſire d'être gueri. Vôtre zele pour la gloire de Dieu ſera proportionné au degré de l'affliction que les pechez d'autrui vous cauſeront, vous les contredirez par vos ſouhaits ne pouvant les prévenir autrement. Le tourment continuel de vôtre cœur ſera que tout Iſraël, que toutes les Nations glorifient Dieu; *Toutes Nations louez le Seigneur*; ſouhait convenable à nôtre amour pour Dieu, enfin nous avons dit ſouhait convenable à Dieu méme.

La diſtance infinie qui eſt entre lui & nous, ne nous permet pas de dire que le culte que nous lui rendons ſoit proportionné à ſa grandeur. Ce qui part de la creature eſt toujours borné quelque parfait qu'il pût étre, & ne ſauroit par conſequent répondre à un Etre infini, ni par conſequent en étre digne, à prendre ce terme dans la rigueur. Expliquons donc nôtre propoſition pour la faire paſſer ſans choquer la ſaine Theologie.

Nous n'avons que deux raiſonne-

mens à vous propoſer pour vous convaincre, que le ſouhait que le Pſalmiſte nous met à la bouche eſt digne de Dieu. Le premier raiſonnement eſt tiré du ſouhait. Il a deux ſortes d'étenduë; l'une naît de l'univerſalité des Nations que l'on ſouhaiteroit d'amener aux pieds de l'Autel pour honorer Dieu; l'autre ſorte d'étenduë procede de la maniere dont on ſouhaiteroit qu'elles honoraſſent Dieu.

La premiere eſpece d'étenduë vous montre que ce Culte eſt digne de lui. Quand un fidele ſe conſacre entierement au ſervice de Dieu, l'on ſait bien qu'à comparer l'homme avec Dieu, ce culte n'a point de proportion avec la Majeſté Divine; mais parce que l'homme ſe conſacre ſans aucune reſerve, & qu'il fait tout ce qu'il peut faire, nous pouvons dire que c'eſt une holocauſte digne de Dieu. Je ne donne preſque rien, mon ſacrifice à cet égard ne vaut pas la peine que l'on en parle. Cependant comme je donne tout ce que j'ai, mon ſacrifice conſideré par là eſt digne de Dieu, qui ne demande à la creatu-

re que ce qu'elle a. Ce dévouëment entier eſt digne du Ciel. Nous trouvons cette ſorte de dignité dans l'holocauſte, que nous faiſons, pour ainſi dire, en ſouhaitant que *toutes les Nations loüent le Seigneur.* Il n'y en a aucune d'exceptée; nous ſouhaitons que toutes les familles, que toutes les Villes, que toutes les Provinces, que tous les Etats, & generalement tout ce qu'il y a d'hommes s'aquitent de ce juſte devoir. Tout cela mis enſemble n'eſt rien au prix de la Majeſté de Dieu; mais ce ſacrifice étant univerſel eſt digne de lui, parce que c'eſt le tout de l'homme. Nous offrons par ce ſouhait toute la nature humaine, nous voudrions que tous les hommes quelque éloignez qu'ils ſoient les uns des autres, n'euſſent qu'une ſeule voix pour glorifier Dieu. Il n'a jamais attendu d'eux davantage. En cela nôtre ſouhait eſt digne de lui.

La ſeconde eſpece d'étenduë montre encore la méme choſe. Comment ſouhaitons-nous que les Nations loüent le Seigneur? De toutes les manieres poſſibles à la nature humaine,

Nous pouvons ſans contredire la Providence expliquer nôtre ſouhait. Quoi qu'elle permette les ſcandales, ce n'eſt pas l'offenſer que de ſouhaiter qu'il n'en arrive point. De méme encore que dans l'ordre de la Diſpenſation, la plus grande partie de la Terre ſoit couverte de tenebres, il ne nous eſt pas défendu de ſouhaiter que Dieu diſſipe ces tenebres. Nous voudrions qu'il lui plût de les faire reſplendir par l'illumination de la connoiſſance de ſon Fils bien aimé; que toutes les Idoles tombaſſent, que toutes les ſuperſtitions s'évanoüiſſent, que toutes les erreurs fuſſent confonduës, que l'Evangile tout pur ſuccedât à cette nuit, comme un beau jour ſuccede à une nuit épaiſſe, où les hommes marchans à tâtons s'égarent, tombent dans le precipice & ſe querellent pour trouver le droit chemin. Nous ſouhaitons que *l'Orient d'enhaut relniſe à ceux qui ſont aſſis en tenebres & en l'ombre de la mort.* Il n'en eſt pas de la connoiſſance ſalutaire comme des Sciences du monde. Un Savant veut paſſer pour ſavoir les

choses ; mais il ne voudroit pas que tous les autres fussent aussi savans que lui, parce qu'il ne jouïroit plus de la distinction qui nourrit sa vanité. La connoissance du Salut au contraire n'est pas plûtôt entrée dans une ame, qu'elle tâche de répandre la méme lumiere ; & comme Moïse disoit; *Plût à Dieu que tous fussent Prophetes comme moi* ; le fidéle dit aussi : plût au Ciel que tous connussent Dieu comme je le connois. J'ai touché la raison de cette différence. La science du monde tend à nôtre propre gloire, la connoissance du Salut tend à la gloire de Dieu. Le Savant mondain auroit peur de n'être plus estimé si tout le monde en savoit autant que lui ; & le fidéle craint que si la connoissance qu'il a des mysteres du Royaume des Cieux ne se répandoit pas, Dieu ne fût pas assez glorifié. L'un retient sa science pour étre honoré, l'autre communique la sienne pour faire honorer Dieu ; que l'homme s'aneantisse & que Dieu seul soit glorifié.

Quand nous souhaitons que toutes les Nations loüent le Seigneur, nous

leur souhaitons une connoissance égale à la nôtre. Chaque fidéle régle ses souhaits selon la mesure de la connoissance qu'il a reçûë. Le Psalmiste demandoit que Dieu fut connu par tout comme il étoit connu en Israël. Nous demandons qu'il soit connu par tout comme nous le connoissons, c'est à dire que l'Evangile pur comme nous l'avons soit prêché & reçû par toute la Tere ; & que les Nations voisines qui ont l'Evangile envelopé de fausses Traditions les supriment pour ne retenir que l'Evangile tel que Jesus-Christ & les Apôtres l'ont annoncé, & que tant de Nations à qui ce grand Nom est inconnu soient éclairées de la lumiere de l'Evangile.

Toutes Nations loüez le Seigneur

L'on voit par ces paroles que nous ne souhaitons pas une connoissance speculative & sterile. Il seroit plus avantageux de ne point connoître Dieu, que de le connoître de la sorte. Nous n'avons garde de souhaiter à aucune Nation une connoissance en consequence de laquelle Dieu seroit deshonoré. On le connoîtroit, & on

ne le ſerviroit pas. Il n'en ſeroit que plus offenſé. Que toutes les Nations demeurent plûtôt dans leur ignorance que de parvenir à la connoiſſance de Dieu ſans l'adorer. Elles le deshonorent moins en ne le connoiſſant pas, que ſi aprés l'avoir connu, elles loüoient encore leurs faux DIEUX, ou qu'elles s'abandonnaſſent aux mêmes paſſions. Nous connoiſſons un Peuple bien inſtruit dans les voyes du Salut : L'Evangile y eſt prêché avec beaucoup de pureté, & DIEU y eſt connu autant qu'il a voulu ſe manifeſter aux hommes. Ce Peuple eſt en cela digne d'envie, mais il ne glorifie pas DIEU, & s'égare comme s'il étoit encore dans les tenebres ; il eſt malheureux en ceci, puiſque le nom de DIEU eſt blaſphêmé. Avoüez qu'un Peuple qui mêle ainſi la lumiere & les tenebres eſt un étrange Peuple. Je vous laiſſe deviner où habite ce Peuple là.

Ce n'eſt pas une connoiſſance ſterile que nous ſouhaitons aux Nations quand nous diſons, *Toutes Nations loüez le Seigneur* Nôtre deſir eſt

qu'elles connoissent Dieu pour le loüer. Ne nous trompons pas à ce mot; la loüange de Dieu ne se termine pas à des Cantiques par où l'on célébre sa gloire, ni même à des conversations où l'on diroit de lui tout le bien que l'on en sait. Nous ne comptons pas cet espece de loüange pour rien; mais ce n'est pas tout, & même ce n'est pas le principal. Supposons que toutes les Nations éclairées de la lumiere de l'Evangile, tinssent des Assemblées, où chaque Dimanche l'on fit retentir les loüanges de Dieu, & que dans le cours de la Semaine on parlât avantageusement de lui, & qu'en même tems on foulât aux pieds plusieurs de ses Loix; bien loin d'être glorifié par la connoissance que l'on auroit de son nom; il seroit entierement deshonoré. Ce seroit l'outrager que de faire de lui un éloge démenti par cette rebellion. Cela auroit fort l'air de la raillerie des Soldats qui disoient avant que de crucifier Jesus-Christ, *bien te soit Roi des Juifs.* La vraye maniere de glorifier Dieu; c'est de lui obeïr; si l'on

avoit à choisir des loüanges verbales, ou d'une obeïssance effective, il n'y auroit pas à hesiter. Il est beaucoup plus glorifié par l'action que par la parole. Ne séparons point l'une de l'autre, elles concourrent toutes deux à la gloire de Dieu. Nôtre souhait bien developpé va donc jusqu'à desirer que Dieu soit bien connu & bien servi parmi toutes les Nations. Or un tel souhait n'est-il pas en quelque sorte digne de Dieu? Les Nations ne sauroient faire pour lui plus que ce que nous leur souhaitons. C'est là le premier raisonnement par où nous montrons que nôtre souhait est en quelque sens digne de Dieu.

Le second raisonnement appuye la même proposition. Nous avons été obligez de l'adoucir pour la faire mieux passer; nous devenons hardi en approfondissant cette matiere, car la meditation nous a découvert un moyen beaucoup plus digne de Dieu. Nous ne vous laisserons pas plus long tems en suspens, de peur que vous ne vous imaginiez que nous avons trop oublié ce que Dieu est, &

ce que nous sommes. Le moyen que nous avons découvert pour combler l'abîme qui se trouve entre sa nature & la nôtre, c'est le mystere de la Grace où nous voyons un Dieu homme Chef de l'Eglise, c'est à dire de tous les vrais Chrêtiens. Nous n'avons pas cessé de croire que leur culte entant qu'il procede d'une nature bornée n'est pas commensurable (permettez nous ce mot) n'est pas commensurable avec la Majesté d'un Dieu. Cela est d'une éternelle verité : Mais le mystere où nous avons été instruits nous permet de dire que le culte des hommes a été rendu digne de Dieu.

Ce Mystere presente à nôtre foi une double union, l'union du Verbe Eternel avec l'Homme conçû par le S. Esprit dans le sein de la Bienheureuse Vierge ; c'est la premiere union L'autre est celle qui unit Jesus-Christ Mediateur avec tous les fidéles, pour ne former qu'un Corps dont il est le Chef. Par le moyen de la premiere union il y a eu une communication entre les deux natures de

J. C., telle que nous pouvons dire, Dieu est né, Dieu a été vû entre les hommes, Dieu a racheté l'Eglise par son sang. La raison est que n'y ayant en Jesus-Christ qu'une seule Personne, quoi qu'il y ait deux Natures; les fonctions de l'une & de l'autre appartiennent à la méme Personne que nous nommons Jesus-Christ. Le fruit de cette communication est que l'humiliation & les souffrances, qui considerées seulement dans la Nature humaine de nôtre Seigneur eussent été d'un prix borné, empruntent de la premiere de ses Natures une valeur infinie, & par là sont en etat de satisfaire à la Justice infinie, sous le poids de laquelle nous avions merité de gémir durant toute l'Eternité.

La seconde union qui fait un Corps Mystique de tous les fidéles sous les influences d'un Dieu Mediateur, produit aussi une communication si universelle, qu'il semble que lui & eux ne soient qu'une seule personne, que S. Paul ne fait pas difficulté d'appeller *Christ*: *Comme*, dit-il, *le corps n'est qu'un, quoi qu'il ait plusieurs*

membres, il est de mesme de Christ. Aussi selon les loix d'une communication personnelle les choses propres à Jesus Christ sont-elles attribuées à l'Eglise; comme d'un autre côté les choses propres à l'Eglise sont-elles attribuées à Jesus-Christ, il est ressuscité, il est assis à la dextre de son Pere. S. Paul par une suite de la communication, dont nous venons de parler, s'enhardit jusqu'à dire que nous aussi sommes ressuscitez, & que nous sommes assis dans les lieux célestes avec Jesus-Christ. La persecution que l'on fait à l'Eglise lui est propre; cependant elle est communiquée à Jesus-Christ, en consequence de l'union où il a voulu étre avec son Eglise. S. Paul a pris à cette source le droit d'appeller ses souffrances les souffrances de Christ; & pour citer quelcun plus grand que S. Paul, Jesus Christ ne lui dit-il pas lui-même, lors que sous un autre nom il persecutoit l'Eglise; *Saul, Saul, pourquoi me persecutes-tu?* En consequence de cette communication nous sommes déja dans le Ciel, parce que Jesus-

Chriſt y eſt, & il eſt encore ſur la Terre parce que nous y ſommes. Ce n'eſt pas une unité de perſonnes, nous n'avons garde de le dire, mais c'eſt une union ſi étroite que nous oſons affirmer qu'elle éleve nôtre culte, & qu'elle le rend digne de Dieu, en ce que Jeſus-Chriſt lui communique un prix infini. Permettez-nous d'appliquer ici ces paroles de S. Paul; *Je vis toutefois non point moi; mais Chriſt vit en moi.* Les bonnes œuvres du corps ſont attribuées au Chef, ce que nous faiſons de bien, c'eſt comme ſi Jeſus-Chriſt le faiſoit. Parlons ici avec l'Ecriture, nous *ſommes rendus agreables à Dieu en ſon Fils bien-aimé.* Non point à nous, non point à nous, mais à ce grand Nom nous donnons gloire & honneur. Si nous ſommes entez ſur Jeſus-Chriſt, nous vivons de ſa ſéve, les fruits de nôtre Pieté viennent de lui. Il les adopte & les fait valoir infiniment plus qu'ils ne valent par eux mêmes, de ſorte qu'ils deviennent par Jeſus-Chriſt dignes de Dieu.

Le ſouhait que nous formons en

faveur des Nations n'eſt proprement convenable à Dieu qu'en vertu de l'idée que nous venons de vous donner. Nous demandons que les Nations parviennent à la connoiſſance d'un Nom qui faſſe valoir leur culte, & lui donne une valeur qui réponde à la Majeſté Divine. Puiſſent-elles toutes connoître Jeſus-Chriſt, & entrer dans ſon corps myſtique, afin que Dieu ſoit glorifié par toute la Terre, & que l'on ait lieu de dire dans ce ſens *Saint, Saint, Saint eſt l'Eternel des Armées, tout ce qui eſt ſur la Terre c'eſt ſa gloire : gloire à Dieu dans les lieux tres-hauts, gloire ſoit à Dieu ſur la Terre. De lui, par lui ſont toutes choſes ; à lui donc ſoit gloire éternellement par tout & en toutes choſes. Amen.*

Fin du premier Sermon.

DEUXIE'ME
SERMON
SUR
LA CONVERSION
DES
GENTILS.

DEUXIE'ME

SERMON

SUR

LA CONVERSION

DES GENTILS,

Pseaume 117. Verset 1.

Toutes Nations loüez le Seigneur.

LA gloire de Dieu nous a déja engagez à souhaiter que toutes les Nations lui rendissent leurs hommages. Je vous demande le méme souhait dans une vûë de charité. Dieu n'en seroit pas plus heureux quand il seroit adoré par tout l'Univers. Il n'en est pas de méme des Nations, le souhait que je vous demande pour elles, a leur felicité pour but. La plûpart ne connoissent point Dieu, & se trouvent par là exposées à

une miſere infinie. N'entendez-vous pas les cris par où ils implorent vôtre ſecours ? *Nous ſavons*, dit S. Paul, *que toutes les creatures ſoûpirent & ſont en travail jusques à maintenant.* L'Apôtre n'ignoroit pas que des Peuples qui n'ont pas oüi parler du vrai Dieu ne s'en ſoucient point, & qu'ils ne ſentent pas aſſez leur miſere pour en gemir : Mais leur état parle pour eux. S. Paul leur attribuë des ſoûpirs & de la douleur, parce que leur miſere en merite. Ce ſont ſi vous voulez des malades inſenſibles. Leur état pitoyable équivalent à des cris redoublez, demande fortement le ſecours neceſſaire. Lorſqu'il y a des malades dans ce Troupeau, on les recommande à vos prieres, ſoit qu'ils les demandent, ſoit qu'ils n'ayent pas aſſez de ſentiment pour vous les faire demander. Aujourd'hui nous vous recommanderons toutes les Nations qui ſont malades de tant de ſortes de maladies, & nous vous exhorterons à demander leur guериſon. Ne vous étonnez pas que nous donnions tant d'étenduë à vôtre charité. Elle

n'a point d'autre circonference que celle du monde. Par tout où il y a des hommes, nous avons des prochains, & par tout où nous avons des prochains nous avons des objets de charité. Vous étes trop bien instruits pour définir le prochain par une proximité de voisinage. Ce Nom est fondé sur une proximité de sang. En quelque endroit que vivent les hommes ils sont nos prochains, parce qu'ils sont formez d'un même sang que nous. Lors qu'entre Jerusalem & Jerico, un homme fut dépoüillé & assommé de coups par des voleurs, le Samaritain qui le secourut dans cette extremité le prit pour son prochain, quoi qu'ils fussent domiciliez l'un loin de l'autre : *Toi donc aussi*, dit Jesus-Christ, *fai de mesme*. C'est à dire que lors que vous rencontrez un homme qui a besoin de vôtre secours; vint-il de Jerusalem, fut-il dans les Indes, il est de vôtre devoir de le traiter comme vôtre prochain. Il l'étoit avant que vous le rencontrassiez ; quand vous cherchez l'origine de vôtre proximi-

té, vous la trouvez dans une conformité de nature. Tous les hommes à cet égard ſont vos prochains. Vous ſavez ce que vous devez à ce Nom là, ſi vous n'avez pas oublié la Loi de la charité. Elle vous oblige à aimer vos prochains comme d'autres vous-mêmes, en quelque endroit qu'ils ſoient. Nous ne vous demandons que cela, lorſque nous vous exhortons à ſouhaiter que toutes les Nations loüent le Seigneur.

Elles ſont expoſées à de grands malheurs, & il leur manque de grands biens. Si vous connoiſſez bien les uns & les autres, la charité ſans laquelle vous n'étes rien devant Dieu, vous mettra au cœur le ſouhait du Pſalmiſte. Comme nous ſommes plus ſenſibles à la miſere des autres qu'à leur bonheur, nous nous contenterons de vous faire conſiderer la miſere des Nations pour vous obliger à dire par maniere de ſouhait, que *toutes les Nations loüent le Seigneur.* Vous nous prévenez ſans doute, & vous dites par un ſentiment de commiſeration, Dieu veüille avoir pitié des Nations. Amen.

N'attendez pas que nous vous entretenions du malheur temporel des Nations. Si on faiſoit le tour du Monde, on trouveroit des hommes ſi neufs pour les commoditez de la vie, qu'il ſemble qu'ils n'ayent pas encore eu le loiſir de ſe diſtinguer des Bêtes brutes, par ces inventions qui rendent la vie plus douce & plus agreable. Vous plaignez des gens qui n'ont pas eu l'eſprit de raffiner ſur les premieres ſuggeſtions de la Nature. D'autres en jugeroient autrement, & diroient que nous l'avons gâtée. Nous ne voulons parler que des malheurs réels qui naiſſent de ce que l'on ne connoît point Dieu. Rien n'eſt comparable à ces malheurs.

Peut étre que ſi nous faiſions la deſcription de quelque calamité temporelle vous en ſeriez plus touchez. Si un Voyageur vous aſſuroit que dans ſa route il a vû quantité de captifs traitez avec la derniere inhumanité par un barbare Vainqueur, vous ne pourriez entendre une ſi triſte relation ſans étre émûs, & ſans donner quelque ſoupir à ces miſera-

bles. Telle est la disposition de nôtre cœur. Il s'attriste quand on l'entretien des souffrances d'autrui. Nous ne trouvons rien à redire à cette sensibilité, si ce n'est que vous ne l'avez pas pour les maux spirituels. Que l'on vous raconte que des gens souffrent dans leurs corps, l'on vous blesse; mais que l'on vous dise que des Nations entieres sont couvertes de tenebres mortelles, vous ne sentez rien. Nous savons neanmoins que les maux du corps sont incomparablement moindres que ceux de l'esprit. Pourquoi donc n'étes vous pas plus affligez des malheurs spirituels du prochain que vous ne le seriez de ses malheurs temporels?

Je vous le dirai en un mot, vous aimez vôtre prochain de la maniere que vous vous aimez vous mêmes. Les maux du corps sont ceux que vous sentez plus vivement dans vos personnes. Ils ont vos larmes & vos cris. Les pechez sont les maladies de l'ame. Quand vous faites la revûë de ceux que vous avez commis, ils ne vous causent pas plus de douleur

que ſi ce n'étoient pas de veritables maux. Vous en uſez de même avec vôtre prochain, ne croyez pas pour cela avoir accompli la Loi de la charité, elle vous oblige, non pas ſimplement à vous aimer comme vous vous aimez, mais à les aimer comme vous devriez vous aimer.

Eſt il neceſſaire de vous dire comment vous devriez aimer? Il eſt naturel que ce qu'il y a de plus précieux en vous ait l'avantage de la prédilection. Nous ne croyons pas que vous vous connoiſſiez aſſez peu pour douter que l'ame ne ſoit la plus noble partie de l'homme: Par cette ſubſtance ſpirituelle il differe des bêtes brutes & reſſemble aux Anges, il porte l'image de la Divinité. Autant qu'une ſi grande idée éleve l'ame au deſſus de la matiere, autant devrions-nous pour agir conſéquemment mettre de difference entre les malheurs de l'ame & les malheurs du corps. L'ame faiſant l'honneur de nôtre nature, exige nôtre principale ſenſibilité. Il y a davantage, Dieu eſt offenſé par les irregularitez de l'ame.

Ne parlons plus de nôtre honneur ; la gloire de Dieu est toute autre chose , Dieu même est deshonoré par nos pechez , qu'elle sera la suite de sa vangeance ? Il retirera sa benediction dans le temps , & condamnera à des tourmens éternels l'ame qui l'aura offensé. C'est par là que l'on doit comparer la misere de l'ame avec la misere du corps. Dieu n'est point deshonoré par nos maladies , il les guérit , ou elles se terminent par la mort qui ôte le sentiment au corps. On ne sauroit condamner les cris de la chair attaquée par quelque vive douleur. Cela est naturel , mais l'ame devroit crier bien plus haut dans le sentiment de ses pechez qui en deshonorant Dieu l'obligent à une vangeance éternelle.

Je ne suis entré dans ces réflections que pour vous apprendre la maniere de vous aimer vous mêmes. Aprés que vous avez compris que vous devez étre plus touchez des malheurs de vôtre ame , que des malheurs de vôtre corps , nous vous exhortons à rectifier sur le même plan l'amour du

prochain. Aimez-le comme vous devriez vous aimer, & dites dans une vûë de charité; *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

Selon ce plan, vous qui seriez touchez d'une relation où l'on vous entretiendroit des calamitez temporelles à quoi une Nation seroit exposée, vous devez être beaucoup plus affligez lorsque vous considerez en esprit les trois malheurs spirituels de la plûpart des Nations. L'ignorance de la verité salutaire est le premier malheur. D'un côté vous voyez parmi les Chrêtiens des Héretiques qui, en presence même de l'Ecriture Sainte, suppriment des veritez fondamentales, ou qui bâtissent sur le fondement; Plût à Dieu que ce ne fût que *du bois, du foin ou du chaume*, comme parle S. Paul, pour exprimer des erreurs peu importantes! mais en beaucoup d'endroits on voit des erreurs qui cachent le fondement du Christianisme, & qui font le fondement d'une autre Religion où l'on adore la creature. N'est-ce pas un grand malheur que de voir la verité si

fort défigurée méme dans les Etats Chrêtiens, où elle devroit regner sans contradiction ? De là naissent les disputes aigres des Theologiens, les animositez des Peuples, les Edits des Souverains, qui voulant faire regner leurs erreurs avec eux, bannissent la verité ; spectacle sur lequel on ne sauroit arrêter les yeux sans gemir, pour peu que l'on ait de sang Chrêtien.

Sortons du Christianisme nous trouverons les Juifs d'un autre côté. Ils sont dans une triste dispersion, qui est la suite du parricide que leurs Ancêtres commirent dans la personne du Fils de DIEU. Leur Temple où DIEU ne vouloit plus être servi, a été tellement démoli qu'il n'en est pas resté pierre sur pierre, & qu'il ne leur a pas été possible de le rebâtir, quoi qu'ils ayent fait pour cela divers efforts. Leur Nation ressemblant en cela à leur Temple a été desunie, le debris en a été porté par toute la terre, & tous leurs souhaits pour se ramasser dans quelque Canton sous le nom d'un Peuple separé, n'ont encore pû

réüſſir. Monument de Juſtice où l'on voit pourtant les traits d'une Miſericorde qui prepare cette race criminelle à un rappel. Laſſe d'une longue diſperſion où les Juifs attendent en vain un nouveau Meſſie, & domiciliée dans des Etats où brille la lumiere de l'Evangile, elle eſt par là ſollicitée à la converſion avec plus d'efficace que ſi elle redevenoit un Peuple dans quelque Pays, où elle feroit renaître la Judée avec les Ceremonies de Moyſe. En attendant que le temps déterminé de la Grace ſoit venu, nous avons la douleur de voir que tant de perſonnes approuvent le parricide commis par leurs peres, & le renouvellent en quelque ſorte par leurs blaſphémes. Quel Chrétien n'avouëra pas que c'eſt là un malheur & un tres-grand malheur ?

Continuons nôtre courſe. Les Pays où Mahomet a établi par violence ſa Religion mêlée d'un Chriſtianiſme corrompu par quelques Heretiques condamnez, & d'un Judaïſme aboli par l'Evangile ſe preſentent à nôtre imagination. Que ne peut-on

pas faire par la force des armes ? La terreur s'empare de l'esprit, & l'esprit effrayé se charge des Religions qu'il déteste. D'abord ce n'est que dissimulation, peu à peu il se familiarise avec les dogmes qu'il avoit en horreur & leur trouve des faces supportables. Les peres qui se sont ainsi enchantez eux-mémes, abandonnent leur posterité aux erreurs dominantes, & lui épargnent des remords de conscience en la faisant tranquillement élever dans la Religion que le monde favorise. Mahomet à la faveur de cette foiblesse fit de son temps de grandes conquêtes, & laissa à ses Successeurs des maximes qui le font regner parmi plusieurs Nations auparavant Chrêtiennes. Où sont les Eglises dont la Revelation de Saint Jean conserve les noms ? Où sont tant d'Eglises que l'Affrique a vuës si florissantes ? Le détail des Pays où les Mosquées ont succedé aux Temples du Seigneur est infiniment triste. Il eût pû prevenir cette affligeante révolution ; mais il a voulu châtier les mauvais Chrêtiens qu'il avoit hono-

rez de ſa connoiſſance, & en conduire d'autres au ſalut par la frayeur. Aux Nations abandonnées par Jeſus-Chriſt, Mahomet a joint pluſieurs Nations Idolatres. Des unes & des autres il s'eſt formé un vaſte Empire, où l'on appelle lumiere, les tenebres de ce faux Prophete. Ne trouvez-vous pas que ce ſoit un fort grand malheur ?

Les autres Nations ſont dans une autre eſpece d'ignorance que l'on appelle Paganiſme, nom commun qui renferme preſque un nombre infini de ſuperſtitions. C'eſt du côté de ces Nations-là que nôtre diſcours doit ſe tourner pour ſuivre de plus prés l'eſprit du Pſalmiſte. Il eſt cerrain que de ſon temps il n'y avoit que ſa Nation où le vrai Dieu fût ſervi, & que toutes les autres étoient Payennes. De ſorre que lorſque David faiſoit un vœu en faveur des Nations, il demandoit que les Nations Payennes loüaſſent Dieu comme il étoit loüé en Iſraël. Ce vœu a été en partie accompli, pluſieurs Nations devenuës Chrêtiennes adorent le

Dieu de David. Mais combien y a-t'il encore d'autres Nations Payennes comme du temps de David ? L'Histoire Ecclesiastique nous apprend que dans une certaine Ville que Dieu avoit appellée à la connoissance de l'Evangile, on crut qu'il étoit à propos de garder une des Idoles que l'on y adoroit, afin que le Peuple voyant combien étoit ridicule l'impie Culte dont il avoit été delivré, eût une occasion sensible d'adorer son Liberateur ; soin à peu prés inutile ; on ne trouve dans le monde que trop d'Idoles capables de donner la méme leçon. Les Voyageurs nous aprennent que la plus grande partie de la Terre est encore habitée par des Idolatres. Si on la partage en trente portions égales, on nous dit qu'il y en a dix-neuf de Payennes. Dix-neuf portions Payennes ! cela est effroyable.

Vous en conviendrez si vous vous faites une juste idée du Paganisme, On y adore le Soleil & la Lune. Ces Luminaires que Dieu a formez pour éclairer l'Univers l'aveuglent en quelque sens, quoi que ce soit une vraie

Idolatrie, elle eſt plus ſpecieuſe que le Culte que les Payens rendent à des hommes morts, à des animaux, à des objets qui n'ont jamais eu de vie ni de ſentiment. Du temps d'Heſiode, c'étoit pluſieurs ſiecles avant nôtre Seigneur, la Grece comptoit juſqu'à trente mille Dieux. Ils ont multiplié depuis. Tant que l'imagination des hommes, la veritable matrice des faux Dieux, ſera abandonnée aux illuſions de Satan, il y aura une propagation continuelle d'Idoles. C'eſt ainſi qu'il ſe jouë des hommes. Il ne ſauroit ſupprimer l'idée qu'ils ont de la Divinité : Pour leur rendre cette idée inutile il la remplit par la poſſeſſion d'un fantôme, & leur fait croire qu'ils adorent le Dieu que la nature les ſollicite à adorer, bien qu'en effet ils n'adorent qu'une vaine image ſous laquelle Satan ſe fait lui-même adorer. Aprés que par ce ſtratageme il s'eſt mis dans la place de la Divinité, il ſe fait ſervir avec toute l'ardeur poſſible. S'il tâche d'éteindre le feu ſacré dans les lieux où l'on adore le vrai Dieu, il entretient avec ſoin le feu

étrange qu'il a allumé dans les Pays idolatres, & ne garde aucune meſure dans le zéle qu'il exige de ſes Adorateurs. Sacrifice ſur ſacrifice, ce n'eſt pas ſeulement le ſang des animaux qu'il demande: Il veut avoir des victimes humaines; & en beaucoup d'endroits il ordonne aux peres d'offrir leurs propres enfans. On ne trouve dans toute l'Ecriture Sainte qu'un ſeul exemple où Dieu ait commandé à un pere d'immoler ſon fils, encore ce commandement fut-il revoqué auſſi tôt que le pere eut témoigné qu'il étoit prêt à obeïr. Le Prince de l'air ne ſe contente pas de la volonté, il ne ſe contente pas même d'un ſeul ſacrifice réel, il prend plaiſir à voir ſouvent ſes Adorateurs preſenter ſur les Autels le ſang de leurs enfans. L'on croyoit autrefois que les Démons ſe nourriſſoient de la fumée des Sacrifices. Ce n'eſt pas là l'idée que nous avons des Etres ſpirituels, tels que ſont les mauvais Anges. Mais on peut dire en quelque ſorte qu'ils ſe repaiſſent de la fumée du crime, & que c'eſt pour eux un

un grand festin que le sang des enfans immolez par leurs propres peres.

Arrêtons-nous ici, mes Freres, pour adorer la misericorde de Dieu, à qui il a plû de nous delivrer d'une si cruelle tyrannie. Nôtre pere étoit Hethien, & nôtre mere Amorrhéenne, c'est à dire dans le langage de l'Ecriture que nous sommes enfans de Payens, & que sans le débordement de la Grace auparavant renfermée en Israël, nous servirions les Dieux que le Paganisme sert aujourd'hui. Nous adorerions peut-étre des Crocodiles, où des Serpens; & de quelque espece qu'eussent été les objets de nôtre frayeur, elle se fut terminée à l'honneur du Diable selon la Théologie de S. Paul. Les Autels de nos ennemis eussent donc été chargez de nos offrandes, l'on y auroit vû des victimes humaines, & les peres eussent crû exceller en devotion en y allant faire fumer le sang de leurs enfans. Telle eût été nôtre Religion, si Dieu par sa bonté n'eût interrompu le cours de la succession de nos Ancêtres par la revolution de la Grace,

Je vous en fais souvenir, Chrêtiens, pour vous obliger à rendre vos hommages à nôtre grand Liberateur. Il est surprenant que selon la coûtume qui s'est introduite de celebrer les delivrances temporelles par des fêtes anniversaires, chaque Nation Chrêtienne n'a pas marqué une Fête, qui en revenant tous les ans, auroit obligé les Fidéles à celebrer par des hommages solennels, la bonté que Dieu a euë de faire succeder la lumiere aux tenebres dans les Pays qu'ils habitent. Du moins quand l'occasion se presente, faites l'office d'une pareille Fête. Benissez ce grand Dieu qui vous est venu chercher. L'occasion est fort naturelle; nous plaignons les Nations encore Idolatres, loüons-le de ce que nous ne le sommes pas. L'ignorance de la verité salutaire est le premier malheur des Nations: Parcourons les deux autres malheurs à quoi elles sont exposées.

Le second consiste dans le déreglement des mœurs. S. Paul dans le commencement de l'Epître aux Romains le prouve par une description

bien triſte. Il dit que la colere de Dieu paroît par l'impieté des hommes, qui au lieu de l'adorer aprés l'avoir contemplé dans les ouvrages qu'il a créez, les ont mis en ſa place. Dieu irrité de cet affront, a abandonné ces aveugles à des paſſions infames que l'on ne ſauroit nommer ſans rougir, & a permis qu'ils ſe ſoient rendus coupables de toute ſorte d'injuſtice. Aprês que S. Paul a montré que Dieu les a abandonnez parce qu'ils l'avoient abandonné, il fait un dénombrement des habitudes criminelles dont ils étoient coupables. Cela ne ſe pouvoit autrement, Quand les hommes ont l'entendement obſcurci, le jour eſt nuit pour eux. Au milieu de ce grand jour qui montre Dieu dans la nature, ils ne le voyent nulle part, & prennent pour lui tous les objets qu'ils rencontrent. L'eſprit étant ainſi aveuglé ou éblouï, égare le cœur; de là viennent tant de déreglemens que S. Paul a arrangez pour faire le tableau des Idolatres. Il étoit difficile que la conſcience ne ſe ſoûlevât contre ces deſordres : Mais que

pouvoit faire une conscience mal éclairée ? Un reste de lumiere se trouvant joint à plusieurs fausses notions, faisoit un combat de pensées qui plaidoient les unes contre les autres. L'Apôtre dit que les unes accusoient, & que les autres excusoient. Si l'on se disoit à soi-méme que l'on blessoit la raison par telle ou par telle habitude; aussi tôt on entendoit une voix interieure qui en faisoit l'apologie. L'exemple de ceux que l'on croyoit sages, favorisoit les crimes dont ils étoient coupables. L'exemple méme des Dieux que l'on adoroit, changeoit le crime en vertu, & l'on se flattoit d'une ressemblance glorieuse quand on étoit criminel comme eux: Meurtre, adultere, larcin: Il n'y avoit point de crime dont on ne trouvât le modéle dans leur Histoire. Le pecheur se reposoit sur cette réflexion; Jupiter l'a fait, Mars l'a fait, Mercure l'a fait: Aurois je honte d'imiter les Dieux Immortels? les suggestions opposées sont les foiblesses de ma nature: Jamais les Dieux ne me condamneront pour les avoir

imitez. Quand ces excuſes ne ſuffiſoient pas pour calmer la conſcience, on en cherchoit d'autres dans le temperament, que l'on croyoit ſouverainement gouverné par quelque Aſtre. Aprés que l'on avoit trouvé une cauſe phyſique & neceſſaire des crimes que l'on commettoit, on ne les croyoit plus crimes, parce qu'ils étoient inévitables Tout cela ſoûtenu des avantages temporels que l'on trouvoit dans l'égarement, produiſit la nuée que S. Paul nous met devant les yeux, en entaſſant les deſordres où les Gentils étoient tombez. Ils ne ſe ſont pas corrigez depuis ce tems-là. Si la lumiere de l'Evangile en a ſanctifié quelques uns, ceux qu'elle n'a pas éclairez ſont encore ce qu'étoient leurs peres : *Comme ils ne font aucun état de reconnoître Dieu, il les livre à un eſprit dépourvû de ſens pour commettre des choſes peu convenables, étant remplis de toute injuſtice, de malignité, pleins d'envie, de meurtres, de querelles, de tromperie & de malice.* Toute la deſcription de l'Apôtre leur convient. N'eſt-ce pas un grand

malheur qu'un si prodigieux égarement? *Or ceux qui commettent telles choses sont dignes de mort.* Le troisiéme malheur qui est la suite des deux autres doit réveiller vôtre charité.

L'affliction & la misere seront sur toute ame qui fait mal; S. Paul le dit dans le Chapitre suivant. Ce n'est pas dans ce monde que l'on voit le principal accomplissement de cette menace. Souvent les méchans ont une prosperité presente. Les Saints en sont quelquefois étonnez. Ils en ont fait des plaintes ameres que le S. Esprit a conservées dans l'Ecriture, mais en méme tems nous voyons qu'ils reviennent de leur foiblesse en considerant la fin des méchans. Leur fin ce n'est pas la mort temporelle. *Il n'y a point d'étreinte en leur mort*, dit le Psalmiste. Souvent ils meurent tranquilement aprés avoir été rassasiez de jours comme de prosperité. Quelle est donc la fin des méchans. *Cela m'a semblé facheux jusques à ce que je sois entré dans les Sanctuaires du Dieu fort & que j'aye con-*

ſideré la fin de telles gens. La fin que l'on découvre dans les Sanctuaires du Dieu fort, ſe trouve dans un avenir qui n'a point de fin, & que l'Auteur ſacré n'appelle fin que par rapport à la vie criminelle qui l'a précédé. Cette fin eſt un aſſemblage de tourmens qui feroient un grand malheur quand même il ne dureroient qu'un ſeul jour, mais qui par leur éternité deviennent beaucoup plus dignes de nôtre frayeur pour nous, & de nôtre pitié pour les autres. Nous ne ſavons pas de quel œil les Saints glorifiez contemplent la miſére des damnez. Peut-être que dans le Ciel l'on n'a pas ce cœur pitoyable qui nous attendrit à la vûë du mal d'autrui, & que l'on eſt trop occupé de la gloire pour penſer à autre choſe, autrement nous concevrions que la joye des Saints ſeroit bien traverſée. Nous n'entreprenons pas de la concilier avec la connoiſſance qu'ils ont du malheur des Réprouvez: Mais juſques à ce que nôtre cœur ſoit refondu par la tranſmutation de la gloire, il eſt difficile que nous ne ſoyons pas

mortifiez, pénétrez affligez, en faiſant réflexion que déja un tres-grand nombre d'hommes ſont tombez dans l'abîme, & que tant d'autres ſont ſur le point d'y tomber. Poſons que le peril ſoit paſſé pour nous, quoi qu'il y ait toujours à craindre tant que nous ſommes en deça de l'Eternité. Nous ſommes ſur le rocher, & nous ne gemirions pas à la vûë de ceux qui ſont tombez ou qui tombent dans le précipice? Nous ſommes en ſûreté dans l'Arche, & nous ne plaindrions point les morts que les eaux ont ſubmergez, ni ceux qu'elles vont ſubmerger? Cette idée n'eſt pas aſſez forte, il eſt queſtion de tourmens que l'on endure aprés que l'on eſt mort & que l'on endure toujours. Eternité, Eternité que tu es terrible! Eſt-il poſſible que vous ne ſoyez pas émûs quand on vous parle de Nations qui tombent dans ce Gouffre d'où l'on ne ſort jamais, & que vous ne vous ſentiez pas aſſez de charité pour dire par maniere de ſouhait; *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

D'où peut venir l'indifference que

l'on a ſur ce ſujet? Nous ſavons certainement qu'un tres grand nombre de Peuples ne connoiſſent pas le vrai Dieu, & qu'ils prennent ſouvent le contrepied de ſes Loix. Les Relations des Voyages ſont uniformes là-deſſus. Un homme de bon ſens n'en ſauroit douter. Vous ſavez que la plûpart des Nations periſſent & vous n'en étes pas touchez, parce que vous n'y penſez pas. Helas! vous ne penſez pas à la miſere future des pecheurs qui ſous vos yeux ſe rendent dignes de la colere éternelle. Vous étes des Spectateurs tranquiles de leurs crimes, & quelquefois vous y prenez plaiſir. On ne ſait comment accorder ces diſpoſitions avec vôtre foi ſur les gages du peché. Pluſieurs ſeroient tentez de croire que vous n'avez point une telle foi, & que vôtre incredulité vous épargne les chagrins mortels que la charité vous cauſeroit à la vûë des pechez par où vos prochains s'expoſent aux jugemens de Dieu. Vous ne craignez pas pour eux un avenir que vous ne croyez que tres foiblement. Comment eſt-ce

que vous vous interesseriez dans le sort des Nations éloignées de vous, puisque vous étes si insensibles au malheur des pecheurs que vous voyez tomber dans le crime ? Vous croyez sur la foi des Voyageurs que la Terre est couverte d'Idolatries, & sur la foi des Ecritures vous ne croyez pas que les Idolatres pour n'avoir pas glorifié Dieu seront l'objet de son indignation durant toute l'Eternité. Vous admettez sans hesiter la parole des hommes, & vous doutez de la Parole de Dieu, d'une Parole appuyée sur le martyre des Saints, & sur les miracles du Ciel. La rélation des Apôtres ne vous est rien au prix des relations où des hommes sans nom ont raconté ce qu'ils prétendent avoir vû. Rien n'est plus injurieux à la Parole de Dieu. Ayez pour elle les égards que vous avez pour le témoignage des Voyageurs, vous croirez d'un côté qu'il y a beaucoup de Peuples Idolatres & abandonnez à toute sorte de dissolution, & de l'autre que ces Peuples seront éternellement malheureux : L'une & l'autre

verité ſolliciteront vôtre cœur à dire ſouvent ; *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

On auroit de la peine à croire que des Theologiens appellez d'une façon particuliere à entretenir le feu de l'Autel, l'éteignent eux-mémes en ſoûtenant en general, que les Payens ſont ſauvez ſans renoncer à leur Paganiſme. De quelque maniere que l'on modifie cette propoſition, elle rallentit le zele que l'on doit à la converſion des Nations privées de la connoiſſance de l'Evangile. Car, dit-on, pourquoi ſouhaiter que l'on ſe donne la peine d'aller au peril de la vie porter l'Evangile parmi des Nations, où il ne ſera point reçû ſans de grandes contradictions, s'il eſt vrai que les Nations ſoient ſauvées ſans cela ? Une Theologie ſi contraire à leur bonheur, ſe couvre à l'ombre de la charité. Sur ce pretexte on cherche des ſubtilitez pour pouvoir parler favorablement de leur ſalut ; Et il ſe trouve que ſous le pretexte imaginaire de la charité, on viole ouvertement la charité par une Theologie qui empê-

che que l'on aille au secours de ces pauvres Peuples. Par là on laisse Satan regner tranquillement sur eux. On ne peut lui rendre un plus grand service, quoi que l'on n'en ait pas le dessein. Le sujet que nous traitons nous engage à examiner en peu de mots une Theologie que nous trouvons cruelle par l'évenement.

Quelquefois on cherche des couleurs dans la bonne vie de quelques Payens. Nous avons plusieurs Livres, où leurs Sages ont ramassé des maximes qui approchent de la morale Chrêtienne. Sur cela on se figure un Payen qui les pratique avec exactitude. Aprês que l'on s'est fait l'idée d'un Saint formê sur les lumieres de la nature, on se croit obligé à le sauver, & l'on prononce en general, que les Payens sont en état de Grace. Mais l'on ne considere pas que ce Saint n'est qu'en imagination, & qu'un fantôme ne doit pas servir de fondement à une conclusion universelle. Tout ce qu'on pourroit dire avec quelque apparence est, que si tous les Payens étoient dans la créan-

ce pure de l'unité d'un Dieu ſelon le Symbole de quelques Philoſophes, & que d'un autre côté ils vêcuſſent tous ſelon les maximes que nous voyons dans leurs Livres, de tels Payens ſeroient agreables à Dieu. Mais où prend-on ces Puritains de la Nature? Dans l'imagination; il n'y a point de realité dans ce tableau. Ne raiſonnons point ſur des ſuppoſitions en l'air, poſons les choſes comme elles ſont. Les Peuples que nous nommons Payens pratiquent actuellement une Idolatrie groſſiere, & vivent dans le deſordre des mœurs; la queſtion eſt de ſavoir ſi de tels Payens ſont ſauvez ou damnez. On donne le change quand on ſe fait l'idée d'un Saint naturel, pour fonder une Theologie favorable à des hommes d'une toute autre eſpece. Tant qu'il ſera vrai comme il l'eſt, que les Nations ſont dans un état de corruption, il ſera conſtant qu'elles ne ſont point dans un état de Grace, & tout ce que la charité nous permet de faire, c'eſt de dire par forme de ſouhait: *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

Quelquefois on intereſſe l'honneur de la Juſtice Divine dans la Theologie qui ſauve les Payens. Nous reconnoiſſons le principe; Dieu eſt infiniment juſte dans tous ſes jugemens. S'il eſt convenable à ſa Juſtice de ſauver tous les Payens, il eſt évident qu'ils ſeront ſauvez. Condamner des Peuples parce qu'ils n'ont pas crû à un Evangile qui jamais ne leur a été prêché ; cela paroît injuſte ; auſſi ne doit-on pas l'imputer à Dieu. Il ne leur dira pas au dernier jour ; Pourquoi n'avez-vous pas crû à l'Evangile ? La réponſe ſeroit aiſée ; Comment l'euſſions-nous crû puiſqu'il ne nous a point été préché ? Mais il leur ſera dit ; Pourquoi n'avez-vous pas écouté la voix des Cieux, qui racontent la gloire de Dieu ? Si vous euſſiez eu de l'attention pour cette Predication viſible, vous n'auriez adoré que lui. Pourquoi avez-vous réſiſté aux mouvemens de vôtre conſcience, qui vous avertiſſoit de tous vos égaremens ? Il n'y a que de mauvaiſes réponſes à faire à ces queſtions. J'étois aveugle : C'eſt là vô-

tre crime, parce que c'eſt volontairement que vous fermiez les yeux. Mon cœur étoit corrompu : Vous vous condamnez, parce que par des actes réïterez vous l'avez corrompu. Je l'avois reçû tel des mains de la nature: Il y auroit quelque choſe à dire en vôtre faveur ſi vous le repreſentiez tel que vous l'avez reçû : On ſeroit obligé de remonter juſques au premier homme, pour fonder vôtre condamnation ſur les liaiſons où vous étes avec lui : Mais vous êtes allez de corruption en corruption ; vous avez ajoûté une infinité de pechez actuels au vice de vôtre nature. Je n'ai pû m'en empêcher, elle m'a entraîné invinciblement : D'où vient donc que tous les hommes, qui ont une égale part à la même nature, ne ſont pas également pecheurs, même parmi les Payens? Le volontaire paroît manifeſtement dans cette difference, & il ne faut que ce volontaire là pour fonder vôtre condamnation. Si j'avois eu un Evangile tel que celui que je vois qu'avoient certaines Nations, je n'aurois adoré que Dieu, je l'aurois uniquement ſervi. Quoique vous n'ayez

pas reçû dix talens, vous étes neanmoins obligé à rendre compte de celui que vous avez reçû, & il ne vous reste que la consolation de n'étre pas si severement châtié que ceux qui sont plus criminels que vous. Dieu pesera tout au dernier jour; lumieres, occasions, circonstances, chacun sera traité selon son état. Il nous paroît sans vouloir trop approfondir des Decrets toujours adorables, que l'état d'un Payen mort dans le Paganisme est tel, qu'aucun fidéle ne voudroit étre dans la place de cet homme là.

Nous avons une Ecriture où nous puisons toutes nos lumieres, prenez-y ces cinq propositions. Premierement elle pose que tous les hommes sont pecheurs. C'est là la base de l'Evangile; Juifs, Gentils, de quelque ordre qu'ils soient, en quelque Pays qu'ils vivent, en cela il n'y a nulle difference. En second lieu tous les hommes parce qu'ils sont pecheurs sont condamnables, & par consequent des objets de malediction. En troisiéme lieu Jesus-Christ est le

seul

ſeul nom par lequel ils puiſſent être ſauvez. Je me contente de vous preſenter les propoſitions toutes nuës, parce que de vous mêmes vous pouvez les appuyer ſur pluſieurs paſſages de l'Ecritures pour peu que vous l'ayez lûë. En quatriéme lieu c'eſt par la foi que l'on profite du merite infini de Jeſus-Chriſt. S. Paul dit que l'on eſt juſtifié par la foi, que l'on eſt debout par la foi, & diverſes autres choſes par où l'on voit que ſans la foi il n'eſt pas poſſible de plaire à Dieu. En cinquiéme lieu ſans la repentance il n'y a point de Salut. Appliquez ces cinq propoſitions à nôtre ſujet; les Gentils ſont pecheurs, ils ſe trouvent ſous la condamnation; le merite de Jeſus Chriſt ne leur eſt pas communiqué, parce qu'ils n'ont ni la foi, ni la repentance. Ils n'ont pas la foi; comment l'auroient-ils? La foi eſt de l'oüie, & l'oüie de la Parole de Dieu, d'une parole qu'on ne leur a jamais prêchée. Ils n'ont pas la repentance non plus; bien loin d'être affligez d'avoir offenſé Dieu, ou de renoncer à leurs habitudes cri-

minelles, ils en font leur Religion ou leur plaisir, & meurent sans en avoir le moindre remors. N'y a-t'il pas de la temerité à les sauver, à moins qu'ils ne se convertissent?

Jugez-en encore par la description que l'Ecriture fait des Gentils, & avant, & aprés leur conversion. Avant leur conversion; c'est *un Peuple qui n'est point Peuple de Dieu, ils n'ont point obtenu misericorde, ils sont des brebis égarées, rebelles à Dieu, des enfans de colere, des vaisseaux appareillez à perdition, ils sont hors de Jesus-Christ, étrangers des Alliances, sans esperance & sans Dieu ils sacrifient aux Diables.* Esperer le Salut pour des gens qui sont en cet état; c'est visiblement contredire l'Ecriture. Elle détruit encore cette esperance en parlant de la conversion des Gentils; aprés leur conversion; ils sont vivifiez, ils obtiennent misericorde; *maintenant vous avez obtenu misericorde*, ils sont affranchis de la condamnation, *il n'y a donc maintenant nulle condamnation, ils sont convertis des Idoles au Dieu vivant & à Jesus-Christ le Pasteur & l'Evéque des ames.* Avant leur conversion le Dieu

vivant n'étoit point leur Dieu; l'Evêque des ames n'étoit point leur Evêque. Je ne ſai comment aprés cela des Theologiens qui prennent l'Ecriture pour la régle de leur foi, oſent ſoûtenir le Salut des Payens.

Jugez-en enfin par la conduite des Apôtres qui ſont les premiers Miſſionnaires du Chriſtianiſme, & par celle des Saints heritiers de leur zéle. Jugez-en par les fatigues, par les contradictions, par les martyres à quoi ils s'expoſoient eux & leurs Proſelytes. Il ne faloit qu'une prudence ordinaire pour prévenir tout cela, s'il eût été vrai que les Nations euſſent pû ſe ſauver dans le Paganiſme. Nous n'avons nul beſoin du ſecours de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique pour ſavoir que pour convertir les Payens on leur repreſentoit l'extrême peril où ils étoient, autrement on n'en eût pas converti un ſeul. Suppoſons, je vous prie, qu'un Miſſionnaire aille avec une Theologie favorable au Salut des Payens tenter leur converſion : d'a-

bord il leur explique le Christianisme ; cela ne suffit pas pour dissiper les préjugez. S'il presse les grands motifs du Ciel & de l'Enfer, on lui dira ; nous avons appris que vous croyez qu'en demeurant dans nôtre ancienne Religion, nous ne laisserons pas de nous sauver ; Dites nous franchement ce que vous en pensez. Il declare que c'est là son sentiment. Que ne nous laissez-vous en repos lui replique-t'on. Vous nous parlez quelquefois des fatigues que vous avez essuiées pour nous apporter vôtre Christianisme. Vous deviez vous les épargner, nous ne vous en avons nulle obligation. Depuis que vous étes dans nôtre Pays vous l'avez rempli de tumulte. Ceux que vous avez persuadez sont haïs de leurs proches, les prisons en sont pleines, on en a envoyé plusieurs au supplice; Quelle imprudence, quelle folie n'y a-t'il pas de se donner tant de peine, & d'en donner tant aux autres pour rien? Si vous nous disiez que sans vôtre Christianisme nous ne pouvons étre sauvez, nous vous saurions gré de

vôtre charité, nous vous écouterions, nous examinerions les fondemens de vôtre Religion. Mais nous ne voulons point souffrir les desordres qu'elle nous cause, puisque sans elle nous pouvons nous sauver. Tout ce que ce Theologien pourra dire, c'est qu'il donnera de nouvelles lumieres, & que par là il facilitera le chemin du Ciel. Tant qu'il ne s'agira que du plus ou du moins, on ne l'écoutera point, & on dira que l'on tâchera de se sauver selon les lumieres que l'on a, plûtôt que de laisser remplir le Pays de desordres & de confusions.

Il seroit aisé de montrer que la Theologie favorable au Salut des Payens est d'une pernicieuse consequence, soit en conduisant à l'indifference des Religions, soit en diminuant la reconnoissance que nous devons à Dieu pour les lumieres qu'il nous a données. Mais pour ne point sortir de nôtre sujet nous remarquons seulement que cette Théologie est capable de refroidir le zéle que l'on doit à la conversion des Gentils.

Vous avec vû les malheurs qui en ſont les objets de nôtre pitié. Ils adorent le Diable ſous le nom de mille ſortes d'Idoles, ils violent la Loi naturelle par le dereglement de leurs mœurs, & par ce double égarement de l'eſprit & du cœur ils ſont en danger d'être durant toute l'éternité les victimes de la Juſtice Divine. Que ne pouvons nous ſecourir tant d'ames qui ſe perdent? Il ne nous eſt pas poſſible de leur aller porter la lumiere dans un ſi grand éloignement. Nous ne vous dirons rien aujourd'hui, ſi ce n'eſt que vous pouvez former des vœux. Qu'il te plaiſe ô Dieu faire connoître tes voyes & manifeſter ton Salut à toutes les Nations. Nous te prions de vouloir les éclairer de la lumiere qui nous rejoüit, & de les mettre dans le chemin où tu nous as mis. Veüille nous y conduire par ta bonté, & faire qu'aprés avoir vêçu ſelon la lumiere de ton Evangile nous ſoyons participans des promeſſes que tu nous as faites. Amen.

Fin du deuxiéme Sermon.

TROISIE'ME SERMON SUR LA CONVERSION DES GENTILS.

TROISIEME

SERMON

SUR

LA CONVERSION DES GENTILS,

Pſeaume 117. Verſet 1.

Toutes Nations loüez le Seigneur.

L'Idée de la Converſion des Nations a dû vous plaire, ſi ſelon les engagemens les plus indiſpenſables de la Religion vous étes ſenſibles à la gloire de Dieu & au ſalut de vôtre prochain. Le monde converti, c'eſt à dire un Temple où le vrai Dieu ſoit uniquement adoré par tous les hommes, & d'où ils ne ſortent que pour être tranſportez dans un autre Temple qui eſt le ſejour éternel de la felicité; Je ne ſçai, mes Fre-

res, ſi l'on peut propoſer une idée plus agréable à de vrais Chrêtiens? Mais ſi ce n'eſt qu'une ſpeculation impraticable, le plaiſir qu'elle donne ſe termine à une douleur réelle qui fait dire: Eſt-il poſſible que le ſeul vrai Dieu ſoit toujours deshonoré ſur une terre qu'il a creée pour ſa gloire, & que de tous les Dieux, il ſoit le plus mal ſervi? Sera-t'il toujours dit que de tant d'hommes il y en ait ſi peu dans le chemin du Ciel? Cherchons quelque moyen pour faire durer le plaiſir que donne l'idée, que nous venons de preſenter à vos eſprits. Pour cet effet conſiderons la converſion des Nations dans ſon accompliſſement. Nous en avons fait l'objet de vos ſouhaits dans nos deux entretiens précedens. Nôtre deſſein nous oblige à vous montrer comment elle s'accomplit. Ici nous ſommes ouvriers avec Dieu. Aprés cette expreſſion, qui eſt de S. Paul, vous ne trouverez pas étrange que nous diſtinguions dans ce grand myſtere l'ouvrage de Dieu & l'ouvrage de l'homme, le conſeil de Dieu & nôtre devoir. C'eſt le plan

de cet entretien ſur lequel nous prions Dieu de répandre ſa benediction. Ainſi ſoit-il.

Comme nôtre principal but eſt d'allumer vôtre zéle pour l'accompliſſement de l'oracle qui appelle les Nations à la participation de la Grace, nous nous contenterons de faire quelques reflexions ſur la converſion des Infideles conſiderée comme l'ouvrage de Dieu.

Les reflexions que nous avons à faire ſur le deſſein que Dieu avoit d'appeller les Nations regardent la verité, le miracle & le progrés de ce grand évenement. Les Nations ont été appellées à loüer le Seigneur, c'eſt la verité. Nous qui étions originairement Gentils, nous loüons le Dieu d'Abraham d'Iſaac & de Jacob. Ce Dieu qui ſe cachoit à nos peres, qui étoit pour nous un Dieu inconnu, eſt venu nous chercher ſelon les richeſſes de ſa Grace en nous diſant me voici. Ne nous plaignons point des lenteurs de la Grace, quand même elle ne nous auroit jamais éclairez & qu'elle nous eût laiſſez nos peres & nous au pied

des Idoles muettes & insensibles; nous n'aurions pas eu lieu de nous plaindre. Elle ne nous devoit rien, tout ce qu'elle a fait pour nous n'est que pure misericorde. Loüons-la de ce qu'enfin elle est venuë, & ne lui reprochons pas un retardement de quatre mille ans. Durant cet intervalle elle pensoit à nous, elle étoit en chemin, nous étions si loin qu'il a falu tout ce tems là pour nous rencontrer. Elle couroit & nous nous enfuyons. Heureusement elle a couru plus vîte que nous & nous a arrêtez. Le vrai DIEU a voulu être nôtre portion, il a éclairé les lieux qui étoient dans l'ombre de la mort.

Pour bien sentir une si grande faveur il faudroit se representer où nous en serions sans cette revolution, & rappeller ce que nous avons dit du malheur des Nations qui sont encore ce que nous aurions été. Nous vous avons déja engagez par cette idée à loüer Dieu. Ce n'est pas par hazard que nous revenons à la même exhortation. Nous ne saurions trop loüer Dieu de ce qu'en dissipant les

tenebres il a voulu prendre dans nos cœurs la place qu'y tiendroient les Démons sous les differens noms des Idoles que la superstition auroit fabriquées. Le Psalmiste nous appelle à loüer le nom du Seigneur, & nous parle quand il parle aux Nations. Répondons à son exhortation par nos loüanges, loüons le Seigneur de ce qu'il a bien voulu étre nôtre Dieu & devenir l'objet des hommages que nous aurions rendus à des objets indignes d'étre adorez.

Loüons-le de ce qu'il ne s'est pas montré à nous comme un Dieu irrité. Les hommes qu'il n'a pas appellez à sa connoissance ne le voyent que sous cette face. Le premier objet qu'ils rencontrent en sortant du monde est un Dieu en colere; & cet objet les occupera durant toute l'Eternité. Si Dieu par sa misericorde n'eût pas interrompu le cours d'une malheureuse succession, qui faisoit passer aux enfans les Idoles & les pechez des peres, nous nous trouverions chargez de ce funeste Patrimoine. Ennemis du vrai Dieu en cette vie, nous au-

rions en mourant rencontré cette face dont les regards éternels sont l'enfer des Reprouvez. Rien n'est plus à propos qu'une exhortation qui nous solicite à loüer un Dieu assez bon pour nous montrer une face de misericorde à nous pecheurs, à nous qui sans cela eussions herité du Paganisme de nos Ancêtres. Nous voyons un Dieu appaisé par le précieux Sang de son Fils unique. Qui ne loüeroit un Seigneur si misericordieux?

Loüons encore le Seigneur de ce que l'ennemi ayant tâché de faire revivre le Paganisme dans les superstitions que l'on avoit fourrées dans la Religion Chrêtienne, nous sommes en possession du Christianisme le plus pur. Plusieurs de ceux qui font leur devotion de ces superstitions, disent que ce sont des coûtumes payennes que l'on a consacrées. Il y a apparence que si Dieu eut laissé faire l'ennemi, on auroit peu à peu ramené tout le Paganisme sous un nom Chrêtien, & que la venuë de Jesus-Christ dans le monde n'auroit servi qu'à

rendre les hommes plus inexcuſables. Loüé ſoit Dieu pour s'étre oppoſé au cours de ce ſtratageme par la lumiere de la Reformation, & pour nous avoir éclairez de cette lumiere dans un tems où nous voyons que pluſieurs Nations en ſont privées. Que nous avons de raiſons de loüer Dieu! Il a été neceſſaire de nous acquitter de ce devoir, auſſi-tôt qu'en conſiderant la verité de l'accompliſſement du Myſtere, nous nous trouvons du nombre des Nations que le Pſalmiſte exhorte à loüer Dieu. *Toutes Nations loüez le Seigneur.*

Mais aprés avoir touché ce devoir faiſons d'autres reflexions ſur la verité de l'accompliſſement. Rien n'eſt plus glorieux pour les anciens Oracles que d'étre ainſi accomplis. Je vois par la vocation effective des Gentils que les Prophetes qui parlent dans l'Ancien Teſtament étoient inſpirez. Ils ont unanimement prédit cette vocation long-tems avant qu'elle arrivât. La gloire de leurs Oracles eſt qu'enfin ils ont été accomplis. Les Juifs en nous conteſtant nôtre

vocation font tort aux Prophetes, & ne les respectent qu'en apparence. Desavoüez vos Prophetes, renoncez à vôtre revelation, ou convenez que la vocation qu'ils ont prédite a été accomplie. Pour nous nous croyons qu'ils étoient divinement inspirez, parce que nous voyons un seau authentique de leur Mission dans l'accomplissement de leurs prédictions. Il est difficile que des gens qui attendent encore qu'elles soient accomplies aprés trois & quatre mille ans de publication n'en ayent mauvaise opinion, & qu'ils ne se trouvent reduits à desavoüer Moyse, ou ce qui est beaucoup plus raisonnable à avoüer Jesus-Christ, en qui les anciennes Propheties sont oui & Amen.

Mais si par les évenemens Evangeliques nous prouvons la Divinité de la Mission des Prophetes, il est vrai qu'ils rendent le change à l'Evangile. Les deux Testamens se prouvent mutuellement, comme le Nouveau prouve l'Ancien, l'Ancien prouve le Nouveau. Nous venons de voir que les Prophetes gagnent du crédit

crédit par les évenemens Apoſtoliques, les Apôtres s'accréditent auſſi par les prédictions des Prophetes. Il eſt arrivé que les Nations Payennes ont adoré le Dieu d'Iſraël. Cela avoit été prédit long-tems auparavant. On reconnoît par là que c'eſt l'œuvre du Seigneur qui voit de loin les choſes les plus cachées dans les tenebres du temps.

Laiſſons là les anciennes prédictions, nous en avons aſſez dit. Ne conſiderons que les prédictions de Jeſus-Chriſt pour enter ſur la verité de leur accompliſſement une preuve de l'Evangile. Nôtre Seigneur prédit que les Nations ſe convertiront. On trouve cette prédiction en pluſieurs endroits de ſon hiſtoire. Il faut avoüer que ce n'eſt pas une de ces choſes que la prudence humaine pût découvrir par les conjectures. Il trouvoit des obſtacles par tout; les Juifs s'y oppoſoient avec toute la force de leurs préjugez; les Payens en avoient encore davantage. Ceux là ne vouloient pas que le Meſſie ſortit de chez eux; les autres mépriſoient

tout ce que la Nation Judaïque pouvoit produire. Nonobstant une opposition si universelle, Jesus-Christ prédit qu'il sera écouté & crû parmi les Nations. *Quand je serai élevé je tirerai tous les hommes à moi.* Or en parlant ainsi il avoit en vûë le genre de sa mort, sachant que comme le Serpent d'airain avoit été élevé pour la guerison des Israëlites, il seroit aussi élevé sur un infame bois pour le salut du genre humain. Y avoit-il la moindre apparence qu'un Crucifié se fit suivre par les Nations. Raisonnez selon le cours de la sagesse ordinaire, vous conjecturerez qu'un homme que l'on a vû expirer sur la Croix sera méprisé par la Nation qui l'a condamné, & qu'aucune autre Nation n'aura d'estime pour lui? Jamais il n'y eut d'évenement plus contraire aux apparences que la conversion des Gentils à l'occasion d'un Crucifié. Cependant Jesus-Christ en parle avec clarté, il ne met point son honneur à couvert sous des équivoques. Si en quelques endroits il ménage les Juifs en envelo-

pant ſa penſée dans les paraboles , il s'explique ailleurs ſans la moindre ambiguité , & dit d'une maniere fort nette qu'il tirera tous les hommes à lui. On jugera par là ſi Dieu l'a envoyé ou s'il s'eſt envoyé ſoi-même. Que l'on diſe tout ce que l'on voudra de lui en cas que ſa reputation ne ſorte point de la Judée, & qu'il n'ait point de Diſciples ailleurs. Mais ſi les Nations ſe ſoûmettent à l'Evangile, ce ſera une preuve indubitable qu'il a été envoyé de Dieu. Preuve d'autant plus certaine qu'il n'a pas long-tems tenu les eſprits en ſuſpens. Bien-tôt la Prophetie commença à s'accomplir. Le ſiecle où ſa mort arriva vit venir les Payens en foule à ſon école , le Dieu d'Iſraël fut adoré parmi les Nations. Glorifions en ſuite le Seigneur par quelques reflexions ſur le miracle de l'évenement.

Ce Miracle eſt une complication de pluſieurs Miracles. On trouve dans la converſion des Gentils , que les aveugles recouvrent la vûë, que les muets parlent , que les morts re-

tournent à la vie. Vous ne trouverez point d'excés dans cette Metaphore, ſi vous conſiderez bien ce que c'eſt qu'un Payen converti. L'Ecriture nous permet de dire qu'avant ſa converſion il êtoit aveugle, ſourd, muet, mort, & qu'en devenant Chrêtien il reçoit avec la vie, la vûë, l'ouïe & la parole. De ſorte que ſi quelques-uns diſent encore, eſt-il celui qui devoit venir ou en attendrons-nous un autre? Nous répondrons juſte en diſant ſeulement que les aveugles voyent, que les ſourds entendent & que l'Evangile eſt reçû par les Payens. Quoique cette merveille ſoit pour l'eſprit, elle n'eſt pas moins glorieuſe pour nôtre grand Redempteur que les Miracles qu'il a operez ſur le corps. Pour la bien conſiderer examinons ce qu'il y avoit à faire pour convertir le monde, & quels moyens la Providence à employez dans l'execution de ce grand projet; Aprés quoi vous conviendrez que la converſion du monde n'eſt pas moins miraculeuſe que les prodiges qui ont frapé les ſens dans la publica-

tion de l'Evangile.

Ce qu'il y avoit à faire pour convertir le monde, ſe reduiſoit à guerir les préjugez de l'eſprit, & les paſſions du cœur. L'eſprit étoit occupé par de fauſſes Religions que l'on goûtoit dés l'enfance, & que l'on avoit honte d'abandonner aprés y avoir vieilli. C'étoit des erreurs hereditaires. Jeremie pour marquer la profondeur des impreſſions de cette nature dit, que le peché de Juda étoit écrit *d'un greffe de fer & d'un ongle de diamant*, & ſi l'on pouvoit parler ainſi des erreurs d'un Peuple où elles étoient ſans ceſſe combatuës par les Prophetes, combien plus profonds étoient les traits des erreurs payennes parmi des Peuples qui n'avoient pas les mêmes avantages? La raiſon aux abois faiſoit quelques objections. On lui oppoſoit une vaine antiquité, une Tradition fabuleuſe, l'exemple de ceux qui paſſoient pour ſages, les Sophiſmes des Prêtres intereſſez, le danger qu'il y avoit à quitter le chemin battu. La raiſon achevoit d'expirer ſous le poids de ces conſidera-

tions. Aprés que l'on avoit perdu ce Guide interieur la ſuperſtition tenant lieu de raiſon rendoit l'eſprit inacceſſible à la lumiere. Il faut abbattre toutes ces forterefſes élevées contre la connoiſſance de l'Evangile, abjurer des Idoles que l'on prend pour des Dieux, renoncer à tout ce l'on adore. Au lieu des Religions que l'on aime plus que la vie, il ſera neceſſaire pour être Chrêtien de leur ſubſtituer la Religion de Jeſus-Chriſt, c'eſt à dire une Religion qui paroît nouvelle quoi qu'elle ne le ſoit pas, & de mettre dans la place des Jupiters ou des Mars, ou des Heros que l'on croit Diviniſez, un homme né dans un Pays que l'on mépriſoit, & qui a fini ſa vie ſur un infame bois. Il eſt difficile de connoître bien la force des préjugez ſans convenir que ce grand changement ne ſe pouvoit faire avec un pouvoir moindre que celui qui a vaincu la nature dans la guériſon des malades, & dans la reſurrection des morts. S. Pierre fait ſentir cette verité aux fidéles à qui il écrit ſa premiere Epître en leur diſant; *Mais vous étes le Peuple acquis*

afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appellez des tenebres à sa merveilleuse lumiere. Il ne faloit pas moins pour cela que la puissance de celui qui au commencement tira la lumiere des tenebres.

Le cœur n'etoit pas plus aisé à guérir que l'esprit. Tous les préjugez qui combattoient en faveur des Idoles se retrouvoient à la défense d'un cœur corrompu qui avoit le plaisir de voir la plûpart de ses passions autorisées par la Religion. En les satisfaisant il croyoit sacrifier aux Dieux ou les imiter ; les pechez passant ainsi pour des actes de Religion, étoient munis de tous les faux argumens que l'on alleguoit pour defendre la Religion. Joignez à cela le penchant du cœur, tous les avantages qu'une nature corrompuë donnoit au crime, la douceur, le plaisir, les delices qu'y rencontrent des hommes de chair & de sang, vous avoüerez que le peché paroissoit encore plus invincible que l'erreur. Il faut cependant que les Idoles du cœur tombent aussi bien que celles de l'esprit, il faut

que les hommes en abjurant toutes les passions criminelles fassent succeder le desinteressement à l'avarice, la sobrieté a l'intemperance, la chasteté à la luxure, & les changer en hommes tout nouveaux. C'est là le projet de l'Evangile.

Comment est ceque la Providence a travaillé à l'execution. Si l'on eût assemblé tous les Philosophes, & tous les Politiques, pour savoir d'eux comment réüssir dans ce grand dessein ; D'abord ils eussent dit qu'il étoit inutile d'y penser & qu'il étoit inpraticable. Pressez de déclarer du moins les moyens qu'ils jugeoient les plus efficaces en apparence ; l'un eût conseillé la force ouverte, un autre eût été pour des Orateurs éloquens, un autre eût crû que des Philosophes subtils étoient plus propres. Mais si quelcun mieux informé que les autres des voyes de la Providence, eût dit que pour lui il estimoit qu'il suffisoit d'employer une douzaine d'hommes méprisables par leur Profession, sans esprit, sans litterature, & que par leur Ministére le monde abandonneroit ses Idoles & ses

crimes, on eût cru qu'il y eût eu de la raillerie dans une ſi extraordinaire ouverture. Parlons ſerieuſement lui eut-on dit, c'eſt une affaire grave ſur laquelle on ſouhaite de ſavoir nôtre opinion. En nous choiſiſſant on a cru prendre des perſonnes ſerieuſes, & vous venez plaiſanter en diſant vôtre avis. Vous voulez peut-être par un tour ſingulier d'eſprit nous faire entendre que le deſſein propoſé eſt impraticable, & que l'on en viendroit auſſi peu à bout par la force, par l'éloquence & par la Philoſophie que par le moyen des douze Idiots. Si aprés cela il perſiſtoit à ſoûtenir ſa methode on le prendroit pour un inſenſé, & l'on auroit raiſon, à parler ſelon l'homme. Il y a de la folie à ſe mettre en tête qu'avec douze hommes d'un tel caractere on puiſſe convertir le monde au Chriſtianiſme. C'eſt là la folie de Dieu. Je n'euſſe pas oſé parler avec tant de liberté, ſi S. Paul ne l'eût dit avant moi. Il appelle l'Evangile la folie de Dieu, parce qu'il paroît tel aux hommes & qu'ils l'appelloient de ce nom là. Il ſe trouve que cette folie apparente

étoit une souveraine Sagesse, car le moyen qui a si peu l'air de réüssir a eu un succés avantageux. Ce que la force, l'éloquence & la Philosophie n'auroient pû commencer qu'imparfaitement, a un heureux succés par le Ministere de nos Pescheurs. Le fait est constant; que l'on remonte de Siecle en Siecle pour verifier la Genealogie du Christianisme embrassé par les Nations, on trouvera à la tête ces douze Tiges comme autant de Patriarches d'où est sorti le monde Chrêtien. Comment cela s'est-il pû faire? Nous répondons que le Ministére des Apôtres tira toute son efficace d'un pouvoir miraculeux. Ils parloient des langages qu'ils n'avoient jamais appris, ils guerissoient les malades, ils ressuscitoient les morts, & l'Esprit de Dieu agissant sur les Auditeurs comme sur les Ministres de l'Evangile, on conçoit aisement que l'Evangile devoit avoir son cours parmi les Nations; & par là nous prouvons démonstrativement que c'est l'œuvre de Dieu. Ne demandez plus comment cela s'est pû faire, ou ne le de-

mandez qu'aux libertins qui revoquent en doute les miracles à la faveur deſquels l'Evangile a détruit les forteresſes du Paganiſme. Preſſez ces faux Philoſophes, obligez les à vous dire comment l'Evangile a pû triompher par le Miniſtere des Peſcheurs. Vous verrez ce que l'on voit ordinairement lors que les impies entreprennent de détruire les hypotheſes du Chriſtianiſme ſous pretexte de quelque difficulté, ils retombent en d'autres hypotheſes plus inconcevables. En effet il eſt plus inconcevable que douze hommes tels que l'étoient les Apôtres établiſſent l'Evangile parmi les Nations ſans le ſecours du Ciel, qu'il ne l'eſt que le Ciel ait remué la nature pour favoriſer le cours de l'Evangile : D'où naît l'argument que S. Auguſtin a fait valoir il y a long temps, lors qu'il a dit qu'il faut reconnoître la verité des anciens miracles, ou convenir que ſi l'Evangile s'eſt établi ſans Miracles, cet évenement eſt le plus grand des prodiges. Quelque parti que l'on prenne, on doit adorer la Puiſſance de

Dieu. C'est là ce qu'il y a de miraculeux sur l'évenement. Encore un mot sur son progrés.

Il s'est converti assez de Nations pour donner lieu aux réflexions que nous venons de faire. Les premiers Siecles ont vû l'Evangile se répandre de lieu en lieu. Ces Siecles heureux où il ne pouvoit vaincre ni regner que par la pieté des Saints & par les Miracles du Ciel, ont vû l'Evangile porté à l'Orient & à l'Occident de la Judée avec une rapidité que l'on ne conçoit pas. Je ne m'arrête pas aux tems fabuleux de l'Histoire de la conversion des Nations: Elles font remonter le plus haut qu'elles peuvent la datte de leur vocation au Christianisme, c'est une espece de Noblesse que l'on rend la plus ancienne que l'on peut. Mais sans contester les Genealogies de la Foi des Nations, attachons-nous à ce que l'Histoire a de certain. Il est évident qu'avant que l'Eglise vît couronner aucun de ses enfans, elle en avoit un tres-grand nombre presque par tout le monde connu. Ils soûpiroient sans doute

pour la gloire qu'elle eut depuis, & souhaitoient la conversion des têtes couronnées, afin que l'Eglise se reposât à leur ombre, & qu'elle pût croître à la faveur de leur autorité. En cela le zéle des Chrêtiens se méprenoit, car aussi-tôt que l'Eglise monta sur le thrône des Césars, elle ne marcha plus qu'à pas lens, comme si le poids de sa prosperité eût retardé le progrés de ses conquêtes. Les affaires se faisoient beaucoup mieux & plus vîte lors que le monde ne s'en mêloit pas. Certainement de la maniere que les choses alloient lors qu'elle ne combattoit que par la pieté de ses enfans, il y a de l'apparence qu'aprés deux ou trois Siecles de plus le Christianisme eût couvert toute la Terre. Le tems de la plenitude des Gentils ne devoit pas parvenir si-tôt. N'en demandons pas la raison à celui qui a les tems & les momens en sa puissance. Il mit les choses en train dans les premiers Siecles, où sa vertu paroissoit plus à découvert, aprés quoi il laissa agir les causes secondes dans un cours apparemment naturel, quoi que soûte-

nu par une Grace invisible, sans laquelle nulle Nation ne pouvoit dire que Jesus soit le Christ. Il a amené de tems en tems quelques Peuples à sa connoissance. N'étant pas content à moins qu'il n'ait tout, conformement aux anciens Oracles, il médite d'autres conquêtes. Chrêtiens vous faites profession d'étre ses Soldats. Il vous appelle pour combattre sous ses Enseignes, & pour porter la gloire de son nom jusqu'aux extremitez de la Terre. C'est par là que nous entrons dans la consideration de l'accomplissement de nôtre Oracle par rapport à vous. C'est le sujet de nôtre seconde partie.

Pour ne pas employer de nouveau les motifs que nous avons déja tirez de la gloire de Dieu & du salut du prochain, nous employerons deux exemples pour obtenir de vous plus que de simples desirs pour le salut des Nations. Ce sont deux exemples bien differens par leur nature quoique nous les fassions concourir au même but. L'un est le zéle des Saints, l'autre est le zéle des fausses Religions.

Nous employons & le feu de l'Autel & le feu étrange, pour tâcher de vous communiquer une ardeur ſalutaire aux Nations.

Contemplez en premier lieu le zéle des Saints. Vous ſavez que S. Paul arrêté ſur le chemin de Damas par une voix du Ciel répondit ; *Que veux-tu Seigneur que je faſſe?* Comme s'il eût dit, je renonce à la commiſſion que m'a donnée le Souverain Sacrificateur de Jeruſalem. C'eſt à tes Ordre que je veux obéir, ordonne ce que je dois faire. Je n'aurai deſormais point d'autre volonté que la tienne. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que nous nous ſouvinſſions à l'exemple de ce Saint homme des reſolutions que nous prenons lorſque quelque endroit de la Parole de Dieu nous a vivement touchez. Helas ! ce ne ſont que des éclairs, Nôtre feu paſſe bien vîte, aprés nous être dévoüez à la volonté de Dieu, nous revenons bien-tôt à la nôtre en oubliant nos engagemens & nos vœux. Nous vous parlons d'un homme qui n'en uſa pas de même. Ayant appris que le Ciel l'avoit fait

l'Apôtre des Gentils il consacra à ce Ministére le feu qu'il avoit à executer sa premiere commission. Ne pressez pas trop cette pensée, il ne respiroit auparavant que le sang de ceux qu'il persecutoit, & eût fait perir le dernier des Chrêtiens avec la même joye qu'il eut en voyant lapider le premier des Martyrs. Son nouveau zéle sans avoir la cruauté de celui par où il avoit crû se signaler, en avoit toute l'ardeur. Il est envoyé pour convertir les Gentils. Aussi tôt il court, il vole, on a de la peine à le suivre. On le voit en tant de lieux, que l'on ne conçoit pas comment il a pû y aller. L'Ecriture Sainte ne nous apprend qu'une partie de ses voyages, comme si le S. Esprit eût craint qu'en les racontant tous il n'eût donné prise à l'incredulité. Il s'est contenté de nous faire voir S. Paul en Syrie, en Arabie, en Macedone, dans l'Asie mineure, & en quelques autres endroits; Mais il n'y passe pas comme un Voyageur qui n'a rien à faire qu'à contenter sa curiosité. Il sejourne dans les lieux où il va, il y fait

fait les affaires de ſon Maître, & y retourne même plus d'une fois pour ne pas laiſſer perir les fruits de ſon Miniſtére. Aprés avoir planté l'Evangile dans les Provinces que nous venons de nommer, ſon zéle n'eſt point ſatisfait qu'il naille à Rome pour faire regner ſon Maître dans la Ville Capitale du monde connu. *Je ſuis prêt*, dit-il aux Romains, *de vous annoncer l'Evangile.* L'Epître aux Romains où il parle de la ſorte fut écrite de Corinthe. De Rome à Corinthe il y avoit des Mers à traverſer, & des perils à eſſuyer. Tout cela n'effraye point S. Paul. Je ſuis prêt à ſurmonter ces difficultez, j'en ai eu pluſieurs fois le deſſein; Il ne m'a pas été poſſible de me ſatisfaire, mais je ſuis prêt à profiter de la premiere occaſion. Il en trouva une enfin.

Les Juifs l'avoient accuſé devant le Tribunal de Feſtus Gouverneur de la Judée pour les Romains. L'accuſation ne regardoit au fond que des queſtions de Religion diſputées entre les Chrêtiens & les Juifs, & le preten-

du criminel s'en ſeroit aiſément tiré comme en d'autres occaſions ; mais il avoit une forte envie d'aller prêcher à Rome, & en faiſoit un article conſtant dans ſes prieres, afin qu'en *quelque maniere que ce ſoit*, dit-il, il pût obtenir de Dieu quelque moyen de ſatisfaire ſa ſainte paſſion. Feſtus lui demanda s'il vouloit monter à Jeruſalem pour être jugé. Mis à ſon choix il aime mieux aller à Rome. *Non*, répond-t-il, j'*aßiſte au Siege Judicial de Céſar où il me faut être jugé.* S'il demande ſon renvoi à Rome, ce n'eſt pas pour y être jugé plus favorablement, mais pour avoir occaſion d'annoncer l'Evangile dans une Ville qu'il eût voulu convertir. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé on lui donna un Soldat pour garde. Il y a beaucoup d'apparence que ſon Garde fut bien tôt ſon priſonnier en Jeſus-Chriſt. Quoi qu'il en ſoit, S. Paul pendant ſon ſejour dans Rome amena pluſieurs ames priſonnieres à ſon divin Maître. Je vous laiſſe penſer avec quelle tendreſſe ces nouveaux Chrétiens aimoient l'Apôtre qui étoit venu

de ſi loin travailler à leur Salut ; leurs larmes ne le retiendront pas. Il étoit pleuré par tout, rien ne l'arrête. Aprés avoir mis l'Evangile en poſſeſſion d'une Ville, il en ſortoit pour donner cours à la lumiere. Etant à Rome il ſe fait un plan de la porter par tout où l'on avoit fait voler l'Aigle Romaine, & de conquerir lui ſeul autant de Pays que Rome en avoit conquis durant pluſieurs Siecles. Rien n'arrête l'execution de ce grand projet, S. Paul échape aux empreſſemens de ſes amis, & va en faire d'autres en Eſpagne, dans les Gaules & par tout le monde. Je parle aprés un Auteur qui étoit contemporain de ce digne Apôtre, c'eſt Clement Romain ; il dit que S. Paul *inſtruiſit le monde entier dans les voyes de la Juſtice depuis l'Orient juſques à l'Occident.* Il eſt vrai-ſemblable que cet Auteur parle le ſtile de ce tems là, où l'on parloit comme ſi l'Empire Romain n'eût point eu d'autre bornes que celles du monde. Poſons que S. Paul n'ait planté l'Evangile que dans les lieux où Rome avoit

arboré ses Etendarts, cela ne s'est pû faire qu'avec une si prodigieuse rapidité que les Anciens ne savent à quoi le comparer en vîtesse. L'un dit que c'étoit un oiseau, un autre que c'étoit un laboureur qui avoit des aîles pour pouvoir lui seul cultiver toute la Terre. S. Jerôme en le voyant courir d'une Mer à l'autre Mer, dit qu'il ressemble au Soleil, & lui applique la description que David fait du cours de cet Astre. Rapidité d'autant plus merveilleuse qu'en chaque endroit S. Paul étoit obligé de sejourner quelque temps pour y faire du fruit. Il y a plus que cela, presque en chaque endroit il rencontroit des obstacles. S'il avoit le bonheur de faire des Chrêtiens qui le retenoient par leur tendresse, il s'attiroit aussi des Persecuteurs qui l'arrêtoient par leurs injustices. Que l'on fasse réflexion sur les épreuves par où il a passé, & qu'il raconte lui-même. L'on ne sait comment concilier tous ces retardemens avec le progrés rapide de son Ministére.

Nous avons tiré de la nuée lumi-

neuſe que forment les Saints, un Saint de la premiere grandeur pour vous donner une idée plus pleine du zéle Apoſtolique. Les autres Apôtres ont auſſi couru pour porter la lumiere Evangelique. Si nous ramaſſons ce que l'Ecriture Sainte & l'Hiſtoire Eccleſiaſtique nous apprennent d'eux, nous conviendrons qu'ils ont brûlé d'un beau zéle, & qu'ils meritent un ſecond rang aprés l'Apôtre des Nations. Je mets dans un troiſiéme, les autres Saints que l'on a tres-juſtement nommez hommes Apoſtoliques. Les premiers Siécles ont vû un tres grand nombre de Chrêtiens répandre avec empreſſement la lumiere qu'ils avoient reçûë. Le feu a cela de propre qu'il gagne toûjours tant qu'il a prés de ſoi quelque matiere combuſtible, & qu'il embraſeroit l'Univers ſi cette matiere étoit contiguë, & que l'on ne coupât pas le chemin aux flâmes. Tel étoit le feu ſacré dont brûloient les Saints. Auſſi-tôt que la Samaritaine eut reconnu Jeſus-Chriſt pour Prophete, elle laiſſa ſa cruche, & s'en alla dire à

ceux qu'elle rencontra dans les ruës de Samarie; *Venez, voyez un homme qui m'a dit ce que j'ai fait, celui-ci n'est il point le Christ?* L'Evangeliste a voulu marquer exprés qu'elle laissa sa cruche, pour nous apprendre qu'elle oublia ce qu'elle étoit venuë querir, pour ne se souvenir que de ce qu'elle avoit trouvé. D'abord elle va faire part de sa joye à ses compatriotes. André n'eut pas plûtôt appris que Jesus-Christ étoit le Messie qu'il va dire à Pierre son frere; *Nous avons trouvé le Messie.* Les premiers Saints avoient la même ardeur à faire connoître Jesus-Christ. Ils en parloient à leurs parens, à leurs amis, à leurs compatriotes, à des inconnus, & eussent voulu en pouvoir parler à toute la terre. Plusieurs laissoient leurs cruches, plusieurs abandonnoient leurs emplois & leurs familles pour aller porter la gloire de leur nouveau Maître dans les Pays les plus reculez.

D'où venoit un si beau zéle pour la conversion des Nations? Tous les Saints dont nous vous parlons n'é-

toient pas Apôtres & n'avoient pas reçû une commiſſion ſpeciale pour prêcher l'Evangile aux Nations. Mes Freres, il n'eſt pas neceſſaire d'étre Apôtre pour travailler à la gloire de Dieu & au Salut du Prochain. Nous n'ignorons pas que le S. Miniſtere ne ſuppoſe dans le cours des régles Eccleſiaſtiques une vocation ſolennelle; Mais ceux que la Providence n'appelle pas à cette Sainte charge doivent contribuer ſelon leur pouvoir à l'avancement du regne de Dieu & du ſalut des hommes. Les premiers Chrêtiens concouroient à cela, animez par le Sang de Jeſus-Chriſt & par l'Eſprit de Dieu.

Le Sang de Jeſus-Chriſt rouloit dans leurs veines par le moyen de la foi; ils pouvoient dire à la faveur de cette communication myſtique, *je vis toutefois non point moi, mais Chriſt vit en moi.* Vous ſavez que la vie de Jeſus-Chriſt fut entierement conſacrée à la gloire de Dieu & au ſalut des hommes. Gloire de ſon Pere, ſalut de ſes créatures; définiſſez par là le Miniſtére de Jeſus-Chriſt vous

en aurez une juste idée. Le Sang que la foi faisoit couler dans les veines des Saints y produisoit de pareils mouvemens. Les Disciples à l'imitation du Maître, y répandoient à l'envi les uns des autres la lumiere qui met la gloire de Dieu dans un si grand jour, & qui seule est capable de conduire les hommes au ciel.

J'ai dit encore que les Saints étoient animez de l'Esprit de Dieu, de cet Esprit qui en se mouvant autrefois sur les eaux les mettoit en mouvement; & qui en se posant sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, fit sur eux des impressions qui les rendirent souples & agiles pour répandre l'Evangile. Le même Esprit anima les Saints leurs successeurs. Il en fit comme autant d'Apôtres. Ne demandons point comment des hommes pleins du Sang de Jesus-Christ, & de l'Esprit de Dieu se resolurent à tout souffrir pour donner cours à l'Evangile parmi les Nations. Nous avons découvert les ressorts de ce sacré zéle. Demandons plûtôt pourquoi le même Phenomene ne paroît

plus. Il semble que les mêmes causes devroient produire les mêmes effets La Foi nous communique le même Sang, & nous fait dire comme S. Paul, *je vis toutefois non point moi, mais Jesus-Christ vit en moi.* Le même Esprit habite en nous, autrement nous ne serions pas Chrêtiens. D'où vient donc que les mêmes principes n'ont pas de semblables consequences? Que dirons-nous de la tiedeur que l'on a communement sur le Salut des Nations? Cela vient de ce que le Christianisme n'est dans la plûpart qu'en apparence. Ils disent qu'ils sont Chrêtiens & ils ne le sont pas. Ils n'ont que le bruit de vivre & sont morts en effet. Ne demandez point comment le Sang de Jesus-Christ & l'Esprit de Dieu n'opere point en eux comme dans les premiers Saints. Ces morts spirituels n'ont part ni à l'un, ni à l'autre. Nous n'avons garde de dire que ce soit là le cas de tous les Chrêtiens; d'autres possedent l'un & l'autre, mais par leur negligence la chaleur du Sang de Jesus-Christ s'amortit, les

mouvemens du S. Esprit s'appesantissent. Veillez, veillez sur le feu de l'Autel, laissez agir ces principes interieurs, vous verrez renaître le zéle des Saints.

La gloire de Dieu vous appelle à secourir tant de Nations qui perissent en courant aprés de faux Dieux. Quoi! la découverte de la Boussole à la faveur de laquelle on peut aller par tout le monde, en ménageant les eaux & les vents, ne servira qu'à nous apprendre qu'il y a plusieurs Pays que nous ne connoissions pas. Ce n'est pas pour cela que la Providence a présidé sur l'art de la Navigation. Si les premiers Saints eussent eu le même avantage, il n'y a pas un endroit habité sur la Terre où ils n'eussent porté le Nom de Jesus-Christ. Leur tâche n'étoit que de suivre les Conquerans à la trace, & d'éclairer un monde que l'ambition avoit fait connoître. Je ne sçai si comme Alexandre ils ne pleuroient pas quelquefois de ce qu'il n'y avoit pas un autre monde à conquerir. Dieu gardoit plusieurs Nations sous

le voile des tenebres. Il vouloit reſerver quelque choſe pour eſſayer le zéle des Siécles les plus éloignez. Le voile eſt déchiré. Nous découvrons des Peuples qui n'ont jamais ouï parler de Jeſus-Chriſt, & nous ne ferons rien pour leur converſion! A quoi ſe termine le fruit de la Navigation? à contenter la curioſité. Nous liſons des Relations que nous trouvons agreables à cauſe des choſes ſingulieres que l'on nous y dit, mais qui en effet nous devroient affliger, puiſque l'on nous parle de Peuples entiers éloignez de la connoiſſance du vrai Dieu. Nous ſommes bien corrompus, nous n'aimons guere ni Dieu, ni le prochain, puiſque nous prenons plaiſir à des Relations où l'agrément des ſingularitez, eſt contrebalancé par le malheureux état des Peuples dont on nous raconte l'Hiſtoire. La douleur devroit l'emporter ſur le plaiſir dans ce mêlange.

On tire encore quelques autres fruits de la Navigation. D'un côté l'on apporte de precieux métaux qui facilitent le commerce, & qui enri-

chiſſent les familles ; d'autres endroits produiſent les remedes que la Medecine employe utilement. Par le moyen de la Navigation on rapproche pour nôtre uſage les agrémens que la Providence avoit partagez entre les Nations. Ce n'eſt pas pour cela qu'elle vous a ouvert une entrée parmi des Peuples auparavant inconnus. Elle vous montre des hommes qui periſſent, & vous vous amuſez à amaſſer les coquilles que vous rencontrez ſur les bords de la Mer où ils font naufrage. Sauvez-les, aprés cela vous vous payerez de vos ſoins en recevant les preſens de la nature. La pieté n'étant plus ſi vive que dans les tems où l'on diſoit ; *vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement*, Dieu a voulu intereſſer les Chrêtiens d'aujourd'hui dans la converſion des Nations, & récompenſer une ſi bonne œuvre même dés cette vie. On ne veut point ſervir Dieu ſans un ſalaire temporel, comme ſi le Ciel n'étoit pas une récompenſe aſſez pleine pour les ſervices les plus laborieux que l'on rend à Dieu.

Il a donc eu de la condeſcendance pour le foible des Chrêtiens, en leur payant d'une maniere ſenſible les efforts qu'ils feront pour porter la gloire de ſon nom dans les Nations qu'il leur découvre. Vous amaſſerez des treſors dans ce ſervice, je vous donnerai des remedes pour guerir vos maladies. J'ai mis la nature en état de reconnoître vos ſoins quelque part que vous alliez. Comment eſt-ce que l'on en uſe? On reçoit le ſalaire, & on ne fait rien ou preſque rien. Selon les projets de la Providence on devoit communiquer les lumieres du Chriſtianiſme pour pouvoir joüir des avantages que fourniſſent les Païs nouvellement découverts, mais on s'empare de ces avantages ſans ſe ſoucier beaucoup de donner les lumieres comme l'on y étoit engagé. On endort la conſcience ſous pretexte que l'on porte quelques Marchandiſes pour les échanger avec celles que l'on rapporte. Où eſt l'injuſtice dit-on? Il eſt aiſé de la voir, l'on ne ſatisfait point à l'engagement où l'on eſt entré avec Dieu. Il a promis les ri-

chesses naturelles des Nations, à condition qu'on les éclairât des lumieres de l'Evangile. Si au lieu de cela, on ne leur donne que du verre, du fer, du fil, de la laine, on est injuste à l'égard de Dieu, comme lors que pour une Marchandise précieuse on en donne une de bas prix. On ne considere pas assez que c'est à Dieu que l'on a affaire dans cette rencontre. Il n'est pas contre l'équité à parler d'homme à homme que l'on donne aux Gentils Marchandise pour Marchandise, selon les conventions que l'on fait avec eux. Il faut remonter plus haut. Outre ces conventions de particulier à particulier, il y en a une où l'on entre tacitement avec Dieu. *La terre est à lui & tout ce qu'elle contient.* Il n'a permis la découverte de tant de Nations qu'afin que l'on travaillât à les convertir; si lorsque l'on n'y travaille point, on tire de cette découverte quelque avantage temporel, on viole le contract tacite où l'on est entré avec la Providence. Faut-il que nous soyons contraints de presser ces sortes de considerations dans une rencontre où

l'interêt de la gloire de Dieu & du ſalut du prochain devroit ſuffire? Saints de l'Egliſe primitive qu'eſt devenu vôtre zéle? Sans aucune récompenſe temporelle, vous alliez au peril de la vie porter la lumiere ſalutaire. Mes Freres, ſi jamais exemple a donné de l'émulation & de la honte, vous croyez que c'eſt celui des premiers Saints; nous allons vous en propoſer un qui l'égale quoi qu'il ſoit pris dans un ordre bien different. C'eſt l'exemple des fauſſes Religions.

Je ne veux pas ici déterminer comment il arrive que l'on a tant de zéle dans les fauſſes Religions. Seroit-ce la ſuite d'un naturel corrompu qui nous donne de l'ardeur pour ce que le Ciel nous défend? Seroit-ce parce que les fauſſes Religions flattent quelquefois les paſſions humaines? Seroit-ce que les ſens ſurpris par les apparences d'une dévotion volontaire fomentent un zéle aveugle? Il peut y avoir de tout cela, & même quelqu'autre choſe ſelon l'occaſion. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que

souvent l'erreur est mieux servie que la verité. On est étonné de voir ce que firent les Sacrificateurs de Bahal pour le défendre contre les insultes du Prophete Elie. Ils criérent vers leurs Dieux depuis le matin jusques à midi. On les vit sauter & ressauter par dessus son Autel par un mouvement de dévotion. Comme il ne répondoit pas, ils redoublerent leurs cris ; & pour l'émouvoir encore mieux, ils se firent des incisions avec des lancettes & des couteaux. L'Historien Sacré remarque que *c'étoit selon leur coûtume.* Ils avoient donc accoutumé de se scarifier pour plaire à leurs Idoles. On ne finiroit jamais si l'on vouloit parcourir les dévotions prodigieuses que l'on a pratiquées à l'honneur des faux Dieux. Pour ne point sortir de nôtre sujet, nous ne parlerons que du zéle que les Phariſiens avoient pour les Idoles de leur imagination. Ils avoient ajoûté à la Loi de Dieu plusieurs autres Loix qui faisoient en quelque sorte une nouvelle Religion, & ne négligeoient rien pour la répandre. Nous ap-
prenons

prenons de Jeſus-Chriſt, que le Païs ne pouvant borner leur zéle, ils couroient les Terres & les Mers pour faire des Proſelytes, *Vous tournoyez la Mer & la Terre pour faire un Proſelyte*, leur dit-il, *& quand il l'eſt devenu vous le rendez fils de la gehenne le double plus que vous.*

Il n'eſt pas neceſſaire de remonter ſi haut pour trouver les exemples de ce zéle. Nous connoiſſons une Religion qui a ſes Phariſiens au dedans & au dehors. Qui eſt-ce parmi nous qui ne ſait pas les efforts que l'on a faits pour ne rien ſouffrir qui ne la reconnoiſſe dans les lieux où elle regne? Nous avons vû courir les Miſſionnaires de maiſon en maiſon, Prêtres Seculiers, Religieux, Laïques tout devenoit Miſſionnaires pour nous ſéduire. Il ne s'agit pas maintenant du zéle infatigable que l'on a pour faire regner Rome ſans contradition dans les Etats où elle eſt la maîtreſſe. Nous parlons des efforts qu'elle fait pour porter ſes conquêtes parmi les Nations les plus éloignées. Elle employe quantité de gens pour les Miſ-

ſions étrangeres ; & par une application incroyable elle s'eſt fait jour dans les deux Indes. Il eſt difficile quand on voit l'Hiſtoire de ce zéle de ne pas s'écrier en diſant, pourquoi donc n'en fait-on pas autant pour la verité ?

Rome nous inſulte ſur nôtre tiedeur, & prétend prouver par elle que nous n'avons ni la Religion de Jeſus-Chriſt ni ſon Eſprit. Comme l'on fait de ces reproches un argument que l'on prétend étre déciſifs dans nos Controverſes, il eſt à propos de nous y arrêter un peu, pour montrer combien peu il a de force, ſi ce n'eſt en ce qu'il doit nous donner autant de zéle pour la propagation de la verité que d'autres en ont pour donner cours à l'erreur.

Si par le zéle que l'on a dans les Religions on pouvoit prouver leur verité, Baal que ſes Sacrificateurs ſervoient juſqu'au ſang auroit été un vrai Dieu. Les Traditions que les Phariſiens répandoient avec tant de ſoin euſſent eu le caractere de la verité. Parcourez toutes les Religions que l'on a pratiquées avec zéle, il ne

faudra plus disputer contre elles. Saturne, Jupiter, Mars, Venus, toutes les Idoles du Paganisme gagneront leur cause, & comme souvent les fausses Religions sont en opposition, le zele que l'on a pour les unes & pour les autres, fera que des propositions contradictoires seront veritables. Tant d'absurditez montrent assez clairement que le zéle n'est pas un bon argument pour la Religion qui se glorifie de ses Missions étrangeres.

Considerons en second lieu les méthodes qu'elle suit dans sa propagation. Nous avons vû un tems où elle publioit quantitéde méthodes que l'on croyoit les plus propres pour faciliter ses conquêtes. On ne disoit pas tout, il y avoit deux méthodes que l'on pratiquoit sans oser s'en vanter, je veux dire la fraude & la violence. Si l'on vouloit confesser la verité, on reconnoîtroit que ç'a été là les deux méthodes triomphantes. Les fraudesparoissent légitimes parce qu'elles sont pieuses ; forcer les gens, dit-on, c'est les sauver malgré qu'ils

en ayent. On a converti les Indiens comme les Proteſtans. D'un côté on a travaillé à la faveur du menſonge, de l'autre on a maſſacré des millions de Sauvages ; Dieu nous garde d'un pareil zéle. Ceux qui l'on fait en ont honte eux-mêmes, & n'oſeroient avoüer que la fraude & la violence ayent donné du ſuccez à leur Miſſion. Certainement un zéle nourri par le menſonge & par la barbarie prouve bien mal la verité d'une Religion.

Enfin examinons quelle ſorte de Chriſtianiſme on porte aux Gentils. Pluſieurs des nouveaux Miſſionnaires apprehendans que la honte d'une croix dégoûtent les Nations, ne leur parlent que de la gloire de nôtre Seigneur. Le Ciel permet-il aux nouveaux Chrétiens de garder leurs Idoles aprés s'étre convertis? Les premiers Apôtres vouloient que leurs Proſelytes renonçaſſent à leur premiere Idolatrie, ſans en reſerver le moindre reſte. Aujourd'hui on conſent que les Chi-

nois convertis adorent le Ciel viſible, rendent des honneurs religieux à la mémoire de Confutius, & offrent des Sacrifices à leurs Ancêtres. Idolatrie formelle s'il y en eût jamais.

La Providence a permis que les Miſſionnaires ſe diviſaſſent là-deſſus. S'ils euſſent tous pris les mêmes meſures, ils auroient tellement concerté leur rapport que nous n'euſſions jamais ſçû quelle ſorte de Chriſtianiſme on prêche aux Chinois. Heureuſement les Miſſionnaires ſe ſont partagez. Quelques-uns condamnent cette pratique, ſoit par jalouſie de ce que la facilité des autres leur donne plus de crédit, ſoit par un reſte d'attachement pour un Chriſtianiſme plus pur. Ce procés qui ſcandaliſe toute l'Europe Chrêtienne, eſt depuis pluſieurs années devant le Juge que Rome croit infaillible; mais il eſt ſi prudent que de peur de riſquer l'opinion que l'on a de ſon infaillibilité, il s'abſtient de prononcer, quoi qu'il ſache que les uns ſont des Calomniateurs inſignes, ou que les autres ſont des déteſtables Idolatres. Il tient le

monde en suspens sur cette terrible alternative. Mais sans attendre un Arrêt qu'il ne veut pas rendre, nous dirons qu'il est plus que vrai-semblable que l'accusation est bien fondée, & que sans cela l'on n'eût pas osé pour quelque interêt que ce fût éventer en Europe une conduite qui deshonore la Religion Romaine. Que l'on ne fasse donc plus tant de bruit sur un zéle qui offense le Christianisme en tant de manieres. C'est ainsi que nous répondons à l'argument tiré du zéle des Missionnaires.

Cependant il reste encore assez de prise pour fonder le motif que nous pressons. Nous avons encore lieu de dire, pourquoi ne faites-vous pas pour la verité ce que d'autres font pour l'erreur? On les voit les uns courir la Mer & le sec, les autres fournir abondamment aux frais des Missions étrangeres, tous travailler de concert à porter aux Gentils un Christianisme corrompu : Et nous qui prétendons avoir & qui avons en effet le vrai Christianisme, nous ne ferons rien pour le communiquer aux

Nations! On ne peut dire que nous ne ſoyons pas convaincus de nôtre Religion, puiſque pour elle nous quittons tout. Le Soleil voit de tems en tems nos Martyrs la ſcéller par l'effuſion de leur ſang. Si nous n'en avons point dans les Indes, nous pouvons les compter par milliers en Europe. Rome qui les a faits ne ſauroit en ignorer le nombre. Nos Controverſes ſeroient bien-tôt finies, en cas qu'elle voulût les décider par le nombre des Martyrs. Pour un qu'elle comptera bien ou mal dans le Martyrologe de ſes Miſſions, nous en produirons cent & même mille qu'elle nous a elle même fournis parmi nous dans nôtre Hemiſphere. Qu'elle ne nous reproche point que nous n'avons point de Martyrs. Elle s'eſt miſe hors d'état de nous faire ce reproche. Tout ce qu'elle peut dire, c'eſt que nous n'avons pas eu comme elle le zéle des Miſſions. Il faut l'avoüer. Nous n'avons pas fait ce que nous devions faire. Que dirons nous à cela, Mes Freres? Les motifs qui vous portent à travailler à la con-

version des Nations, gloire de Dieu, salut du prochain, exemple des Saints, zéle des fausses Religions, tout cela est pressant. Comment est-ce que nous y répondons? N'alleguez pas l'éloignement, il ne fait pas d'obstacle à l'erreur, elle trouve moyen d'aller jusques au bout du monde; & on sait que l'esperance du gain a formé de nos Colonies dans les lieux les plus reculez. N'alleguez point le défaut de la langue, il n'a pas empêché l'erreur de se faire entendre parmi les Nations, & ce n'est pas là un obstacle pour le trafic. On apprend les Langages pour toute autre chose que pour la verité. N'alleguez point qu'il est desormais trop tard pour la porter dans les Païs dont Rome s'est emparée par ses Missionnaires. Je pourrois dire qu'elle nous a frayé le passage, & qu'elle a posé le fondement. C'est de l'ouvrage de fait. Il n'y aura qu'à détruire ce qu'elle a mis du sien. En quoi l'on seroit peut être aidé par ses propres Missionnaires, parmi lesquels il y en a

ſans doute qui retenant la verité en injuſtice, ſe déclareroient s'ils ſe voyoient ſecondez par nôtre zéle. Le nom de *Gage* eſt connu par tous ceux qui aiment à lire les Relations. C'étoit un Dominicain Anglois envoyé en Amerique pour y prêcher l'Evangile de Rome. Dieu l'appella à la connoiſſance de la verité, il l'annonça avec courage. Il eſt tres-poſſible à la Grace d'operer encore aujourd'hui les mêmes merveilles.

D'ailleurs les Miſſionnaires Romains ne ſont pas ſi aveuglement écoutez parmi les Nations qu'elles fermaſſent les yeux à la Reformation, en cas qu'on leur en preſentât la lumiere. Nôtre Evangile eſt plus raiſonnable, nous n'employons ni la fraude, ni la violence. Nôtre ſincerité ſoûtenuë par une bonne vie, feroit de grandes impreſſions. Nous demanderions à nos Averſaires, ſi l'Ecriture Sainte n'eſt pas le ſeul livre venu du Ciel. Ils en conviendroient. Les uns comme les autres nous concourrerions à établir ce principe. Aprés que les Nations en

auroient été convaincuës, nous dirions *prenez & liſez*. Nous avons ſi bonne opinion de nôtre cauſe que nous ſommes perſuadez que des Peuples où le bon ſens n'auroit pas été perverti par les prejugez d'une éducation Romaine, ni par une Tradition que l'on croit Divine, parce que depuis quelques Siécles elle vient de pere en fils, prononceroient ſans heſiter que nôtre Sainte Religion eſt véritablement la Religion que nous enſeigne l'Ecriture. Par où l'on voit le progrés que nos Miſſions pourroient faire même parmi les Peuples où Rome a déja porté ſa Domination & ſes erreurs. Mais n'y a t-il pas encore d'autres Peuples à amener à la connoiſſance de l'Evangile? Le nom de Jeſus-Chriſt n'a pas encore été entendu par toutes les Nations. La moiſſon eſt encore bien grande, toute la peine eſt de trouver des Moiſſonneurs. Prions le Seigneur d'envoyer des ouvriers dans ſa moiſſon. Ce n'eſt pas aſſez de prier, les prieres qui renferment des devoirs emportent, ſi elles ſont ſinceres,

des efforts ſerieux.

Quoi donc demandez-vous que nous quittions tous nos profeſſions, & nos familles, pour aller convertir les Nations? Non, mais s'il y avoit quelque Societé autoriſée par les Loix pour inſtruire ou pour faire inſtruire les Gentils, il y auroit lieu d'eſperer que Dieu beniroit une entrepriſe ſi conforme à ſa volonté. Nous concevons que cette Societé en rêüniſſant les lumieres de pluſieurs perſonnes ſages, prendroit toutes les meſures qu'une prudence conſommée eſt capable de ſuggerer, & que leur pieté faiſant naître entr'eux de l'émulation, ce ſeroit à qui témoigneroit le plus d'ardeur pour une ſi bonne œuvre. Favoriſées en cela par l'autorité civile, elles réüſſiroient beaucoup mieux que des particuliers qui de leur chef entreprendroient la Converſion des Gentils. Cette Societé étant établie, vous n'auriez plus qu'à prier pour le ſuccés de ſes deſſeins, & à contribuer ſelon vôtre pouvoir au fond neceſſaire pour l'entretien des perſonnes qui auroient la force, le

courage & le merite necessaire pour une telle Mission. Vous dites en vous-mêmes qu'il est surprenant qu'y ayant tant de gens de bien parmi les Protestans, ils n'ayent pas encore établi de Societé de cette nature, eux à qui la Navigation donne tant davantage par rapport au Salut des Nations. Vous étes étonnez d'entendre parler de tant de Compagnies établies pour le Commerce, sans qu'il y en ait une seule pour le Salut des Gentils. Est-ce là être Protestant dites vous, est-ce là être Chrêtien ?

Mes Freres, si cela vous touche tant soit peu, vous serez édifiez d'apprendre qu'enfin la Providence a établi la Societé que vous jugez vous-même être si necessaire. L'Angleterre que le Ciel favorisa si visiblement dans le tems de la Réformation, a encore l'honneur de donner un exemple aux autres Etats Protestans, en établissant une Societé telle que nous l'avons representée, & nous osons dire que c'est là la gloire la plus durable du Regne de Guillaume III. Vous benissez sa mémoire

lors que vous vous ſouvenez que par ſa ſageſſe & par ſa valeur, il arrêta le torrent qui alloit inonder toute l'Europe. D'autres repreſentent la gloire de ce Heros, en parcourant en détail ſes grandes actions. Nous nous contentons de l'admirer par les grands ſervices qu'il a rendu à la Religion. Il a plus fait en la ſauvant, que s'il avoit conquis tous les Païs où elle eſt en liberté. Pour combler la gloire de ce Monarque, le Ciel s'eſt ſervi de ſa main pour autoriſer une Societé d'où la lumiere doit partir afin d'éclairer les Nations; & il ſe trouve par là que la Religion qu'il a protegée en Europe, eſt en état de faire des conquêtes dans les Païs les plus éloignez. Societé heureuſe de ce qu'en perdant ſi tôt ſon pere & Fondateur, elle ſe trouve ſous la protection d'une Auguſte Reine, que les grands ſuccés qu'elle a eus depuis qu'elle eſt ſur le Trône, mettent déja au deſſus de pluſieurs Rois dont le monde lit l'Hiſtoire avec admiration; Mais puiſque le plus bel endroit des têtes couronnées eſt la

pieté ſelon nous, diſons plûtôt d'une Reine qui conſerve ſur le Trône la pieté exemplaire que l'on a toujours admirée dans ſa perſonne. Societé heureuſe de ſe trouver ſous une ſi bonne main. On peut attendre beaucoup de la pieté d'une Reine qui doit à Dieu tant de glorieux ſuccés, & qui tâchera de les reconnoître en favoriſant les ſoins que l'on prend pour la gloire de celui qui aprés l'avoir couronnée en fait l'admiration de toute l'Europe. On peut attendre beaucoup d'une Reine qui fait briller la charité parmi tant de vertus heroïques; elle aura pitié de tant de povres ames que l'erreur met ſur le bord du précipice. Tant de perſonnes diſtinguées que la Providence appelle au ſecours des Pays Infidéles, ſeront animées par les influences d'un ſi grand exemple, & le ſeconderont d'une maniere efficace. Nations loüez le Seigneur de ce qu'il ſe diſpoſe à vous envoyer ſa lumiere par le Miniſtére d'une ſainte Societé, qu'il a chargée des ſoins de vôtre ſalut.

Il ſeroit à ſouhaiter que dans tous

les Etats Proteſtans il y eût de pareilles Societez. Les gens de bien ont ſouvent beſoin d'exemple pour mettre en œuvre leur pieté quand il s'agit des deſſeins publics. Il y a dans les autres Etats que Dieu a éclairez comme nous, beaucoup de fidéles touchez du malheur des Nations. Quand ils ſauront qu'en Angleterre il y a une Societé établie pour la propagation de la Foi parmi les Nations, ils glorifieront Dieu, & pourront auſſi former un pareil deſſein. Leur pieté en attendant les obligera à favoriſer de leurs prieres la Societé établie ailleurs, & même à contribuer aux frais d'une affaire où tout le pur Chriſtianiſme eſt intereſſé.

Nous ne ſommes pas appellez à exhorter les Etats étrangers. Tout ce que nous diſons à leur égard ſe termine à des ſouhaits. Mais il eſt du devoir de nôtre Miniſtére de vous parler plus directement. Nous vous exhorterons donc à accomplir autant qu'il dépend de vous l'Oracle par lequel Dieu appelle les Nations. Vous avez la voye de la prieres.

Elie étoit un homme sujet aux mêmes passions que nous. Vous diriez neanmoins que par la priere il ouvroit & fermoit le Ciel à sa volonté. Nos prieres n'auroient pas moins d'efficace que celles d'Elie, si comme lui nous prions avec ferveur. Demandons que la rosée de la Grace tombe sur tant de Toisons encore seches & que le Ciel l'ouvre pour la consolation des Infidéles, en benissant & les personnes & les moyens que l'on fait servir à une si excellente œuvre. Vous étes appellez à prier pour son succés, riches & pauvres. En fait de priere les pauvres sont obligez à fournir comme les riches. Priez tous ardemment que le nom du vrai Dieu soit connu par toute la Terre. Mais s'il y a parmi vous des personnes aisées qu'il ait mis en état de contribuer un secours pecuniaire pour la conversion des Nations, nous osons dire que cette aumône lui seroit fort agréable. Il s'agit de bâtir un Temple, ou plûtôt de faire en sorte que toute la Terre soit un Temple, où Dieu seul soit adoré.

Que

Que ne doit-on pas faire pour cela? *Veüille ô Dieu benir la Societé qui travaille à la gloire de ton nom, & lui faire trouver tous les ſecours neceſſaires pour y réüßir, afin que ſous les auſpices de ta benediction ton Evangile qui eſt ta puiſſance en ſalut au croyant triomphe en tous lieux. A toi ſeul Dieu, Pere, Fils & S. Eſprit, ſoit honneur & gloire par toute la Terre & de ſiecle en ſiecle, juſqu'à ce que tu ſois toutes choſe en tous. Ainſi ſoit-il.*

Fin du troiſiéme Sermon.

LETTRE

De M. Pictet Pasteur & Professeur en Theologie dans Geneve, à la Societé de la Propagation de l'Evangile.

Illustrissimis & Reverendissimis præsulibus in Christo patribus venerandis dominis natalium & dignitatum splendore claris atque aliis eruditione splendidissimis Regiæ Societatis membris.

ILlustrissimi, Reverendissimi, celeberimi, nobilissimi viri.

Ex quo Illustrissimam & Regiam Societatem institui in Angliâ audivimus, exultarunt piæ mentes quod dum satanas ubique quærit criminum so-

cios & omnibus modis ſuum imperium dilatare annititur, Deus O. M. veritatis ac pietatis vindices acerrimos ſuſcitaverit, qui Evangelium propagandi deſiderio flagrantes omni ſtudio diaboli imperium evertere, Chriſti regni fines ampliare, ſingulis Dei amorem & peccati horrorem inſtillare conarentur, ut ſic ubique regnet Rex Regum & Dominus dominantium. Nec parùm gloriata eſt Reſpublica & Eccleſia noſtra, quod duo viri ex noſtro ſynedrio in iſtam Illuſtriſſimam Societatem cooptati ſint, & dum alter venerandus ſenex ad cœleſtem *panegurin* tranſiit, me huic Reverendo viro ſuccenturiatum volueritis. Quam ob rem ſummas gratias acturus ad vos, viri Reverendiſſimi & illuſtriſſimi nunc accedo. Profectò nihil exoptabilius nihilque honorificentius mihi contingere poterati nec alium ſeligere poteratis qui veſtra inclyta nomina magis veneretur, pietatem eximiam aliasque virtutes veſtras magis ſuſpiciat Eccleſiam Anglicanam majori cultu proſequatur. Diù eſt quod feliciſſimam An-

gliam prædico & cum *Deodato nostro* Ocellum Ecclesiarum voco, Christi singulare peculium, spei melioris vexillum voco. Diu est quod venerabundus admiror tot Illustres præsules qui suis dignitatibus majores, omni virtutum choragio inclarescunt, &quibus hæc unica cura ut Christus ubique triumphet, idque sub potentissimâ & longe supra laudes nostras evectâ Regina, seculi nostri miraculo, triumphis pluribus inclytâ, & virtutibus Christianis splendidissima. Quanta foret mea felicitas si Illustrissimæ vestræSocietati adlectus aliquid præstare possem quod Evangelium Christi propagaret, ejusque regnum promoveret; hæc summa votorum & vestris exemplis accensus precibusque adjutus isti operi totis viribus incumbam, ac felicem successum sperare jubet summa Dei bonitas. Cæterum viri Reverendissimi & nobilissimi à Deo ardentibus vobis contendo, ut Reginam vestram potentissimam, orbis nostri stuporem, Genevæ delicias ac præsidium ad seros usque nepotes servet, Illustrissimam Socie-

tatem omni benedictionum genere mactet Clerum Anglicanum, Reverendissimos præsules tueatur, Celsissimos proceres, totamque Britanniam Insularum fortunatissimam umbone suo tegat. Datum Genevæ postremâ die anni salutis 1706.

Illustrissimi Reverendissimi
viri domini.

Reverendissimarum Illustrissimarumque dignitatum
VV.

Obsequentissimus humillimus
& devotissimus cultor.
B. Pictetus.

LETTRE

De Monsieur Pictet à Monsieur Chamberlain, Secretaire de la Societé de la Propagation de l'Evangile.

ILlustris ac nobilissime vir ac domine.

Inter decora summa mea repono quòd Illustrissima Societas me suis nobilissimis membris cooptare haud dedignata sit, & gratias tibi summas habeo, quod hoc mihi signficare haud gravatus sis Epistolà quam hesternâ die accepi, profectò gratius nihil significari potuisset & summo honori duco, quòd tot Reverendissimis, Illustrissimis Doctissimis, celeberrimis viris meum obscurum nomen innotuerit. Utinam mihi daretur spem quam forte de me concepit augere; Utinam orbis Redemptor ac sospitator mihi ita favere vellet, ut meis laboribus ejus imperii fines am-

pliare, & in cordibus amorem ejus accendere poſſem! Sanè nihil aliud ab omnis doni authore efflagito quàm, ut dum ſpiritus hos reget artus, totus domino ſerviam, & monitis exemploque voce & ſcriptis veritatem vindicare, errores profligare, animos hominum à vitiis abſterrere, &ad Chriſti obedientiam adducere valeam. Nec parùm me excitabit honos recenter in me collatus, de quo me monere haud detrectaſti: patere vir Nobiliſſime, ut te rogem, Illuſtriſſimæ Societati Epiſtolam, quam ad eam exarare auſus ſum, offerre ſimulque obſecro, ut eam iterum meæ devotiſſimæ obſervantiæ certiorem reddas, quantumque Genevenſis noſtra Eccleſia Eccleſiam Anglicanam ſuſpiciat, veneretur, colat, ſignificare haud graveris, ſimulque perſuaſium habeas me eſſe.

Illuſtris ac nobiliſſime domine

tuarum virtutum ſtudioſiſſimum
& humillimum cultorem.
B. PICTETUM.

Genev. 31. Decemb. 1706.

